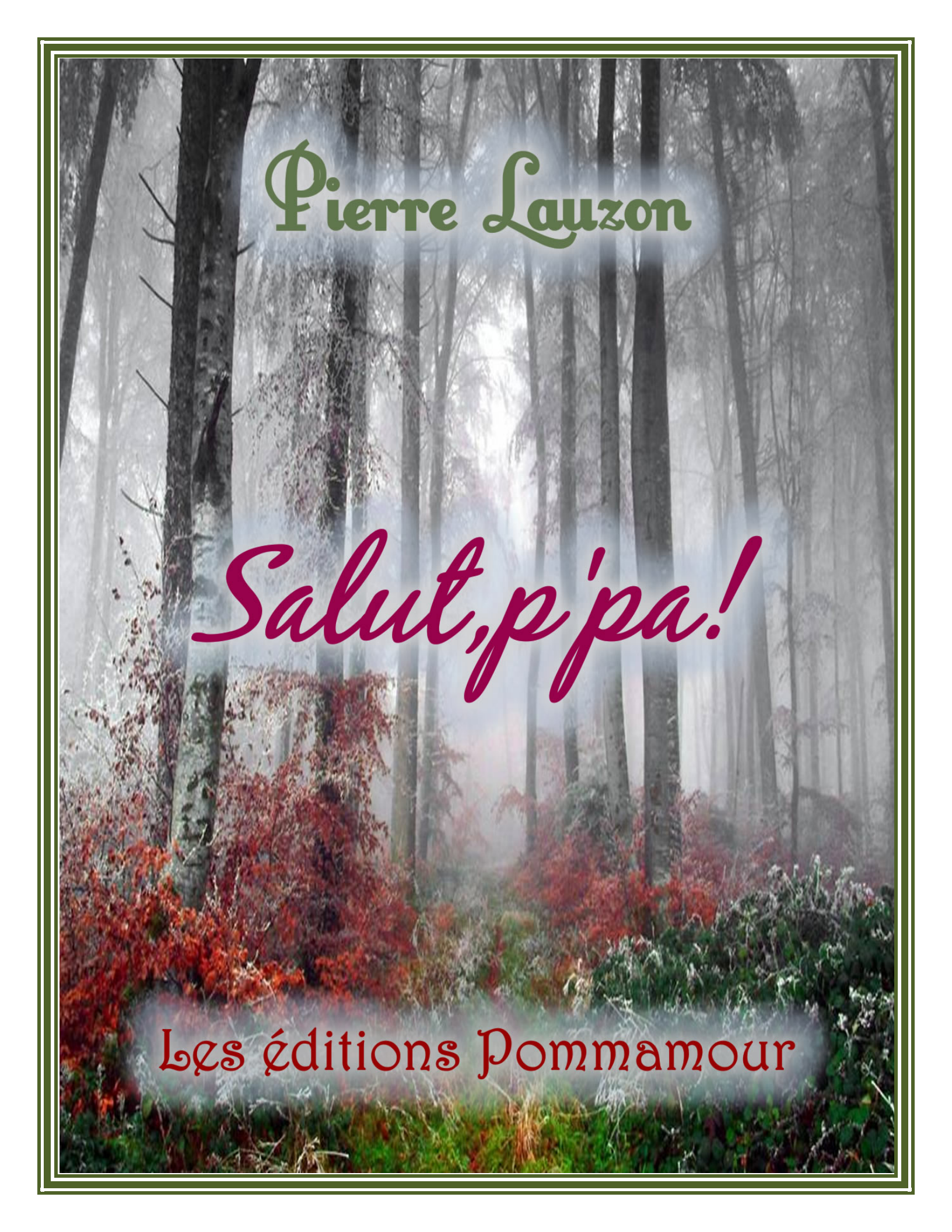




Pierre Lauzon

Salut, p'pa!

Les éditions Pommamour

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Lauzon, Pierre, 1946-

Salut, p'pa!

ISBN 978-2-9804256-2-2 (Version téléchargeable)

ISBN 978-2-9804256-3-9 (Version cédérom)

ISBN 978-2-9804256-4-6 (Version imprimée)

I. Titre.

PS8623.A97S24 2010 C843'.6 C2010-942653-3

PS9623.A97S24 2010

© Tous droits réservés

Pierre Lauzon et Les éditions Pommamour, 2010

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec, 2010

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada, 2010

ISBN 978-2-9804256-2-2 (Version téléchargeable)

ISBN 978-2-9804256-3-9 (Version cédérom)

ISBN 978-2-9804256-4-6 (Version imprimée)

Du même auteur :

- Pour une éducation de qualité, Éditions Quinze, 1977
- Vérité, quelle vérité ?, Éditions Pommamour, 1994
- Coudonc ! (sous le pseudonyme de Johnny Marre),
Éditions Pommamour, 1997

Les éditions Pommamour : pommamour@yahoo.ca

www.pommamour.com

www.pommamour.ca

Salut, p'pa!

À toi, que je n'oublierai jamais...

Avec nos yeux, avec nos mains,
dont nous aurons été humains,
nous nous serons à peine vus
nous serons-nous touchés, à peine.

Gilles Vigneault

-**S**alut!

Robert se retourna.

Il croyait bien être

seul dans son petit

coin de forêt

laurentienne. En

cette belle matinée

de septembre, cela

faisait déjà une

bonne heure qu'il



s'affairait au nettoyage des branches et des arbres morts. Il s'était donné cette mission. Question en même temps de faire un peu d'exercice et de diminuer son petit « Michelin » autour de sa taille! Tout ce bois jonchait ici et là le sol de son petit lopin de terre. Il l'avait récemment acquis et ce serait dorénavant son nouveau coin de pays.

Commençait-il à entendre des voix? Celle-ci lui était pourtant très familière, même s'il y avait un certain temps qu'il ne l'avait pas entendue. Il chercha du regard s'il n'hallucinait pas. Rien, à première vue. Il en déduisit aussitôt que cette voix devait en être une que le vent lui apportait d'un de ses voisins,

à travers tous ces pins, ces bouleaux et ces érables de son nouvel univers.

Hormis que ce soit vraiment son esprit qui lui jouait un mauvais tour!

-Salut!

Non! Non! Non! Il ne rêvait pas. Il y avait bien quelqu'un qui s'adressait à lui. Il entreprit immédiatement de fouiller lentement sa petite forêt immédiate d'un regard beaucoup plus inquisiteur. Sans vraiment trop y croire, il aperçut finalement, à quelques mètres, un homme au profil plus que familier, assis sur une des belles grosses roches qui jalonnaient ici et là sa petite forêt.

Était-ce son imagination qui commençait à lui jouer des tours? Il avait toujours redouté que, l'âge faisant son œuvre, il commencerait à voir apparaître une de ces quelconques maladies reliées au vieillissement. N'y avait-il pas des gens de son âge, même s'ils n'étaient qu'au début de la soixantaine, qui avaient été des camarades de travail ou de combat, qui n'étaient déjà plus de notre monde ou qui souffraient déjà d'une de ces maladies dégénératives?

Il repoussa du revers de la main cette image, l'image d'un retour en arrière.

Il reprit de plus belle son nettoyage forestier. Comme il avait si souvent eu coutume de le faire dans le passé, il ne pouvait s'adonner à une quelconque activité strictement manuelle sans que son esprit ramène à la surface une de

ses préoccupations de l'heure. Il pouvait alors se bâtir tout un scénario de résolutions de problèmes, se mettant en scène avec les principaux protagonistes et leur prêtant les dialogues et raisonnements adéquats. Il pouvait ainsi se rejouer cette scène pendant de très longues minutes avec des variables, le temps requis par son travail manuel. C'est comme si son esprit ne pouvait pas prendre de repos, le temps que son physique réclamait toutes ses énergies.

-Salut!

Que se passait-il donc? Notre esprit a beau nous créer des scénarios, nous faire notre propre théâtre, il y a des limites à ne pas nous croire en train de virer fou. Surtout que cette voix et cette image ramenait Robert trois ans en arrière! Ce n'était plus comme d'habitude. Ce n'était plus une des préoccupations du moment. De toutes façons, qu'est-ce qu'elle viendrait faire dans sa forêt?

C'était plutôt un dossier de sa vie qu'il croyait enfoui à tout jamais dans son inconscient, un dossier non classé, mais sur lequel il avait renoncé à y trouver la conclusion. Car, s'il n'était pas en train de développer une quelconque maladie mentale, cette voix et cette image étaient bien celles de René, son père décédé quelques années auparavant dans des circonstances malheureuses.

-Qu'est-ce que tu fais là?, se décida-t-il à lui répondre.

L'image non virtuelle se redressa lentement et s'avança véritablement vers Robert qui n'en croyait pas ses yeux. Celui-ci regarda aussitôt tout autour de lui pour s'assurer qu'il était bien dans le concret, dans le réel. Ce petit homme, avec ses jeans et sa chemise à carreaux aux manches retroussées, qui venait subitement lui rendre visite, contre toutes attentes, était bel et bien son père. Pas celui de la fin de sa vie. C'était plutôt celui qui venait l'aider dans son verger de l'époque en pleine crise amérindienne. C'était son père débordant d'énergie à l'aube ou presque de ses soixante-dix ans.

-Ça va?, lui demanda René.

-Oui! Oui! Mais qu'est-ce que tu fais là?

-Tu n'es pas venu me voir. J'ai donc décidé de te rendre une petite visite. Il ne fallait pas que l'on se quitte comme cela.

-Comment ça, je ne suis pas venu te voir?

-Quand j'ai décidé de mettre un terme à ce fichu voyage terrestre, ton frère et tes sœurs m'ont accompagné vers la sortie. Toi, tu en as décidé autrement. Nous n'avons pas pu nous dire un dernier au revoir.

-Si je n'étais pas là, tu sais très bien pourquoi.

-Non, je l'ignore. J'ai cru comprendre que tu devais être très occupé comme d'habitude. Crois-moi. Je ne t'en veux pas.

-Je n'étais pas très occupé. C'est quoi ce cauchemar?

Robert se remit à ramasser ici et là des branches pour en faire des amoncellements qui pourront se décomposer lentement avec les années. Une certaine rage commençait à l'envahir. La détente qu'il éprouvait habituellement lors de ses travaux de nettoyage forestier avait foutu le camp. Il cherchait désespérément à chasser ce théâtre qui voulait se concrétiser sous ses yeux.

-Est-ce que je peux t'aider?, lui offrit René.

-Tu peux bien faire ce que tu veux.

Son père se mit lui aussi à ramasser ces branches mortes et à déplacer les arbres tombés qui n'étaient pas trop gros. Il le faisait avec calme et sérénité, contrairement à Robert qui sentait l'énervement croître de plus en plus en lui. Il ne maîtrisait pas la situation, ce qu'il détestait le plus au monde. Dans la mesure du possible, il avait toujours cherché à ne pas perdre le contrôle de ce qu'il vivait. En ce moment, il ne comprenait plus rien à ce qu'il lui arrivait. C'était trop surréaliste à ses yeux.

N'y tenant de moins en moins, il lança, plutôt qu'il ne dit, à son père :

-Voir quelqu'un s'ouvrir les veines, ce n'est pas mon genre.

-Mais je ne me suis pas ouvert les veines.

-C'est tout comme!

René, au terme de ce que lui jugeait la fin d'un pénible voyage terrestre, avait décidé au lendemain de l'enterrement des cendres de sa conjointe de plus de soixante ans de vie commune, de cesser sa dialyse qui l'accablait depuis presque cinq ans. Il avait déjà annoncé à ses enfants au début de ses traitements qu'il savait dorénavant comment mettre fin à cette mascarade qu'est trop souvent la vie.

Si l'euthanasie n'est toujours pas reconnue légalement au Québec, René



savait pertinemment que les êtres humains ne sont pas tous égaux face à la mort, tout comme ils ne le sont pas à la naissance. Certains

peuvent choisir leur moment pour quitter ce monde qui ne les fait plus rêver. D'autres doivent attendre de mourir à petits feux. Car, si on demande l'injection qui nous permettra de mettre fin à une vie qui s'éternise inutilement, le corps médical s'y refusera. Par contre, quand René a décidé que ses traitements de dialyse prenaient fin, ce même corps médical a respecté son choix. Pourtant, ils savaient tous que cela ne pouvait faire

autrement que de le conduire à une mort inévitable, par un empoisonnement progressif de son organisme.

René avait toujours espéré avoir cette petite pilule, ce petit moyen, soit disant légal, de mettre fin à ses jours quand il déciderait qu'assez, c'est assez. Il n'aurait jamais cru que sa solution finale passerait par la perte fonctionnelle de ses reins. Maintenant qu'il avait, malgré lui, l'arme fatale entre ses mains, il était évident que personne ne pourrait l'en empêcher le moment voulu.

-De toute façon, cela n'aurait rien changé. Tu savais très bien que, contrairement au reste de la famille, je t'aurais fait savoir que je ne pouvais pas respecter ton choix qui était sans appel, rajouta Robert avec la colère dans la voix.

-C'était ma vie.

-Ta vie. Ta vie.

-Robert, ne m'as-tu pas déjà dit autrefois que tu n'avais pas l'intention d'étirer inutilement la tienne?

-Quand on en avait parlé, p'pa, à quelques reprises, c'était dans le cas d'une fin de vie de douleurs ou qu'il était question d'acharnement. Ce n'était pas ton cas.

-Qu'est-ce que t'en sais?

-Ne joue pas sur les mots, p'pa!

-Je ne joue pas sur les mots, mon Robert. Il n'y a pas que les douleurs physiques qui comptent.

-Je sais. Je sais. M'man t'avait déjà tué psychologiquement depuis plus d'une douzaine d'années.

-Tu n'as pas le droit de parler comme ça. C'est ta mère.

-Ma mère. Ma mère. Il y en aurait beaucoup à dire à son sujet. Au fait, as-tu réussi à la retrouver depuis que tu nous as quittés?

-Ne sois pas insolent, mon gars! Ça n'avance à rien.

-Je ne suis nullement insolent, p'pa. Cela fait partie des très nombreuses choses que nous aurions dû parler avant que je pense à te donner un quelconque feu vert. Tu vois, aujourd'hui, alors que tu as supposément l'éternité devant toi, tu n'es toujours pas prêt à m'écouter, à entendre les vraies choses de nos vies. De toute façon, tu n'avais pas besoin de mon feu vert.

-J'avais, par contre, besoin de ta présence.

-Ma présence sans un dernier dialogue d'homme à homme, j'en étais incapable. Car si toi, tu partais pour toujours, moi, ce n'était pas le cas. J'aurais eu à vivre avec ce rendez-vous manqué. Mieux valait pour moi une

absence de rendez-vous qu'une ultime rencontre, juste pour être un fils correct.

-Tu n'as pas voulu m'harceler avec notre passé?

-Oui, c'est pour ça, p'pa, que je ne t'ai pas rendu une dernière visite avant ton grand départ. Car il aurait fallu parler des vraies affaires avant que je te laisse partir en paix. Et cela, tu l'aurais refusé. Tu n'aurais pas voulu m'écouter. Mon insistance aurait été complètement indécente dans les circonstances. Nous nous serions quittés, toi et moi, avec un goût très amer.

-Qu'est-ce que t'en sais? Tu n'as même pas essayé.

-P'pa, ce n'est pas aujourd'hui que tu vas m'apprendre que je te connaissais mal. Dans toute ta vie, quand tu as décidé que c'était fini, ce l'était. Plus personne ne pouvait te faire changer d'idée. Est-ce que j'allais, sur ce qui était devenu ton lit de mort, remettre en question ton choix, tes choix? Est-ce que j'allais te harceler pour que les vraies choses soient dites? Je te respectais trop pour cela, quoi que tu en penses.

-Pas même un petit bonjour?

-Si les autres en ont été capables, bien leur en fasse. En ce qui me concerne, je ne pouvais accepter ta décision finale sans la remettre, préalablement, sérieusement en question. Mon absence pendant tes quinze jours d'agonie était hautement préférable pour nous deux à une rencontre déchirante. Le

dernier souvenir que j'ai de toi vivant, c'est cet après-midi ensoleillé d'avril où nous avons jéré si agréablement de choses et d'autres. Le printemps semblait s'installer non seulement à l'extérieur, mais aussi dans ta vie. Nous nous sommes quittés en fin d'après-midi sur la promesse de nous revoir très bientôt. Te rends-tu compte, p'pa, deux minutes, que tu n'as pas respecté ta promesse?

Robert sentait qu'il avait de plus en plus de difficultés à contenir sa rage. Tel un volcan qui retient depuis trop longtemps sa fusion intérieure, il cherchait à éviter la fissure qui permettrait à sa lave de se répandre et qui risquait de faire malheureusement des dégâts sur son chemin. Sa révolte intérieure, malgré sa retenue, avait déjà fait des pertes dans les relations humaines des survivants.

Il reprit son nettoyage. Il trouvait plus facile de chercher à fuir ce dialogue explosif. Il trouvait plus facile de nettoyer sa petite forêt que d'entreprendre leur ménage intérieur. René n'osait pas en rajouter. Il n'était pas venu pour envenimer la situation. Sa visite se voulait une tentative d'apporter un peu de paix intérieure à l'aîné de ses enfants. Lui aussi n'aimait pas la tournure des événements. Pour le moment, il jugeait qu'il était préférable de laisser retomber un peu cette première poussière. Tout en gardant son gars à l'œil, il reprit tranquillement sa cueillette de branches.

-Pourquoi es-tu si dur envers ta mère? C'est pourtant elle qui t'a donné la vie, osa René pour renouer le dialogue.

-P'pa, au risque de te décevoir grandement, ce n'est pas parce que quelqu'un nous a donné la vie que nous devons lui en être reconnaissant éternellement. De plus, si cadeau il y a eu, à ce que je sache, tu en étais toi aussi partie prenante. Ce supposé cadeau que serait la vie, il n'y a personne sur cette Terre qui en a fait la demande. Ce n'est qu'après coup, qu'on nous apprend la nature de ce cadeau. C'est sur la base de ce don qui se veut si généreux qu'on veut exiger une affection éternelle, alors qu'entre toi et moi, c'est beaucoup plus un cadeau égoïste de la part des donateurs.

-Tu n'aimais pas ta mère?

-J'ai été longtemps à me demander pourquoi le courant ne passait pas entre nous deux, malgré certaines apparences. Quand on est enfant et même adolescent, que sait-on de la signification des mots amour et affection? Notre mère est là. C'est notre gardienne dans le quotidien. À savoir si on l'aime ou si elle nous aime, on se dit que c'est probablement le cas puisqu'on nous enseigne qu'une mère aime ses enfants et qu'un fils doit aimer sa mère. N'y a-t-il pas un quelconque quatrième commandement d'un certain Dieu qui nous impose d'honorer notre père et notre mère, peu importe ce qu'ils sont? Dans ces circonstances, si l'affection n'est pas

spontanée, elle est tout au moins imposée. Comme si, finalement, cela pouvait s'imposer. De toute façon, à ces âges, on est incapable de se poser sérieusement la question et de se positionner véritablement. On ressent tout au plus des choses que l'on est incapable de nommer.

-Tu n'as jamais aimé ta mère?

-Sachant beaucoup mieux aujourd'hui ce que c'est qu'avoir de l'amour ou de l'affection pour quelqu'un, sans être capable de saisir pour autant toutes les facettes de ces deux mots, même si les religions nous l'interdisent, même si cela ne se dit pas, moi, je peux te dire que je n'ai jamais eu d'affection ou d'amour pour cette femme qui m'a fait cadeau de la vie, comme tu dis.

-C'est impensable.

-Mais non, p'pa! Ce n'est pas impensable. C'est même tout à fait normal. L'affection, l'amour, ça ne se commande pas. Ça se cultive comme tous les autres sentiments. Il n'y a rien qui vient automatiquement en prime. Ce serait trop facile. L'affection, c'est comme le respect. Ça se gagne et ça peut se perdre. M'man n'a jamais cultivé son champ d'affection avec moi, tout au moins.

-Mais que fais-tu des nombreuses heures qu'elle a passées à prendre soin de toi quand tu étais bébé, quand tu étais malade? Tu devrais comprendre cela puisque, toi aussi, tu es un parent.

-Non! Non! P'pa, il ne faut pas mélanger les choses. Il ne faut pas mélanger le travail et les sentiments. Ce n'est pas parce que tu es une mère ou un père et que tu fais ta job de parent, qu'automatiquement tu dois t'attendre à une affection pour services rendus. À ce titre, nous devrions tous éprouver de l'affection pour tous nos boss et vice-versa. Dans la réalité, nous savons tous que c'est souvent loin d'être le cas.

-On peut haïr sa mère?

-P'pa, je ne t'ai pas dit que je la haïssais. J'ai juste dit que, si je pense sérieusement à la relation que nous avons eue elle et moi, je n'ai jamais éprouvé d'affection et, encore moins, d'amour pour cette femme.

-Tu n'éprouvais rien? Rien de positif?

-Je l'ai respectée, un point c'est tout,... pendant une grande partie de ma vie. Je la respectais parce que c'était ma mère et qu'un bon fils bien élevé se doit de respecter sa mère. Cela n'a jamais été plus loin.

-Qu'est-ce que tu veux dire par « une grande partie de ta vie »?

-Parce que ce respect est disparu le jour où j'ai jugé qu'elle ne te respectait plus.

-Qu'est-ce que tu vas chercher là? Ta mère m'a toujours respecté, jusqu'à la fin.

-Libre à toi de continuer à te faire croire cette chimère!

-Je ne me fais rien croire. Tu as été témoin de tout l'amour que nous avons l'un pour l'autre durant toutes ces années difficiles de nos fins de vie.

-P'pa, il y avait belle lurette que tu n'étais plus toi-même.

-Robert, je ne te comprends pas.

-P'pa, ce n'est pas la première fois que tu ne me comprends pas. C'est parfaitement ton droit. Tout ce que je te dis, c'est que tu t'ais fait du cinéma pour pouvoir survivre.

-Mais, voyons donc, si je me suis fait du cinéma, comme tu dis, tu as joué dans ce film. Toi aussi, tu semblais manifester une certaine affection pour ta mère.

-Bien non, p'pa! J'ai accepté de jouer dans ce film uniquement par affection, par amour pour toi. C'était le prix que je devais payer pour sauvegarder un minimum de relation avec toi.

-Le prix?

René était de plus en plus bouleversé. Lui qui avait tant aimé sa mère, comment se pouvait-il que son propre fils n'ait pas eu les mêmes sentiments pour sa mère à lui? Serait-il passé à côté de moments très importants non seulement de sa vie, mais aussi de celle de ses enfants? Il ne savait plus quoi faire. Devait-il quitter cette forêt à jamais, laissant son fils à ses problèmes terrestres? Si Robert l'accusait de s'être fait du cinéma pour survivre en sa

fin de vie, ne s'en faisait-il pas lui-même en disant toutes ces énormités qui avaient pour but de le ramener à une triste réalité à laquelle il avait voulu échapper par son suicide?



Où était la porte de sortie? Il n'était quand même pas venu voir son fils aîné pour envenimer la situation. Il ne pouvait donc pas repartir en se laissant tous les deux avec des plaies encore plus ouvertes qu'à son arrivée. René décida finalement de s'asseoir sur une grosse roche, le temps de respirer un peu de cette nature qui l'avait toujours inspiré autrefois. Il regarda son fils qui manifestait de plus en plus d'impatience dans ses gestes. Il comprit qu'il était urgent de construire à jamais un pont entre eux, pour le bonheur éternel de l'un et de l'autre.

-Tu sembles croire, Robert, que j'ai une faible opinion de toi, se risqua finalement à lui dire René.

-Ce n'est pas ça.

-C'est quoi alors?

-On ne peut quand même pas dire que tu m'as toujours fait confiance... spontanément.

-Qu'est-ce que tu vas chercher là?

-Tu ne te rappelles pas quand j'ai voulu acheter ma première auto?

-C'est quoi le rapport?

-Tu n'avais pas voulu m'endosser.

René était un homme de son époque, celle où la carte de crédit n'existait pas, celle où tu n'empruntes qu'en cas de très grande nécessité comme l'achat d'une maison, celle où tu n'achètes rien si tu n'as pas déjà les moyens pour payer comptant. C'était l'époque où l'épargne était une vertu. C'est d'ailleurs pourquoi René n'avait toujours pas de voiture lors de sa quarantaine avancée.

-Où voulais-tu que je prenne l'argent?, renchérit René.

-Tu n'avais pas besoin d'argent. Tu n'avais qu'à m'endosser pour mon prêt à la Caisse.

-Oui, mais si tu n'avais pas pu payer ton emprunt, comment aurais-je pu le faire?

Dans les faits, Robert venait de terminer ses études. Il avait en main un contrat et il commençait une carrière d'enseignant un mois plus tard. Il y avait déjà que la Caisse ne lui faisait pas confiance parce qu'il n'avait pas

d'historique de crédit. Lui qui, déjà, privilégiait la Caisse à une banque par principe, il aura toujours de la difficulté avec cette relation économique tout au long de sa vie, même si son dossier de crédit a toujours été exemplaire. La Caisse ne lui fera presque jamais confiance sans de très solides garanties en retour. C'était pour Robert une aberration. Car il considérait que, s'il s'adressait à cette coopérative financière, c'était parce qu'il avait des besoins momentanés. Sinon... pourquoi pas une banque?



Robert était devenu un adulte. Il avait fait ses devoirs. Il avait terminé ses études, même si ce n'était pas sa tasse de thé. Il avait le fameux diplôme universitaire tant recherché. Il avait un contrat en bonne et due forme. Et malgré tout, il se butait à la trop triste réalité de la vie adulte. Personne ne semblait être là pour l'appuyer dans sa conquête d'une place au soleil. Il découvrait dès ses premiers pas dans cet univers que ce serait trop souvent un sentier dans une jungle qu'il empruntait.

Que la société économique lui fasse si peu confiance dès le départ, il pouvait toujours le comprendre. Que son père refuse de l'endosser pour un emprunt si minime, après tout ce n'était que l'achat d'une toute petite Renault 5, c'était plus difficile à avaler. Car la seule autre alternative était de traverser

de l'autre côté de la rue et de faire affaires avec la compagnie de finances qui était toujours prête à lui ouvrir tout grands ses bras financiers... avec les taux d'intérêt à la hauteur de leur confiance. Ce à quoi il dû finalement se résoudre.

-De toutes façons, s'il n'y avait eu que cela, cela n'aurait pas eu d'importance, reprit Robert. J'étais très bien capable de comprendre ta prudence, tes hésitations ou ton incapacité du moment. Chaque sou noir que tu avais toujours gagné, c'était le fruit de beaucoup de travail et de temps. Je l'ai compris. J'étais tout simplement déçu. Ce n'est pas plus compliqué que cela.

-Tu trouves que je ne t'ai pas fait confiance par la suite?

-Tu étais sûrement fier de mon cheminement dans mon travail, dans ma vie d'adulte. J'enseignais. J'étais marié. J'avais deux enfants. Je militais syndicalement. J'avais ma maison. De quoi rassuré et rendre fier tout parent qui aspire à voir ses enfants voler de leurs propres ailes. Mais la confiance ne me semblait pas venir en bonus.

-Qu'est-ce que tu racontes là?

-Tu ne te souviens pas de l'épisode du restaurant? Il a fallu que m'man te pousse un peu dans le dos pour que tu acceptes finalement de m'endosser

dans ma demande d'emprunt à la Caisse pour le restaurant que, Rachel et moi, nous voulions ouvrir dans notre maison à la campagne.

-Mais je l'ai fait.

-Bien oui, mais ce n'était pas spontané. Ça venait plus de m'man que de toi. Ça me faisait un peu chier, malgré tout.

-Je ne voulais pas mettre en péril nos petites économies.

-Ne t'en fais pas, p'pa! Ce n'est plus important. Finalement, le restaurant n'a pu avoir une longue vie. Pas à cause de toi, mais plutôt en raison des tracasseries administratives de notre cher gouvernement. J'ai réussi à te libérer rapidement de ton obligation. Et j'en paie encore le prix aujourd'hui. Si tu avais eu pleinement confiance en moi, tu aurais déjà su que j'aurais tout fait pour ne pas vous mettre dans l'embarras, pour ne pas nuire à vos épargnes. J'aurais travaillé nuit et jour pour rencontrer toutes mes obligations.

Dans tout cet épisode culinaire, Robert s'était buté encore une fois aux normes de sa coopérative financière. Malgré son dossier excellent depuis plus de quinze ans, la Caisse refusait obstinément de lui prêter les trente milles dollars requis pour permettre la concrétisation du projet de Rachel et de Robert. Elle trouvait cela trop risqué. Malgré le dépôt d'une garantie bancaire équivalente par René, la coopérative financière refusait toujours

son aide. Robert l'avait finalement eue en faisant intervenir le directeur de la Caisse qu'il connaissait très bien pour avoir, entre autres, enseigné à son garçon.

-Je considère, rajouta Robert, que j'ai toujours fait preuve que j'étais quelqu'un de responsable. Très peu de gens m'ont témoigné une confiance à cette hauteur.

-Moi, je t'ai toujours trouvé responsable, mon Robert. Malgré quelques petites erreurs de parcours à tes yeux, j'ai toujours eu confiance en toi.

-Voyons donc, p'pa!

-Qu'est-ce que tu vas chercher là?

-P'pa, si tu as toujours eu confiance en moi, pourquoi je n'ai pas été ton premier choix spontané comme exécuteur testamentaire, comme exécuteur de tes dernières volontés? C'est pourtant le geste ultime de confiance que de confier à quelqu'un nos dernières volontés. Pourquoi as-tu choisi tes filles? Pourquoi as-tu ignoré tes gars? Je suis pourtant ton fils aîné, après tout.

-Je m'excuse. Je n'y avais pas vraiment pensé de cette façon là.

-C'est bien sûr que non. Ton choix s'est spontanément porté sur tes filles. Qu'est-ce qu'elles avaient de plus que nous, tes gars?

-Elles n'avaient rien de plus.

-La seule et unique raison, p'pa, c'est que tu as toujours idolâtré la femme. Ça remonte à ta mère. Tu n'as jamais connu ton père parce qu'il est mort quelques mois après ta naissance. L'image forte et exemplaire avec laquelle tu as grandi, c'est celle de ta mère.

-Elle n'était pas positive, cette image?

-C'est bien sûr. Je l'ai suffisamment connue, j'ai passé suffisamment de temps avec elle pour qu'elle mérite toute mon affection et mon respect. Mais ce n'est pas une raison pour avoir un préjugé favorable envers toutes les femmes. Comme chez les hommes, il y a de très beaux fruits, mais il y en a d'autres...

-Veux-tu insinuer que tes sœurs n'étaient pas de beaux fruits?

-Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit ou pensé!

Robert avait toujours eu une excellente relation avec sa grand-mère paternelle. Tout comme son frère et ses sœurs, il a été très longtemps à l'appeler affectueusement « mémère ». Comme René était le plus jeune des neuf enfants de Marie-Blanche, ses enfants étaient donc les plus jeunes des petits-enfants. Alors que Robert était encore dans l'enfance, il avait déjà des cousins et des cousines qui, eux, avaient déjà des enfants. Sa mémère était déjà une arrière grand-mère.

C'est donc parce qu'il n'était, à l'époque, ni trop jeune, ni trop vieux, que Robert a été appelé à côtoyer très souvent sa mère. Résidant dans le même petit village qu'elle, il allait souvent la voir pour lui rendre de petits services, comme lui rentrer son bois de chauffage l'hiver ou pelleter la neige de sa galerie et de son escalier. Il en profitait la plupart du temps pour dîner ou souper avec elle.

C'était lui qui avait initié sa grand-mère au football des Alouettes, lors des diffusions les samedis après-midi, à la télévision en noir et blanc. Marie-Blanche avait été une des premières à avoir un appareil télé au début des années cinquante. C'était un cadeau de ses enfants qui s'étaient cotisés tous ensemble pour permettre à leur mère d'avoir accès à ce tout nouvel univers, dès sa première diffusion, le 6 septembre 1952.

Le plus grand bonheur de Robert était surtout quand sa mère le gardait le samedi pour souper, ce qui lui permettait de voir avec elle une partie des Canadiens de Montréal à neuf heures. À l'époque, le hockey du samedi soir ne permettait pas de voir la première période. Cela ne l'empêchait pas de se réjouir de voir évoluer les Richard, Béliveau, Plante, Bouchard, Harvey, Geoffrion de cette période glorieuse, ceux-là même qui remplissaient ses pages de scrap-book.

La cerise sur le sundae survenait quand une tempête de neige débutait lentement à l'heure du souper et que Marie-Blanche décidait de le garder à coucher parce qu'elle craignait qu'il retourne à pied avec cette neige qui s'accumulait. Robert souhaitait toujours, intérieurement, que sa mémère s'inquiète dans ces moments-là. Car coucher chez elle sur le divan du salon signifiait qu'il aurait droit à un doux réveil le lendemain matin et qu'il mangerait des Sherred Wheat, ainsi que du pain rôti sur le poêle, tartiné des confitures de sa mémère, avec cette femme si chaleureuse.

L'été, il passait de nombreux jours au chalet de sa grand-mère. C'était toujours fête quand Robert voyait arriver, dès le début de ses vacances estivales, le camion de son oncle Albert pour l'amener à la campagne afin d'être celui qui veillerait sur Marie-Blanche. La présence de ce petit-fils auprès de la mère, qui avait déjà passé le cap des soixante-dix ans, était rassurante pour tous. Robert était en mesure d'alerter les gens s'il arrivait quelque chose de pénible ou de tragique à sa mémère. Ce rôle lui plaisait beaucoup. Plutôt solitaire, il se satisfaisait entièrement de cette vie campagnarde, tout en douceur et en tranquillité.

Comme Robert a toujours eu des relations plutôt difficiles avec sa mère, cela lui donnait du terrain pour mieux respirer. Sans jamais pouvoir vraiment l'expliquer, le courant ne passait pas entre ces deux-là. Le cadre très rigide

dans lequel il grandissait avec son frère et ses deux sœurs, l'étouffait. Sa relation avec son père était alors plutôt absente. René partait tôt le matin pour gagner, comme on disait, le pain quotidien de toute sa petite famille. Quand il revenait de son travail en fin d'après-midi, il s'asseyait dans le salon pour commencer à lire son journal La Presse en attendant que le souper soit prêt. La consigne de la mère aux enfants était de ne pas déranger leur père qui travaillait dur six jours par semaine.



D'échapper de la maison pour aller rendre service à sa grand-mère ou pour veiller sur elle était le plus cadeau que la vie pouvait lui donner, même s'il n'en était pas encore vraiment conscient. Il ne se passait rien d'extraordinaire avec sa mémère. Ce n'était pas nécessaire. Il vivait le bonheur avant même de savoir ce que c'était et combien c'était précieux. Pour lui, l'affection de sa grand-mère était celle qu'il attendait vainement de sa mère, Estelle.

Avec sa mère, Robert avait le sentiment qu'autant lui que les autres enfants de leur petite famille se devaient de viser en tous temps la perfection. Ils se devaient en tous lieux d'être sages comme des images. Que ce soit à la

maison, mais aussi et surtout, ils devaient être exemplaires à l'école, à l'église, en visite chez la parenté, partout. Les neveux et nièces d'Estelle, pour la plupart d'entre eux, avaient déjà mis la barre assez haute. Il ne serait pas dit que sa famille serait en reste.

Estelle semblait s'être donné comme mission de démontrer à tout le monde que si la famille de René était la plus jeune de la descendance de Marie-Blanche et n'était pas riche, sa richesse résidait dans des enfants très bien éduqués, des enfants que tous les parents pourraient rêver d'avoir. Pour Estelle, les apparences avaient beaucoup d'importance. Elle souhaitait que son René, qui travaillait si fort, soit fier de son travail comme mère de ses enfants.

Robert n'avait pas plus de liberté avec Marie-Blanche. Les clôtures réelles ou non encadraient tout autant sa vie. Toutefois, il n'était pas appelé à toujours donner le bon exemple parce qu'il était le plus vieux ou à être le grand responsable, s'il y avait un peu de chicanes avec son frère ou ses sœurs. Il n'y avait pas d'autres enfants chez sa mémère. Il pouvait vivre la vraie douceur d'une relation chaleureuse comme avec toute bonne grand-maman.

Tout se passait le plus souvent dans le silence, agrémenté ici et là du chant de quelques oiseaux ou du vent dans les feuilles des arbres, lors de ses

séjours au chalet de sa mémère. Au logement de Marie-Blanche, seule la radio se faisait entendre à l'heure du dîner pour Les joyeux troubadours et pour Le réveil rural, à l'heure du souper pour un épisode d'une autre des Belles histoires des pays d'en haut et pour le chapelet quotidien avec le cardinal Léger.

En fait, Estelle n'était pas faite pour avoir des enfants. En plus de quelques fausses couches, elle avait eu quatre enfants, presque à la queue leu leu. Elle était née à la mauvaise époque, celle où tu te trouves un bon parti, celle où tu ne te poses pas de questions sur

la pertinence de procréer ou non, celle pré-révolution des femmes.

Cette fille de pharmacien aurait été heureuse de marier un



professionnel et de vivre sans entraves dans un milieu bourgeois.

Son destin l'avait amené à rencontrer un journalier durant la seconde guerre mondiale, un amant de la nature, son antithèse, mais tellement travailleur, respectueux et surtout un gars pour qui l'alcool ne lui disait absolument rien.

Un cadeau de la vie en cette époque où beaucoup d'hommes avaient un penchant pour la divine bouteille avec ses conséquences souvent pénibles pour le couple et la famille. La richesse de René n'était pas matérielle. Elle

résidait beaucoup plus dans son humanité. Estelle savait déjà que l'homme parfait n'était pas à sa portée, s'il existait vraiment.

-Quand tu as eu une telle mère comme fut la mienne, rajouta René, tu ne peux qu'admirer les femmes.

-Ce n'est pas une raison pour idolâtrer la moitié de l'humanité, p'pa! Je veux bien comprendre que ta relation avec les hommes t'a souvent déçu. Tu sais très bien que, dans la vie, tout n'est pas noir ou blanc.

-Tu trouves toi, Robert, qu'il y a de quoi être fier d'être un homme?

-Il n'y a pas de sexe parfait, p'pa! C'est quoi ce mépris pour ton sexe?

-Je ne nous méprise pas. Je suis déçu du comportement historique des gens de même nature que moi. Qui provoquent les guerres? Qui violent ou agressent les femmes et les enfants? Qui dirigent en dictature ou en démocratie minée nos pays? Qui sont les mafiosos de notre planète? Qui alimentent les marchés de la drogue, du sexe, de l'alcool? Qui ? Qui? Qui?

-C'est parce que tu ne regardes que le côté sombre des mâles. Les hommes ont évidemment un côté pas tellement reluisant. Par contre, parmi les plus grands artistes, athlètes, scientifiques ou humanistes qui ont vécu sur cette Terre, il y a des hommes. Pas des êtres parfaits, peut-être. Mais cela n'enlève rien à leur talent, à leur génie. P'pa, tu n'es pas fier des Mozart, des

Shakespeare, des Einstein, des Da Vinci, des Chaplin, des Lepage, des Richard, des Patriotes de ce monde?

-De quoi tu parles?

-De la vraie vie, p'pa! Ce n'est pas toujours glorieux ce que font les hommes. Loin de là. Mais il y en a des connus, tout comme des inconnus, qui font chaque jour des choses merveilleuses. Ce n'est pas important, ça?

-Je ne nie pas cela. Mais permets-moi d'être plus fier des femmes que des hommes.

-Tu en as pleinement le droit. Et tu as sans doute raison, même si l'histoire de l'humanité contient aussi de tristes événements mettant en scène des femmes. De là à les élever toutes sur un piédestal, il faudrait peut-être se garder une certaine gêne. Qu'est-ce que ce serait alors aujourd'hui avec toutes nos superwoman?

-Robert, chaque époque a ses bonheurs et ses misères. Il ne s'agit pas ici de mesurer à quelle époque il y a le plus de mérite. Dans le cas de ma mère et de la tienne, tu seras d'accord avec moi qu'elles ont droit à tout notre respect après la vie pas toujours facile qu'elles ont vécue.

-C'est curieux, p'pa, mais à ce que je sache ma mère ne portait pas tellement ta mère dans son cœur.

-Tu dis n'importe quoi.

-Pas n'importe quoi, p'pa! Si elle ne te l'a jamais dit, cela ne veut pas dire que ce n'était pas le cas. Dans un couple, parler contre sa belle-mère n'est pas la meilleure source d'harmonie, tu ne penses pas? M'man nous a souvent dit des choses hors de ta présence, sous le couvert du secret, de la promesse de ne pas en parler à d'autres, pour nous faire complices de ses états d'âme spontanés ou non.

-Je n'ai jamais dit que ma mère était parfaite.

-Pas plus que la mienne. Il n'y a pas un être humain qui fait l'unanimité sur cette Terre. Je suis persuadé que si nous pouvions rencontrer tous les gens qui ont côtoyé tous les supposés saints de l'Histoire, il y en aurait sûrement qui auraient des bémols sur la sainteté de tous ces gens. C'est normal d'avoir des hauts et des bas dans la vie. C'est normal que tout être humain ait un côté sombre et un autre plus lumineux. C'est ça, la vie!

-Tu ne m'apprends rien là, mon Robert.

-Je l'espère car il y a des limites à être naïf. Si toi et moi avons toujours eu une très grande affection et un très grand respect pour notre Marie-Blanche, tu sais très bien que ce ne fut pas toujours le cas pour tes frères et sœurs. Il y en a même qui ont refusé d'être présents à ses funérailles.

-Il faut les comprendre, mon Robert.

-J'en suis parfaitement, p'pa. Ce que j'essaie de te dire, c'est que si tu avais beaucoup d'affection pour ta mère, ce n'était pas automatiquement un sentiment partagé dans ta famille. Si, moi, j'aimais beaucoup ma mémère et que je la considère aujourd'hui comme une mère pour moi, cela ne veut pas dire que tous ses petits-enfants avaient cette même affection.

-C'est malheureux.

-C'est bien sûr, p'pa, que c'est malheureux. Mais la vraie vie, c'est cela. Ta mère, ma mère n'y ont pas échappé. Tout comme toi et moi, nous n'y échappons pas. On ne peut aimer tout le monde. Et vice-versa.

-Tu persistes donc à me dire que tu n'aimais pas ta mère.

-Avec le recul, comme je te l'ai dit tantôt, je ne la détestais pas. C'était ma mère. Je me devais de composer avec elle. C'était plutôt de l'indifférence.

-C'est épouvantable ce que tu dis là! Je ne peux pas concevoir qu'on ne puisse pas aimer notre mère.

-Eh bien oui, p'pa! Je sais que cela fait partie des nombreux tabous de l'espèce humaine. L'amour, l'affection, ça ne se commande pas. Je te l'ai dit. On ne vient pas au monde avec l'affection pour notre mère dans nos gênes. Tout comme l'affection pour notre père d'ailleurs. Ça se cultive. Ça se fait au moins à deux. À ce que je sache, ni mon frère, ni mes sœurs, tout

au moins jusque vers la fin de sa vie, n'avaient pas plus d'affection pour elle. M'man n'a jamais réussi à cultiver cette affection chez ses enfants.

-Comment peux-tu dire de telles énormités au sujet de ta mère quand on sait tout le travail qu'elle a fait pour vous élever correctement?

-De quel travail parles-tu, p'pa? Elle n'a pas travaillé plus fort que toi. Tout le monde travaillait fort. Toi, à l'extérieur. Elle, à la maison. Elle n'a fait que sa job. Elle n'a rien fait d'extraordinaire. Faut-il commencer à élever des statues ou à sanctifier tous les pères et toutes les mères qui ne font finalement que leur travail? Il ne faudrait pas charrier! D'autant plus qu'elle a démissionné assez vite. Tu le sais très bien.

-Comment ça, elle a démissionné?

-Fais-tu semblant de ne pas t'en rappeler, p'pa? Dans sa quarantaine, elle a découvert qu'elle pouvait jouer sur son état de santé. Elle a toujours prétendu qu'elle avait un cœur de bœuf, un cœur plus gros que la normale, ce qui risquait de lui causer une crise cardiaque.

-Ta mère a toujours eu une santé fragile, surtout à partir de sa ménopause.

-Voyons donc, p'pa! Elle avait la santé si fragile que tu m'as déjà dit qu'elle pourrait sûrement nous enterrer tous. Elle en a d'ailleurs enterré plusieurs. Elle a même failli t'enterrer.

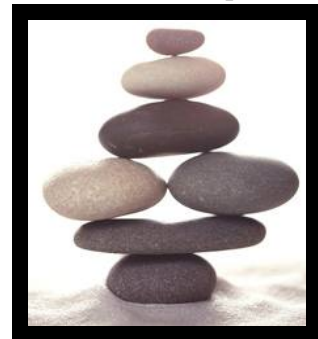
-Je n'avais pas tous mes moyens quand j'ai dit cela. C'est de ta faute. Tu m'avais piégé avec Rachel.

-Moi et Rachel, nous t'avions piégé? Foutaise! C'est toi qui as inventé ce scénario-là pour excuser un moment de grande lucidité. Pour une fois, tu t'étais permis de te laisser aller à ce que tu croyais vraiment. Pour une fois, tu ne cherchais pas à protéger ta femme contre une critique. Pour une fois, tu te permettais d'être un homme pas politiquement correct.

-Avoir su, je ne serais pas venu te voir aujourd'hui, voulut conclure René en continuant à ramasser des branches.

René savait très bien que son fils avait raison, mais de là à l'admettre, le pas était encore trop grand pour le franchir. Il avait trop souvent cherché à composer avec les tristes réalités de la vie plutôt que de hausser le ton, de mettre son pied par terre et de se faire respecter. Le respect des autres était beaucoup plus important pour lui que le respect de lui-même. Même si c'était à son détriment.

Les rares fois où cela lui arrivait dans son quotidien de manifester qu'il en avait ras le bol, il le regrettait pendant longtemps. Il avait l'habitude de cultiver ses sentiments de culpabilité ou de les enfouir pour qu'ils ne refassent plus surface et puissent causer le moindre dégât. Il



avait pour philosophie de vie la recherche du compromis à tout prix plutôt que la confrontation.

Ses enfants l'avaient vu très rarement en colère ou s'objecter à une situation, à des propos inacceptables à ses yeux. Évidemment, comme beaucoup de pères d'hier et d'aujourd'hui, malgré qu'il était à peine plus grand que cinq pieds, il en imposait à ses enfants. Estelle y contribuait largement et fréquemment. Quand elle sortait son argument ultime auprès de ses enfants qui l'exaspéraient si facilement, elle marquait des points. « Attendez que votre père revienne ce soir! Vous allez en manger une toute une! ». Pourtant, ils étaient loin d'être des monstres ou des hyperactifs.

Quand René revenait de son travail, il n'avait jamais le goût de hausser le ton face à un de ses enfants. Encore moins de lui donner la volée souhaitée par sa conjointe. Quand il l'a fait, très rarement, c'était beaucoup plus parce qu'il était exaspéré lui aussi des pressions de la mère de ses enfants. Après une rude journée de travail, il croyait qu'il avait bien d'autres chats à fouetter.

En bout de ligne, il lui fallait bien démontrer une certaine solidarité parentale. Les reproches de ne jamais rien faire pour soutenir celle qui avait eu à subir ces enfants toute une journée atteignaient leur cible. Quand il finissait par le faire à contrecœur, il s'en voulait d'avoir cédé aux pressions

de sa femme. Il avait pourtant pour son dire qu'il n'avait aucun motif pour intervenir auprès de ses enfants pour des actions où il n'était pas présent et où il ne pouvait porter de jugement parental sur la situation problématique. Mais, parfois, la solidarité parentale devait prendre le dessus...

En grandissant et en devenant à leur tour des adultes, Robert et les autres développaient de nouveaux liens, moins hiérarchiques, avec leur père. Les rapports étaient plus chaleureux. Les enfants de René commençaient petit à petit à mieux connaître ce père si absorbé par son travail durant leur enfance. Ils avaient tous une grande affection pour cet être peu accessible au départ, mais pour qui ils avaient un très grand respect pour ce qu'il faisait pour eux, en gagnant durement les sous non seulement pour leur subsistance, mais également pour leur permettre de faire des études selon leurs ambitions et leur potentiel. C'est dans l'action que se cultivait cette affection.

René avait toujours souffert de n'avoir pu faire des études à son goût. Dès sa quatrième année du primaire, il avait dû se résoudre à quitter l'école. Étant le dernier enfant de Marie-Blanche, il était celui qui était tout indiqué pour aider sa mère à gagner des sous et à passer à travers la crise financière du début du vingtième siècle. C'est ainsi qu'il se trouva du travail sur une ferme avoisinante et qu'il prit vraiment conscience à quel point il aimait ce contact quotidien avec la nature, avec la vie à la campagne.

Ce que René a réussi à donner à ses enfants, soit l'accès à l'éducation, malgré ses faibles ressources financières et au prix de très nombreux sacrifices, comme renoncer à ses vacances annuelles pendant une quinzaine d'années pour pouvoir continuer à travailler, tout en encaissant le 4% que la loi lui permettait d'avoir, il en était très fier. Car la santé avait toujours été au rendez-vous pendant toutes ces années.

Si lui avait le sentiment profond de n'avoir jamais eu le contrôle sur sa vie, d'être né plutôt pour un petit pain, il voulait que ses enfants aient plus d'emprise que lui, même s'il était très conscient que l'on n'est jamais totalement maître de son destin. Son objectif pour ses enfants était de leur permettre d'avoir le plus de chance possible de leur côté. Il savait fort bien que cette chance passait de plus en plus par l'éducation. Avec cet atout majeur dans leur jeu, ils pourront mieux voler de leurs propres ailes.

Pour contrer son manque de scolarisation, René ne s'était jamais contenté de ses connaissances primaires. Il a été tout au long de sa vie un autodidacte. Il a acquis de nombreuses connaissances grâce à ses lectures constantes des journaux et de livres de toutes sortes. Il a toujours eu la curiosité intellectuelle en éveil. Il aimait apprendre par ses propres moyens et s'enrichir intellectuellement, même s'il ne le pouvait financièrement. Cette richesse n'avait pas de prix à ses yeux.

Il avait une très grande culture générale. Il avait même gagné le gros lot à un jeu télévisé des années cinquante qui faisait appel à cette culture générale. René, en dépit de sa courte fréquentation scolaire, pouvait s'enorgueillir, sans jamais le manifester, de pouvoir converser avec qui que ce soit sur de très nombreux sujets de connaissance. Il savait échanger sur mille et un sujets tant avec un gars de taverne qu'avec un juge.

Avec le recul, René avait sans doute raison d'être un peu, beaucoup amer envers son destin. Alors qu'il avait dû quitter l'école si tôt pour faire sa part auprès de sa mère et qu'il avait trouvé malgré tout un grand bonheur à travailler sur une ferme, son frère Raoul était venu le chercher pour lui offrir un travail moins difficile et un peu plus rémunérateur. C'était pour son bien et pour son avenir qu'un de ses grands frères se permettait d'intervenir ainsi dans sa vie. René le comprenait très bien.

Les grands frères, avec déjà un bon bagage d'expériences de vie, ne sont-ils pas les mieux placés pour savoir ce qui est préférable comme choix afin de bien guider les plus jeunes? Aller travailler pour l'entretien d'un terrain de golf, il ne détestait pas ça à première vue, car il gardait ainsi un certain contact avec la nature. C'est beaucoup plus tard que René regretta de ne s'être pas opposé à son frère et d'avoir encore laissé quelqu'un d'autre décider à sa place.

Puis, la vie et la guerre se mirent rapidement de la partie. Comme le travail sur un terrain de golf ne lui permettait pas un revenu durant toute une année et que la vingtaine était déjà arrivée, René décida qu'il se devait de quitter cette nature pour aller travailler dans une usine et avoir ainsi un revenu plus stable. Une fois de plus, il se devait de répondre aux impératifs de son destin.



Dans cette même usine, la guerre en Europe faisant déjà rage, il y avait de plus en plus de femmes qui y travaillaient. Elles venaient combler un manque de plus en plus grand de main d'œuvre. Estelle avait commencé par travailler comme coiffeuse. Mais elle détestait plutôt ce contact capillaire avec d'autres femmes. Elle aurait plutôt aimé être chapelière. Comme elle n'avait pas les moyens pour ouvrir sa petite boutique, elle avait dû renoncer à ses ambitions. Elle aussi, elle se devait de répondre aux impératifs de son destin. L'argent, c'était déjà le nerf de la guerre pour tous.

Même si son père était pharmacien, comme la plupart des autres femmes de son époque, elle n'avait pas pu entreprendre des études avancées. Elle n'avait pas d'ailleurs d'ambition pour de telles études. Les collègues

classiques qui donnaient accès à l'université étaient réservés uniquement aux garçons. Elle suivait donc le parcours de la très grande majorité des femmes de son époque. Elle espérait trouver le mari qui lui assurerait confort et sécurité. Comme toutes les autres, elle ne voulait surtout pas devenir une vieille fille, une Sainte-Catherine.

La profession de son père ne faisait pas pour autant que sa famille était bien nantie. Son père était un petit pharmacien qui était davantage porté à faire crédit à sa clientèle qu'à chercher à s'enrichir auprès des gens malades. Dans cette famille de cinq filles et d'un garçon, le défi était de savoir qui trouverait le meilleur parti afin de ne pas rester trop longtemps un poids financier pour leur père. La relation avec sa mère étant plutôt laborieuse, Estelle avait ainsi donc une raison supplémentaire de se trouver un bon mari au plus tôt et de quitter ce nid familial.

La forte demande pour le travail en usine et le revenu assuré l'attirèrent elle aussi vers cette usine de produits en caoutchouc. Très rapidement, elle remarqua cet homme plutôt petit par rapport à ses cinq pieds dix pouces. Elle le trouvait très travaillant, toujours à son affaire. Lors de la pause-café en avant-midi et en après-midi, elle commença par l'écouter parler avec d'autres travailleurs. Elle trouvait ses propos intéressants. Elle reconnut rapidement chez cet homme un sens de l'humour particulier.

René, cet homme, avait lui aussi remarqué cette belle grande femme qui s'habillait avec goût et qui semblait avoir une certaine classe. Au fil des pauses-café, il se rapprocha d'elle et entreprit de faire plus ample connaissance. Une première sortie au cinéma pour le programme double de la semaine fut l'élément déclencheur de leur relation amoureuse. Rien de mieux qu'un trépidant western avec John Wayne, suivi d'un bon film romantique avec Clark Gable, pour mettre la table petit à petit à un avenir prometteur!

Marie-Rose, la mère d'Estelle, ne voyait pas d'un œil positif cette relation au départ. Elle aurait espéré que sa fille s'intéresse plutôt à un professionnel qu'à un ouvrier. Il était évident qu'Estelle n'était pas dans le bon environnement pour cela. Cette classe bourgeoise était peu nombreuse à l'époque, surtout chez les francophones. Le charme discret et la classe affichée par René ont eu tôt raison des réticences de la future belle-mère. Il avait déjà un certain charisme qui lui servirait tout au long de sa vie.

Au cinéma, il était coutume, avant la présentation des deux films au programme, de visionner quelques dessins animés et, surtout, les nouvelles internationales de l'heure. Si la radio rapportait quotidiennement ce qui se passait ici et là sur la planète, il n'y avait que le cinéma pour nous permettre de voir ce dont la radio nous parlait. Il y avait les faits divers, mais on nous

montrait de plus en plus des images de la conquête déterminée de l'Europe par le nouveau chef de l'Allemagne, un certain Adolf Hitler.

Comme l'ensemble de ses compatriotes, René était totalement opposé à cette guerre. Il trouvait déplorable ce qui se passait dans les vieux pays, lui le pacifiste né. Il était hors de question pour lui que son pays se mêle de cette guerre. Il n'y avait quand même pas si longtemps que l'humanité se relevait d'une première guerre dite mondiale. Tous les dirigeants de la planète avaient pourtant juré que cela ne se reproduirait plus. Ce qui se passait en Europe avait pourtant tous les signes précurseurs d'un autre cauchemar mondial.

Malgré le rejet de la conscription et la promesse de ne pas intervenir dans cette guerre outre-Atlantique, ce qui devait arriver arriva. Le gouvernement du Canada finit par céder aux pressions et appela tous les hommes en âge de servir leur pays et la sauvegarde de la démocratie à s'enrôler pour aller prêter main-forte aux forces alliées. La guerre menée avec trop de succès par Hitler en Europe obligea une riposte à l'échelle mondiale pour arrêter cette dictature de plus en plus, non seulement envahissante, mais surtout menaçante pour la qualité de vie de tous.

Le premier réflexe de René fut de partir vers la campagne pour qu'on l'oublie. Il savait que les agents recruteurs étaient très présents dans les

viles. Il espérait que la guerre se terminerait très rapidement et que ces agents n'auraient pas le temps de se rendre jusqu'au fond des campagnes du Québec. Lui qui aspirait à une vie beaucoup plus tranquille, il ne pouvait se faire à l'idée d'aller aussi loin pour aller tuer d'autres hommes comme lui ou, pire encore, que son séjour terrestre puisse se terminer à des milles et des milles de sa terre natale.

Le feu de cette guerre, au lieu de s'apaiser, ne faisait que s'amplifier. René se rendait compte de plus en plus qu'il n'y échapperait pas. Son statut temporaire de déserteur, il ne voyait pas comment il pourrait devenir permanent. Il ne voyait pas comment il pourrait longtemps jouer à ce jeu de cache-cache avec tous ces agents qui avaient pour but de débusquer les froussards. C'est pourquoi il se résolut à se présenter à un des bureaux d'enrôlement de l'armée canadienne. Il espérait secrètement qu'il serait peut-être exempté de cette guerre en raison de sa petite taille ou pour toute autre bonne raison. N'y avait-il pas des hommes de son patelin qui avaient réussi à avoir ce laissez-passer pour, finalement, une excuse bien mince à ses yeux?

Ce ne fut pas le cas. Il fut assigné premièrement à un campement sur les Plaines d'Abraham, à Québec. Puis, c'est vers Gardner, à Terre-Neuve, qu'il sera dirigé pour faire partie de l'escadron responsable de protéger la porte

d'entrée du Canada contre les forces ennemies éventuelles. Avec ses confrères d'armes, il veillera quotidiennement à scruter le ciel derrière son canon. Il sera appelé à abattre tout avion ennemi qui se présentera dans sa mire. Ce qui, finalement, il n'a jamais eu à faire.

Pendant ces quelques années de campagne militaire, il apprit à créer des liens avec tous ces hommes liés par un même destin temporaire. Jusqu'à ce jour, il n'avait jamais vécu cette camaraderie masculine au quotidien. S'il y avait un côté positif à cette guerre maudite, c'était bien ces liens qu'il n'aurait jamais pu créer en d'autres temps. Loin des siens et d'Estelle, il trouvait du réconfort, le plus souvent, dans ce contact exceptionnel que seule l'armée peut apporter, malgré les longues heures d'attente à espérer que l'ennemi ne se pointera pas un de ces bons matins ou lors d'une de ces nuits inquiétantes.

Il comblait ses moments de solitude à lire, à se cultiver, comme il disait, et à entretenir sa correspondance avec Estelle et avec sa mère. Rien ne lui plaisait autant que de recevoir ainsi, en retour, chaque semaine des nouvelles de son coin de pays. Le fait d'être obligé d'écrire, pour maintenir le lien avec celle qui occupait dorénavant ses pensées, l'amenait à préciser sa pensée, ses sentiments à son égard. C'est au fil de ses lettres hebdomadaires

qu'il se fit plus explicite dans ses projets futurs, quand cette fichue guerre serait terminée. L'espoir fait vivre.

Estelle était toujours impatiente lors de la venue quotidienne du facteur. Est-ce que la lettre tant espérée de son soldat préféré serait au rendez-vous? Quand c'était le cas, elle s'empressait de l'ouvrir et d'en savourer chacun des mots qui y étaient inscrits. Non seulement elle trouvait que René s'exprimait tout aussi bien par écrit que lorsqu'il lui parlait, mais elle était toujours fascinée par sa calligraphie si stylisée et si agréable à lire. Même si leur correspondance était sujette à surveillance de la part de l'armée, ils ne se gênaient pour partager les anecdotes de leur coin de pays et pour entretenir leur flamme amoureuse.

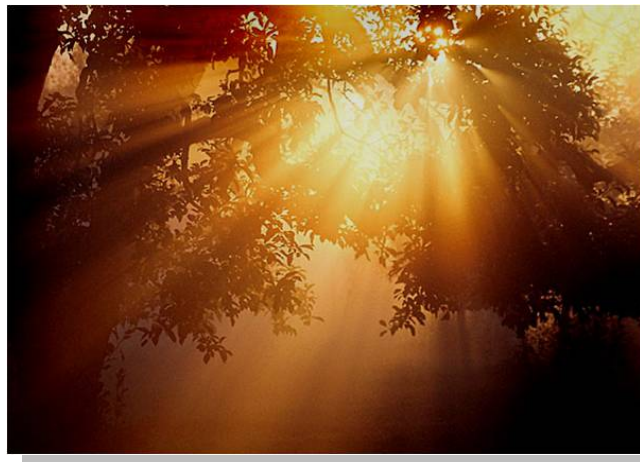
Ayant déjà un peu mis la table à travers ses correspondances régulières, René profita d'une de ses permissions de sorties pour revenir voir celle qu'il aimait et pour demander à Ovila, le père d'Estelle, la main de sa fille en vue d'un mariage au début de l'été suivant. Le paternel n'hésita pas à acquiescer à la demande de son futur gendre. Il avait déjà eu l'occasion de constater que sa grande fille serait entre bonnes mains pour assurer son avenir.

Si les fiançailles furent plutôt sobres, compte tenu du peu de temps dont René disposait pour cette permission de l'armée, il se reprit, malgré le délai tout aussi court, pour inviter à leur mariage plus de monde afin de souligner

avec plus d'éclat cet événement important pour leur avenir. Ses grands frères et ses grandes sœurs étaient presque tous présents, ainsi que le frère et les sœurs d'Estelle. Dans ce contexte de guerre et d'avenir plutôt sombre, ce mariage apportait à tous un peu de soleil dans leur vie.

Estelle avait choisi une jolie robe de style. Elle arborait un chapeau qu'elle avait elle-même confectionné, sans oublier une jolie plume de circonstance. René avait revêtu son habit de sortie de l'armée. C'est ainsi que le nouveau couple s'était dirigé dans le Ford noir d'Albert, le frère aîné de René, vers la pension de campagne qu'avait Marie-Blanche. Sur le bord du lac des Deux-Montagnes, pendant la saison estivale, la mère de René opérait ce Bed and Breakfast, première version, pour les touristes de passage ou les vacanciers annuels. Pour Estelle et René, ce sera le lieu de leur nuit de noces.

Quand elle était plus jeune, Estelle avait rêvé à un voyage de noces plus faste, à plus d'intimité et, certes, beaucoup plus loin de la belle-mère. Elle comprenait que ni le temps, ni l'argent et encore moins le contexte mondial n'étaient propices à plus d'égards. L'espérance de s'y reprendre quand la situation serait



meilleure nourrissait sa quête de jours plus fastueux. C'est cependant cette proximité avec sa belle-mère et, surtout, ce séjour forcé à la campagne qui lui firent comprendre rapidement que ce monde n'était vraiment pas celui auquel elle avait tant rêvé durant toute son adolescence.

Pour sa part, René filait le plus grand des bonheurs. Il était dans son univers, entouré de cette si belle nature et, en surplus, au bord d'un lac majestueux, avec la femme qu'il aimait. Il se sentait tellement bien qu'il rata son train qui devait le ramener au poste de commandement de l'armée pour retourner auprès de ses collègues à Terre-Neuve. Il dût en payer le prix auprès de ses supérieurs. L'armée n'avait que faire des considérations maritales. Mais cela lui importait peu. Il était heureux.

-Dès le début, p'pa, se permit Robert pour renouer le dialogue, tu ne t'étais pas rendu compte du fossé qu'il y avait entre ton univers et celui de m'man?

-Quel fossé?

-Voyons donc, p'pa! Toi, le gars de la nature, de la campagne, et m'man, la fille de la ville aux aspirations bourgeoises, cela ne pouvait pas marcher.

-Comment ça, ne pas marcher? Nous avons été mariés pendant plus de soixante ans.

-Ça veut rien dire, p'pa! Tu le sais très bien. C'était encore plus vrai pour les gens de ta génération et avant.

-Au contraire. Ça veut dire beaucoup. Ma génération, comme tu dis, on n'était pas du style à se laisser après quelques petites chicanes, comme la vôtre et vos descendants.

-Ma génération, p'pa, il nous faut plus que quelques chicanes pour se séparer. Quand nous constatons que nous nous n'empruntons plus le même chemin ou que nos choix de vie ne sont plus les mêmes, nous préférons nous quitter plutôt que d'être des compagnons de vie négatifs.

-Vous savez ça dès le début, vous autres?

-Sur ce plan-là, p'pa, nous ne sommes pas plus brillants que vous l'étiez. Souvent, la passion aidant, nous ne voyons pas nos divergences. C'est dans notre routine de couple que ce qui nous sépare ou nous réunit apparaît au grand jour. Par la suite, nous sommes plus disposés à décider si nous pouvons, année après année, continuer à faire route ensemble. Vous autres, c'était à la vie, à la mort.

-C'est évident que nous n'avons pas vécu dans le même contexte social que vous. Nous vivions dans une société beaucoup moins anonyme. Nous étions tricotés serrés, comme on disait dans le temps. Être ainsi tricoté, cela a des avantages parfois, tout comme cela amène son lot de désavantages aussi. Si on ajoute à cela le poids énorme de la religion catholique sur notre société et,

donc, sur nos vies, on peut dire que vous ne vivez pas sur la même planète que nous à l'époque.

-Sur ta planète, p'pa, tu ne t'ais pas rendu compte rapidement que l'univers de m'man et le tien n'avaient pas d'avenir.

-C'est facile, après toutes ces années, de tirer des grandes leçons de vie, comme tu essaies de faire. Mais, quand on a les deux pieds dans la vraie vie, ce n'est pas comme cela que ça se passe. La guerre, le travail, vos naissances, tout cela créait des urgences, des priorités. On n'avait pas le temps de penser, de rêver ou même de nous apitoyer sur notre sort. Toi, avec ton ex ou avec Rachel, tu étais capable de réaliser tes rêves dès le début? Vous étiez plus brillants que ceux de ma génération?

-Bien non, p'pa! Mais, dans le cas de mon ex, quand j'ai finalement compris que nos deux univers n'avaient aucun avenir, j'ai pris la décision qui s'imposait, tout au moins pour mon propre épanouissement. Je ne me suis pas enfermé dans une prison. Cela aurait été de choisir la facilité, l'hypocrisie et des vies parallèles, juste pour le bien paraître.

-Pourtant, avec Rachel, cela n'a pas été facile tout le temps et vous êtes quand même toujours ensemble.

-Eh oui! Depuis plus d'un quart de siècle!

-Pourquoi persistez-vous à vivre ensemble si vous vous êtes si souvent affrontés et avez eu parfois le goût de partir?

-Tu te rappelles Brel, p'pa? Tu l'aimais tant. Tu te souviens de sa magnifique chanson des Vieux amants?

-Celle que tu as fait jouer lors de ton mariage, après vingt ans de vie commune avec Rachel?

-Exactement, p'pa! Comme dans cette chanson, « nous en avons eu des orages. Mille fois, Rachel et moi, nous avons pris notre bagage. Mille fois, nous avons voulu prendre notre envol ». Mais, comme au premier jour, p'pa, « de l'aube claire jusqu'à la fin du jour », Rachel est toujours « mon tendre, mon merveilleux amour » parce que nos deux univers sont les mêmes, avec nos variantes de couleurs réciproques. Toi et m'man, vous veniez de deux univers totalement différents et vous rêviez de deux univers tout aussi différents. Je veux bien essayer de comprendre que les extrêmes s'attirent. Tu ne trouves pas qu'il y a des limites qui vont au-delà des lois de la physique?

-Je te l'ai dit, Robert. Au début, autant ta mère que moi, nous avions d'autres choses à faire que de nous épancher sur nos univers réciproques, comme tu dis. Plus tard, quand nos obligations familiales ont été assumées, nous avons

pu commencer à penser à notre avenir, à la réalisation de nos rêves personnels.

-M'man tirait la couverture pour voyager et pour vous payer du bon temps. Toi, tu la tirais vers la campagne. Passer du temps en pleine nature te suffisait. Elle s'ennuyait. Tu ne t'en rendais pas compte?

-Bien sûr que oui! Ce n'est pas à toi que j'apprendrai que vivre en couple implique des compromis. Ta mère en faisait pour me faire plaisir. J'en faisais de même pour elle.

-Tu ne te rendais pas compte que tôt ou tard, le compte ne serait pas égal, que la balance pencherait de plus en plus du même bord? Car m'man n'était pas du style à lâcher prise très facilement.

-J'ai peut-être été naïf, comme tu sembles penser. Mais j'ai longtemps espéré. Peut-être trop. Je n'étais quand même pas pour divorcer de ta mère?

-Il y en a quand même de ta génération qui ont osé le faire, même dans ta propre famille, en commençant par mémère, par Marie-Blanche.

-Ta grand-mère ne s'est jamais divorcée de son deuxième mari.

-C'est tout comme. Ils ne vivaient plus sur le même toit dans leurs dernières années.

-Peu importe. J'ai toujours aimé ta mère.

-Comme au premier jour?

-On ne peut pas aimer toujours quelqu'un d'autre avec la même hauteur d'intensité pendant des décennies.

-Je suis bien d'accord avec toi, p'pa. Mais fais-moi pas accroire que la tentation d'y mettre un terme ne s'est pas présentée plus d'une fois pendant toutes ces années!

-Comme tous les couples, nous avons eu nos hauts et nos bas. Nous avons quand même été ensemble tous les deux jusqu'à la fin. Et nous nous aimions tendrement jusqu'au dernier souffle de ta mère. Je ne sais pas si tu pourras en dire autant.

-Mais à quels prix, p'pa?

Il est vrai que cette relation entre deux univers aussi différents fut souvent tumultueuse et, finalement, destructrice plus pour l'un que pour l'autre. Le prolongement d'une guerre qui semblait ne plus jamais finir ne facilitait pas les choses dans leur apprentissage d'une vie de couple harmonieuse et épanouissante pour les deux. Déjà, c'est loin de son René qu'Estelle dû vivre sa première grossesse qui allait faire de Robert, l'aîné de sa famille en gestation.

Tous les deux avaient beau poursuivre leur correspondance de guerre, s'encourager de part et d'autre et espérer la venue rapide des jours plus heureux, c'est en mangeant olives par-dessus olives qu'Estelle écrivait et

lisait ses lettres et souhaitait le retour de René avant la naissance du premier enfant. Ce qui se concrétisa heureusement, suite à la capitulation de l'Allemagne nazie aux mains des forces alliées.



La fin de la guerre apporta son lot d'allégresse pour tout le monde. Toutefois, une autre réalité s'imposait. Il n'y avait pas de temps pour le repos, car il fallait rétablir l'économie personnelle et mondiale. Avec déjà trois bouches à nourrir et une nouvelle grossesse pour Estelle, René ne pouvait se permettre de répit. Il se dénicha un emploi stable de commis de bar dans un hôtel d'une municipalité voisine. Cela l'occupait six jours par semaine, dès sept heures le matin jusqu'en fin d'après-midi.

Les enfants se succédant rapidement, il ne pouvait se contenter de ce seul revenu. Il trouva un emploi similaire pour finir de très bien remplir sa semaine, le dimanche. René était tellement occupé à donner une petite place

au soleil à sa famille qu'il ne pensait que travail et récupération de repos, lorsque c'était possible. Estelle en avait tellement plein les bras avec toute sa marmaille sans cesse grandissante et la bonne tenue de sa maison pour que René soit fier d'elle, qu'elle avait renoncé vite à un vrai voyage de noces et à des moments de loisirs avec son époux. Tous les deux n'avaient qu'une préoccupation, soit celle de ramer ensemble dans la même direction afin d'atteindre, si possible, une quelconque terre promise.

-Il y a toujours un prix à payer pour vivre, mon Robert.

-Mais on peut dire quand même que tu l'as payé plus cher que m'man.

-Rendu où je suis maintenant, crois-moi, ça n'a plus aucune importance.

-Je veux bien te croire, p'pa. Mais pendant notre passage sur Terre, il est hautement souhaitable qu'il soit le plus agréable possible et le plus conforme à notre propre nature. Pas celle des autres!

-Ah! Parce que toi, jusqu'à aujourd'hui, ta vie a toujours été conforme à ta nature première?

-Évidemment pas! Par contre, je recherche chaque jour à ce qu'elle le soit. Jamais, contrairement à toi, je renoncerai à mes propres aspirations pour m'abandonner à celles d'un autre ou d'une autre, du moins tant que j'aurai toute ma tête.

-Tu as le jugement facile, mon gars!

-Je ne te juge pas, p'pa! Je constate. J'ai constaté depuis plusieurs années que ta dernière décennie de vie et plus s'est faite dans le renoncement à ce que tu as toujours été. Où était passé le gars de la nature pendant les quatorze dernières années de ta vie?

-Dans la vie, mon Robert, on fait des choix et il faut être assez responsable pour les assumer jusqu'au bout.

-Est-ce que m'man les a assumés, elle, jusqu'au bout?

-Elle a fait ce qu'elle pouvait.

-Voyons donc, p'pa! Quand elle a accepté ta demande en mariage, elle n'était quand même pas sans savoir que la vie en contact avec la nature était ce qui te rendait le plus heureux, t'apportait le plus grand bien-être.

-Ces choses-là ne sont pas aussi évidentes au premier abord.

-Elle n'était quand même pas sans savoir que tu n'étais pas né en ville, que tu avais presque toujours vécu à la campagne et que cette vie était tes racines profondes.

-Toi, la femme avec qui tu as vécu plus d'une décennie, la mère de tes enfants, et celle avec qui tu vis maintenant, tu vas me faire accroire que tu les connaissais parfaitement au début de tes relations?

-C'est bien sûr que non, p'pa. C'est en vivant avec les gens que nous apprenons à les connaître. Et encore. Il nous faut souvent beaucoup de recul,

de vécu pour mieux comprendre ce qui s'est passé de positif et, surtout, de négatif dans nos quotidiens.

-Mon Robert, je n'ai pas échappé à cette loi humaine. Pas plus que les autres.

René, en raison de son éducation, des valeurs que Marie-Blanche lui avait léguées dès sa tendre enfance, mais surtout en raison de ce qu'il était de par sa nature, a toujours été un homme de parole, comme la plupart des autres hommes de son époque. C'était la parole donnée qui primait sur les papiers. Trahir sa parole, c'était se déshonorer aux yeux des autres. C'était la base de la confiance. C'est une époque que Robert a vu disparaître petit à petit. Son monde ne repose plus que sur des tonnes de documents qui, même signés, ne sont pas des garanties de respect mutuel.

La parole donnée de René avait commencé dès son enfance. Il promet d'aider sa mère, peu importe le prix à payer. La vie d'adulte n'avait qu'accentué l'importance de la respecter, pour pouvoir se respecter avant tout et susciter ce respect chez tous les autres. S'il n'avait pas beaucoup d'instruction, il voulait faire son chemin dans la vie de telle façon que tous les autres reconnaîtraient qu'il était un maudit bon gars, un homme hautement respectable.

Tout au long de sa vie, que ce soit dans son travail, dans son engagement avec Estelle, dans son contact quotidien avec tout son entourage, René s'est toujours fait un devoir d'être à la hauteur de sa richesse première. Même quand la zizanie s'est installée entre ses frères et sœurs, en raison d'une prise de position de Marie-Blanche, il s'est toujours fait un devoir de garder le contact avec tous les membres de sa famille. S'il y en avait qui ne parlaient plus aux autres, René a continué à fréquenter, à entretenir ses liens fraternels avec les gens des deux clans, même si cela agressait souvent Estelle qui avait son parti pris pour un clan, celui qui n'avait été favorisé par la décision de sa belle-mère.

Pour René, trahir ses engagements, y renoncer, aurait été se trahir lui-même au départ. Cela, il en était viscéralement incapable. Le prix à payer fut souvent élevé. Peu importe. Que vaut notre passage sur Terre, croyait-il, si le bilan final n'est pas à la hauteur de nos aspirations, de nos engagements?

-Faut-il vraiment renoncer à soi, p'pa, pour que les autres soient heureux? Faut-il respecter plus les autres que se respecter soi-même? À trop vouloir respecter tout le monde, on finit par manquer de respect à des gens qui nous sont chers, à commencer envers nous-mêmes.

-Tu sais très bien, Robert, que la vie est une course à obstacles, remplie de compromis, pour espérer se rendre dignement à la ligne d'arrivée... ou,

faudrait-il dire, de départ. Si les compromis n'existent pas, c'est l'enfer. C'est la primauté de la dictature personnelle sur la bonne harmonie, tant avec les autres humains qu'avec la nature toute entière.

-Il y a compromis et compromis, p'pa. Si le compromis va jusqu'à renoncer à sa propre nature, c'est la victoire, la dictature de quelqu'un d'autre sur soi.

-Quand on finit par accepter une dictature, comme tu dis, ce n'est plus une dictature.

-Voyons donc, p'pa! Ce n'est pas parce que l'esclave finit par accepter son esclavage, par aimer son maître, que cet esclavage cesse d'exister.

-Qui te parle d'esclavage, mon Robert?

-Renoncer à sa nature première, p'pa, c'est devenir l'esclave de quelqu'un d'autre. C'est se soumettre à sa dictature. Tu n'es plus alors le maître de ta destinée.

-Ah! Parce que tu crois que tu es maître de ton destin?

-Ce n'est pas ce que je dis, p'pa! Car si chacun de nous pouvait écrire l'histoire de sa vie au jour le jour en faisant fi d'un quelconque plan prédéterminé, en se basant uniquement sur ses choix, il n'y aurait plus alors de destin. Tout comme toi, je crois que l'être humain est bien prétentieux quand il pense qu'il peut gouverner sa propre vie selon son seul vouloir. Si c'était le cas, tout le monde pourrait jouer dans la Ligue nationale de hockey,

pourrait devenir le président ou le premier ministre de son pays, pourrait être un autre Mozart, Einstein, Picasso, Nelligan ou même une autre Céline Dion.

-Je ne te le fais pas dire, mon Robert.

-Mais, p'pa, encore une fois, il y a compromis et compromis. On a beau avoir chacun notre destin, il y a des limites à accepter candidement un quelconque esclavage dans la vie. Tu ne me feras quand même pas accroire que certains naissent pour être esclaves, alors que d'autres ont comme destin de devenir des dictateurs, des violeurs, des usurpateurs.

-J'ose croire que non, mon Robert. Par contre, qui sait vraiment si l'histoire de l'humanité n'est pas une saga écrite par je ne sais trop qui dans laquelle tous, du premier au dernier, nous ne sommes que des pions de cette tragédie, certains assumant les premiers rôles et d'autres n'ayant que, malheureusement, qu'un rôle de figurants? Tu veux bien avoir le contrôle de ta destinée, mais, tu le sais bien, ce n'est pas toujours possible. On n'est pas seul à décider, peu importe le scénario.

-On n'est pas seul à décider, mais peut-on se garder une petite gêne et se permettre d'avoir droit au chapitre?

-Sûrement! Toutefois, il y en a beaucoup qui veulent avoir droit au chapitre et qui essaient de changer quotidiennement chacune de nos histoires personnelles et notre grande Histoire collective.

-Toi, p'pa, pourquoi t'as renoncé à ça en ce qui concerne m'man?

-Je n'y ai pas renoncé. J'ai fait mes choix en toute lucidité... pour le bien de tous.

-Pour celui de m'man! Pas pour le tien! Pas pour le nôtre!

-Bien voyons donc! Je savais tout de même ce que je faisais.

-Je n'en doute pas, p'pa. Cela n'en fait pas moins que tu as choisi ton Estelle à ton détriment.

-Avais-je vraiment le choix? Oui, puis non. Comment aurais-je pu vivre le restant de ma vie en mettant de côté ta mère?

-Elle, elle l'a bien fait. Elle a pu finir sa vie de façon harmonieuse grâce à ton renoncement. Toi qui aimais tant Brel, tu as réussi à devenir l'ombre de son chien.

-Je ne sais pas comment on en est arrivé là, moi et ta mère. On dirait que tout s'est placé petit à petit comme sur un échiquier d'une partie d'échecs.

-Et m'man t'a mis échec et mat! C'est elle la grande gagnante de votre partie.

-Il faut bien un gagnant à la fin.

-Pourquoi? Il y a beaucoup de parties qui finissent nulles. Ne sont-elles pas les plus satisfaisantes pour tous? L'important, ce n'est pas de gagner, mais de participer. Tu ne te rappelles pas ce grand défi de Pierre de Coubertin?

-Ce n'est pas un défi. C'est un idéal.

-Pas du tout, p'pa! Un idéal, c'est inatteignable. Un défi, c'est à la portée de tout être humain normalement constitué.

Tout au long de sa vie, René a eu le sentiment profond de n'être né que pour un petit pain. Malgré toutes les énergies qu'il avait constamment mises pour mieux maîtriser sa vie, il faisait le constat que la vie l'avait eu à l'usure et qu'il n'était finalement qu'un « loser ». Les autres étaient les plus forts, en commençant par Estelle. Il n'était pas le David qui aurait eu raison de tous les Goliath de sa vie. Ce n'était pas parce qu'il n'avait pas essayé. La bonne volonté n'avait pas suffi. Cela avait été au-delà de ses forces humaines.

-Pourtant, tu as déjà refusé de te laisser imposer ce qui semblait être ton destin, reprit Robert.

-Avec des étrangers, c'est toujours plus facile qu'avec des êtres qui te sont proches, qui te sont chers.

La première fois que René a décidé d'imposer sa volonté à son destin, c'est après plus de vingt-cinq années comme commis de bar, dans l'hôtel qui l'avait accueilli au sortir de son passage dans l'armée et au moment où sa famille se matérialisait de



plus en plus. Le changement de propriétaire de cet hôtel fut l'élément déclencheur qui l'avait amené à quitter ce travail.

Il faut dire qu'il avait beaucoup donné à cette première source essentielle de revenus. Il y avait trouvé aussi beaucoup de plaisir à côtoyer tous ces hommes qui fréquentaient régulièrement, pour ne pas dire quotidiennement, la taverne. À travers leurs histoires, il avait appris énormément sur la condition humaine, avec ses rêves, ses aventures et ses drames, grands et petits. Par cette taverne, il avait ainsi été ainsi aux premières loges de l'Université de la vie. Pendant ce quart de siècle, il avait adoré son bon boss et sa femme. Il avait beaucoup de respect pour eux, comme dans le fameux monologue d'Yvon Deschamps.

À une époque où les multiples offres de crédit n'existaient pas encore, il ne pouvait se permettre de faire le difficile. Autant de bouches à nourrir, autant de minima à assurer, cela ne laisse aucune place au caprice ou aux états d'âme négatifs. Ce sont dans ces moments-là que la vie s'impose le plus durement. Il le comprenait et il l'avait assumé pleinement. Chaque démarche pour une augmentation salariale de cinq dollars par semaine était le fruit de très nombreuses hésitations et de très grands gants blancs auprès du propriétaire de l'hôtel. Il cherchait alors à mettre les besoins essentiels de sa petite famille dans la balance, afin d'attendrir quelque peu son patron.

Toutefois, au début de ces années soixante-dix, à cette période où tout était en effervescence, il croyait, avec raison, qu'il se devait de changer d'air. Il n'aimait pas le nouveau climat de l'hôtel. Il n'avait plus à se préoccuper financièrement de ses enfants, presque tous devenus des adultes autonomes. Sa maison acquise au prix de très nombreux sacrifices était maintenant entièrement payée.

Alors que sa cinquantaine faisait son entrée, le champ lui semblait libre. Le temps était propice pour un changement majeur dans sa vie. Tout était en place pour un tel choix. Était-ce la voie de son destin ou était-ce vraiment lui qui dictait la suite des choses? Peu importe! Ce qui s'imposait à René, c'était le sentiment de renaissance vers un avenir toujours meilleur.

Lui qui n'avait jamais pu voyager, si ce ne sont que les voyages imposés par son séjour dans l'armée, il décida avec l'auto récemment acquise d'aller visiter une de ses sœurs qui vivait en Floride. Ce qui aurait pu être le voyage de noces tant espéré par Estelle, plus d'un quart de siècle plus tard, s'avéra tout autrement, compte tenu de la décision de René de faire profiter sa mère de ce voyage.

C'est ainsi que le couple, accompagné de la belle-mère d'Estelle, s'est dirigé tout doucement vers les « States ». Pendant quinze jours, ils ont roulé sans précipitation vers cette sœur lointaine. Ils ont pris, plus particulièrement

René, le temps de savourer tous ces nouveaux paysages, ces horizons qui n'étaient avant que visions de cartes postales, du petit écran ou du cinéma.

René avait un fort sentiment de croquer enfin pleinement dans la vie.

En Floride, chez sa sœur Pauline, mariée à un riche contracteur plâtrier, l'accueil fut très chaleureux. Non seulement cette grande sœur était très heureuse de revoir sa mère, mais elle partageait aussi toute la joie du bébé de la famille d'avoir pu enfin se permettre un tel voyage. René ne pouvait demander mieux. La nature toujours très généreuse de Pauline s'est fait sentir tout au long de leur séjour.

De retour au Québec, René se mit sans trop de stress à la recherche d'un nouvel emploi. Lors d'une rencontre imprévue avec un ancien client de la taverne, qui était déjà du passé pour lui, il se vit offrir de travailler pour cet ébéniste qui ne suffisait pas à remplir ses commandes tout seul. Ce travail manuel l'emballa aussitôt. Il avait toujours eu un penchant pour la fabrication de meubles, ce qu'il avait d'ailleurs déjà fait autrefois pour meubler à moindres frais différentes pièces de son logement familial.

Cet emballement fut de courte durée. L'ébéniste était surchargé, peut-être pas tellement par les nombreuses commandes qu'il prétendait avoir, mais surtout par le temps trop prolongé passé à la taverne. René le comprit vite. Il comprit surtout vite que la paie n'était pas toujours au rendez-vous comme

prévu. Cette fois-ci, il n'attendrait pas vingt-cinq ans pour s'imposer. Un beau vendredi, au retour du dîner, il s'installa dans l'atelier et attendit le retour du patron. Quand celui-ci revint de son dîner à la taverne, René exigea d'être totalement payé avant de continuer le travail. Une fois le salaire enfin versé, il se leva et quitta l'atelier pour ne plus jamais y mettre les pieds.

De retour encore sur l'assurance-chômage, René ne s'en faisait pas pour autant. Ses économies, quoique minces, lui permettait de tenir financièrement le coup pendant un certain temps. Au bout de sa rue, une vieille connaissance, chez qui il s'attardait à l'occasion pour piquer une petite jasette lors de ses randonnées à bicyclette, lui proposa de venir travailler avec lui au cégep pour l'entretien. Devenir un employé de l'État, il n'avait jamais envisagé cette hypothèse.

C'est avec beaucoup d'enthousiasme qu'il accepta ce nouveau boulot qui lui garantissait non seulement un revenu très acceptable, mais qui lui permettait aussi d'avoir enfin droit à des avantages sociaux et à une participation à un fond de retraite pour un avenir déjà pas si lointain. Que ce soit à l'entretien général, à celui de l'espace de l'option-théâtre ou de la bibliothèque, comme toujours, il fit rapidement sa marque par la qualité de son travail, par son souci de l'excellence dans son domaine et par la chaude relation qu'il savait

entretenir, tant avec les autres membres du personnel qu'avec les étudiants pour qui il avait une affection particulière.

Jusqu'à ce que l'heure de la retraite sonne à 65 ans, il prit beaucoup de plaisir à s'investir dans son travail. Lui qui ne se serait jamais permis auparavant de remettre en cause des



décisions de ses patrons, il s'aventura de plus en plus à critiquer des choix qui concernaient son travail. Il déplorait que les cadres se permettent de faire des achats pour l'entretien sans penser à demander un seul instant aux gens sur le terrain quels étaient leurs véritables besoins pour un travail plus efficace.

Petit à petit, par curiosité au départ, puis par goût de participer aux débats par la suite, il fit sentir sa présence, tant aux réunions syndicales qu'à celles du conseil d'administration du cégep. Son statut de syndiqué, qu'il n'avait jamais connu auparavant, le portait, semble-t-il, à s'exprimer beaucoup plus ouvertement. Il avait enfin découvert son droit de parole pour dénoncer des injustices ou des incohérences, tant dans son milieu de travail que dans la

société. Telle une terre de liberté, il se permettait enfin ce qu'il n'aurait jamais osé verbaliser dans le passé, même s'il n'en pensait pas moins pour autant.

Était-ce le climat de l'époque? Était-ce un espace de liberté enfin conquis? Était-ce l'exemple de Robert et Lise, ses deux plus vieux, qui étaient très impliqués tant syndicalement, politiquement que socialement? Était-ce, finalement, un heureux mélange de tous ces facteurs qui lui permettait enfin de mieux respirer?

Quelle fierté pour lui, quand, au début des années quatre-vingt, il se retrouva lui aussi sur une ligne de piquetage face à son cégep, en même temps que Robert, Lise et même Bertrand faisaient de même devant leur lieu de travail respectif! Quelle fierté pour ses enfants de voir leur père reprendre avec eux le slogan syndical et social : « Ce n'est qu'un début. Continuons le combat! »! Pour eux, ils avaient le sentiment que leur père vivait pleinement, tout un contraste avec le père de leur enfance et de leur adolescence.

-On ne peut quand même pas dire que tu as eu le même succès avec m'man, renchérit Robert.

-Qui te parle de succès, Robert?

-Pour réussir sa vie, p'pa, il faut rechercher constamment un certain succès.

Qui vise l'échec?

-Comme je te l'ai déjà dit, c'est beaucoup plus facile de s'imposer auprès de gens pour qui nous n'avons aucun sentiment. Et encore là, ça dépend des circonstances de la vie. Souvent, on n'a pas d'autres choix que de se taire afin de protéger nos arrières. On n'a pas tous la chance d'être son propre patron ou d'être syndiqué pour avoir un certain espace qui permette une certaine libre expression. Toi, tu as toujours eu cette chance. Moi, cela m'a pris beaucoup de temps à la trouver. J'aurais même pu jamais avoir cette chance, comme c'est le cas pour des millions d'êtres humains sur cette planète.

-On ne commencera pas, p'pa, à se comparer aux pires pays sur cette Terre?

-Pas besoin d'aller aussi loin, mon Robert! Sais-tu vraiment d'où nous venons? Sais-tu vraiment quel prix certains et certaines ont payé pour permettre non seulement à eux, mais à plusieurs d'entre nous, d'avoir cet espace de liberté trop souvent bafoué? Sais-tu que ma mère avait presque soixante ans quand on lui a reconnu, comme à toutes les autres femmes du Québec, le droit de vote?

-Je sais. Je sais, p'pa. Cela me révolte autant que toi.

-C'est pourquoi il est facile de parler de succès quand on n'est pas dans les mêmes souliers ou les mêmes culottes que les autres.

-Tu ne comprends pas ce que je veux te dire, p'pa! Si on peut parler de succès pour tes décennies de travail, pourquoi ne peut-on en faire autant pour ta vie personnelle, pour la réalisation de ton essence première?

-Parce que, dans la vie, on ne chausse pas les mêmes souliers ou on ne met pas les mêmes pantalons pour aller travailler que pour notre vie de tous les jours, que pour nos relations avec nos proches.

-Au travail, c'est toi qui décidait comment t'habiller, alors qu'avec m'man, c'est elle qui te dictait ce qui convenait selon ses humeurs.

-C'est une façon de voir cette réalité. Moi, je n'ai pas eu qu'à la voir. J'ai dû la vivre.

-Mais, encore une fois, p'pa, pourquoi tu l'as laissé faire?

-Je ne l'ai pas laissé faire. Dans la vie, les choses évoluent rarement rapidement. C'est petit à petit que ces choses s'imposent à nous.

-Parce que tu les as laissées s'imposer à toi!

-C'est ta façon de voir.

-Ce n'est pas ma façon de voir, p'pa! Quand tu as décidé de quitter ton travail de commis de bar après pourtant vingt-cinq ans de loyauté, tu aurais pu décider de rester au poste et de continuer ainsi jusqu'au moment de ta retraite. Tu en as décidé autrement. Heureusement! Tu t'es donné cette liberté.

-Mes planètes étaient alignées pour cela, probablement.

-Même si elles étaient parfaitement alignées, tu aurais pu refuser d'aller voir ailleurs. Des milliers de gens autour de nous se refusent régulièrement cette ouverture sur la vie.

-Tu as raison. Je l'ai fait à plusieurs reprises. Et je ne le regrette pas. Si j'étais resté dans ma taverne, je serais sûrement mort beaucoup plus tôt.

-Alors, pourquoi ne l'as-tu pas fait avec m'man?

-Ce n'est pas la même chose.

-En quoi, ce n'est pas la même chose? Si tu t'étais donné cette liberté dans ton couple, tu aurais sans doute découvert des horizons plus stimulants et plus en conformité avec ce que tu es vraiment. Tu ne serais pas mort beaucoup plus tôt.

-Qu'est-ce que tu dis là? Je ne suis pas mort beaucoup plus tôt.

-Mais oui, pauvre papa!

Tout cela avait commencé certes pour René par son mariage avec une femme qui n'était pas de son univers. À cette époque, il n'était nullement en mesure de mesurer le fossé qui les séparait. Elle représentait alors à ses yeux la femme qui pourrait être une agréable compagne de vie et la mère tout indiquée pour ses futurs enfants. Elle avait de la classe. Elle saurait être bien

perçue par ses frères et sœurs. Le petit dernier de la famille ne serait pas en reste avec une telle épouse aux yeux de tous.

Puis, comme dans la plupart des couples, leur vie à deux a très rapidement pris le large avec la venue rapide et successive des enfants. La priorité ne pouvait être l'épanouissement du couple. La famille commandait des efforts quotidiens et soutenus pour assurer une qualité de vie acceptable à tout ce beau monde. Les besoins de René et d'Estelle furent relégués au loin dans l'attente de jours plus lumineux.

Si René était profondément convaincu qu'il ne pouvait fléchir, aux risques de mettre en péril l'avenir de chacun des membres de sa petite famille, tant pour les besoins quotidiens que commandait tout ce beau monde que pour les études essentielles de ses quatre enfants, Estelle trouvait beaucoup plus pénible ce quotidien qui ne laissait entrevoir aucun soleil à court ou à moyen terme.

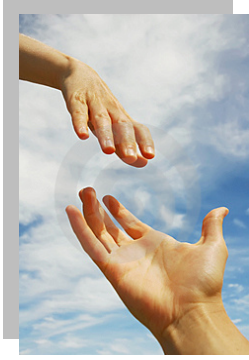
Si René n'avait pas véritablement le temps de se poser des questions sur son vécu tant personnel que pour son couple, si René était davantage en mode de survie ou de seul souci à ce que chacun des siens puisse garder la tête hors de l'eau, Estelle avait de plus en plus de temps pour faire un triste constat du grand écart qui existait entre ses aspirations de jeune femme et celle d'une

mère de famille qui n'en n'avait jamais voulu autant. Ils ne partageaient pas la même dynamique.

Estelle se considérait trop souvent comme une machine à produire et à élever des enfants. Comment peut-on espérer une vie de couple quand toutes les énergies du conjoint sont réservées pour la survie financière de la famille? Comment peut-on rêver à des jours meilleurs quand les finances familiales ne permettent même pas, de temps en temps, des vacances à deux, un petit voyage ou une agréable sortie en dehors des visites à la parenté? Comment avait-elle pu croire qu'un simple petit journalier pourrait lui permettre de goûter à un plus grand confort de la vie?

Cet état de vie lui pesant de plus en plus lourd psychologiquement, Estelle comprit assez rapidement que sa santé physique ne saurait tenir le coup encore longtemps à ce rythme-là. Alors que sa petite dernière filait vers l'adolescence, elle qui n'était pas de la future génération de la pilule continuait à remplir son devoir conjugal auprès de son mari et à multiplier fréquemment des fausses couches. Ces hauts et ces bas de la maternité, joints à un cœur qui battait de plus en plus la chamade, minaient lentement, mais sûrement, sa santé toute entière.

Estelle comprit tout aussi rapidement que ses sautes d'humeur de la part de sa santé physique avaient le côté positif que René se devait de s'occuper



d'avantage d'elle, qu'il se devait de la soulager des tâches quotidiennes de la maison, qu'elle pouvait prendre un « break », même s'il était toujours trop court. Si René en prenait plus temporairement sur ses épaules, ce ne saurait être pour créer une habitude.

À la suite d'une visite chez son médecin qui l'invitait à prendre la vie avec plus de légèreté parce qu'elle avait un cœur plus gros que la normale, ce qui devrait la rendre plus prudente afin de ne pas vivre des émotions trop fortes, Estelle trouva enfin l'argument majeur qui guiderait dorénavant sa vie et celle de ses proches, en commençant par son mari, René. Pas de trop grandes joies, mais aussi et surtout pas de trop grandes peines! Quel atout majeur avait-elle enfin dans son jeu de la vie!

Ses enfants étant déjà tous dans l'adolescence et de moins en moins accrochés à ses fringues, elle n'hésita pas à jouer sa carte d'un état de santé précaire pour prendre plus de liberté avec ses obligations familiales et à exiger de René une part beaucoup plus grande de son attention et de ses soins. Que les risques liés à son cœur soient réelles ou non, René n'était nullement en mesure de le vérifier ou de prendre des chances avec la nouvelle réalité de sa conjointe.

Il prit les moyens pour soulager Estelle de plusieurs tâches ménagères. Il engageait, entre autres, Denise, sa belle-sœur, la vieille fille de la famille d'Estelle, quand venait le temps du grand ménage du printemps. Celle-ci venait passer plusieurs jours à la maison pour la nettoyer de fond en comble. Ainsi, sa femme n'avait pas à se fatiguer avec ce travail qui n'était pas de tout repos.

Il commença rapidement à s'intéresser à la cuisine. Le dimanche après-midi, il passait ce temps libre à étudier des livres de recettes et à mijoter un succulent souper pour tout son petit monde. Il recherchait une cuisine santé pour le mieux-être de tous. Il y prenait même plaisir pendant que sa femme se reposait et tentait de faire son plein fragile pour une nouvelle semaine qui revenait toujours trop vite.

Au même rythme qu'ils étaient nés, les enfants quittèrent le nid familial pour leur propre destinée. La maison se fit de plus en plus vide de toutes ces énergies enfantines. René et Estelle se retrouvèrent au point de départ de leur couple. Ils se devaient dorénavant de partir à la reconquête tant d'eux-mêmes que de leur couple. Tout un défi après tant d'années que de très nombreux couples ne réussissent pas toujours à relever.

Estelle croyait que le temps était venu de faire de petits voyages et de se gâter enfin un peu. René croyait que le temps était venu de profiter un peu

plus de la vie et de renouer avec le contact mis en veilleuse pour la nature qui le faisait tellement vivre. Était-ce possible de conjuguer toutes ces attentes sans que l'un ou l'autre ne paie un prix plus élevé?

Tous les deux se permirent de plus en plus de petits voyages de découvertes du Québec. Ils sortaient enfin vraiment de la maison. Sur le chemin de leurs pérégrinations, ils découvraient le plaisir de se loger dans des Bed and Breakfast, tous aussi charmants et personnalisés les uns que les autres, ainsi que le plaisir de se nourrir aux tables de bons petits restaurants de leur coin de pays ou de découvertes. René, surtout, prenait un énorme plaisir à côtoyer tous ces gens de son pays, à jaser avec eux et à enrichir ses connaissances de leur vécu.

Pour ne pas être en reste, Estelle proposa à René d'acheter un petit chalet dans les Laurentides, à même ses petites économies accumulées tout au long des années et du petit héritage de sa mère. Ainsi, René pourrait satisfaire son amour profond pour la nature. Toutefois, il ne saurait être question d'aller vivre là. Estelle aimait elle aussi le contact avec la nature, mais de loin, beaucoup plus loin que René.

Même s'il n'était pas sur le bord d'un lac, mais davantage en forêt, ils firent donc l'acquisition, à la hauteur de leurs moyens financiers, au nom d'Estelle, d'un petit chalet trois saisons modeste et tout aussi coquet. Un puits et

l'électricité apportaient un minimum de confort. Pour Estelle, c'était loin d'être un château ou une perspective d'y vivre régulièrement. Pour René, c'était la concrétisation d'un vieux rêve inespéré et l'espoir de l'aménager adéquatement quand l'heure de la retraite sonnerait et lui donnerait beaucoup plus de temps pour revenir à ses premières racines.

La toilette se situait à l'extérieur. Pour René, cette bécosse lui rappelait



d'heureux souvenirs de l'époque où il vivait avec sa mère ou lors de visites aux différents chalets qu'elle avait eus. Marie-Blanche savait tellement les

décorer avec de jolis rideaux aux fenêtres et de grandes images collées aux murs, qu'elle découpait dans différentes revues. Avec peu de choses, avec si peu de moyens financiers, sa mère avait le tour d'embellir son environnement, quel qu'il soit. À cette époque, les gens, adultes comme enfants, savaient composer avec rien ou si peu. L'imagination était leur plus grande richesse, sans qu'ils ne le sachent vraiment.

Pour Estelle, ce lieu des besoins essentiels la répugnait hautement à chaque fois qu'elle se devait d'y avoir recours. Elle trouvait pénible d'avoir à subir ce restant d'une époque quasi préhistorique à ses yeux, sans parler des odeurs inévitables et constantes. C'était le prix à payer pour que son René soit gâté lui aussi un petit peu. C'était le plus loin qu'elle pouvait aller.

-Tu te rappelles de ton chalet, p'pa? Tu te rappelles à quel point tu étais heureux quand tu te retrouvais là, dans cette nature que tu aimais tant?

-Je l'aime toujours. C'est tellement agréable en ce moment d'être dans ta petite forêt. C'est vrai que cet endroit représentait mon petit coin de paradis. Mais ce chalet était à ta mère, comme tu sais.

-C'était à elle sur papier. Tu sais comme moi que, si ce n'avait été que d'elle, elle n'aurait jamais eu le moindre petit chalet, aussi somptueux aurait-il pu être.

-Ta mère n'était pas friande de la nature.

-Ça t'a pris du temps à le comprendre, p'pa!

-Bien non! Bien non! Mais j'ai longtemps cru que, petit à petit, elle finirait par se plaire dans cette nature, que je réussirais à la lui faire aimer assez pour passer des séjours de plus en plus prolongés.

-On est bien tous pareils. On s'imagine que l'amour peut transformer la nature profonde de l'être aimé. On se met toujours un doigt dans l'œil.

-T'as raison, Robert ! Comme pour beaucoup d'autres apprentissages dans la vie, même si les autres nous le disent, même si on peut le lire dans des livres, ce n'est qu'en le vivant qu'on s'en convainc. L'apprentissage sur le tas, à partir de notre vécu, c'est beaucoup plus long que n'importe quel autre. En bout de course, c'est la plus grande des écoles.

-Dans le cas de m'man, ce fut particulièrement long. Tu ne trouves pas ?

-Pas si long que ça, mon Robert. Dans la vie, il y a toujours des priorités que nous nous fixons ou que la vie nous impose. Quand j'ai marié ta mère, que j'ai enfin quitté l'armée et que je travaillais presque jour et nuit, crois-moi, la priorité était loin d'être bien moi-même avec ta mère dans un coin de nature quelconque. La priorité était que tous les six, nous ayons un toit et de quoi manger trois fois par jour. S'il y avait un peu d'espace pour rêver, c'était toujours et avant tout pour vous autres.

-Nous en sommes tous très conscients et reconnaissants, p'pa.

-Je ne dis pas cela pour me donner du mérite. Tout ce que je veux que tu comprennes, c'est que mon besoin d'un contact avec cette nature si chère à mes yeux, j'ai dû le mettre en veilleuse pendant plus de vingt-cinq ans.

-C'est évident.

-Quand ta mère m'a proposé de nous acheter un petit chalet, j'ai compris que le temps était venu de renouer avec ma fontaine de Jouvence.

-Et tu as cru que m'man n'était donc pas si rébarbative que ça à la nature.

-Sans doute.

-Alors que, dans les faits, elle ne faisait cela que pour te donner l'illusion qu'elle t'aimait tellement, qu'elle te comprenait tellement, qu'elle voulait partager ce qui était le plus précieux pour toi, en échange de toutes les petites sorties, les petits voyages, les petits restaurants qu'elle souhaitait.

-Tu sais bien que dans la vie, Robert, que dans toute vie de couple, c'est la loi du compromis qui doit exister. Sinon, il n'y a pas d'avenir. Chacun doit faire son bout de chemin pour permettre aussi à l'autre de respirer. Il faut dire aussi que le proverbe « Ce que femme veut, Dieu le veut » n'existe pas pour rien.

-C'était le bout de chemin de m'man ?

-Évidemment. Moi, j'avais plus les moyens de la sortir, de voyager un peu, de nous payer quelques petits luxes. Elle, elle savait à quel point était mon attachement pour tout ce qui était le contact avec la nature. C'était du donnant-donnant.

-Au début, pas par la suite.

-Ta mère a fait de gros efforts de ce côté-là. Mais ça ne lui disait rien. Alors que moi, je trippais quand nous allions visiter ton oncle Denis ou ton oncle Paul à la campagne, ta mère se réfugiait dans la maison ou sur la galerie

avec tes tantes. C'était la même chose en voyage. Je n'ai jamais réussi à la convaincre d'aller prendre une bonne marche, dans la nature si belle qu'il pouvait y avoir près des petites auberges où nous logions. Ce n'était pas dans sa nature à elle.

-M'man était une femme du macadam. Toi, tu étais un homme des sentiers boisés. Deux univers si diamétralement opposés ! Et tu ne t'étais pas rendu compte de cela avant d'acheter un chalet ?

-Oui, puis non. Je pensais que, même si ta mère ne raffolait pas des ballades en forêt ou de la contemplation des paysages naturels, elle serait capable de s'accommoder de notre petit havre de paix...

-Havre de paix pour toi, p'pa !

-Si tu veux. C'est quand même elle qui avait proposé cet achat et qui avait fourni les sous à même ses économies. Elle faisait preuve ainsi d'ouverture. C'était pour moi un grand geste d'amour de sa part.

-L'ouverture n'était pas finalement si grande. À peine de quoi se faufiler et une trappe pour mieux revenir !

-Rappelle-toi, Robert, qu'à l'époque, je travaillais toujours. Je n'étais pas encore à ma retraite. Donc, pour moi, ce chalet était beaucoup plus un projet d'avenir. Nous ne pouvions l'habiter une bonne partie de l'année. Mes temps libres et les petits voyages ou les petites sorties à gauche et à droite ne nous

laissaient peu de temps pour aller au chalet. Ce n'était pas grave. Il était là. Il nous attendait.

-Il t'attendait. Ce serait plus juste de parler ainsi. M'man ne te poussait jamais dans le dos pour y aller.

-Elle se sentait plus confortable dans notre appartement. Quand je trouvais prétexte à y aller pour l'entretenir, même en hiver, elle préférait me laisser aller seul. Quels bonheurs que ces moments juste à moi, c'étaient ! Tondre du gazon, nettoyer le terrain ou déneiger le toit l'hiver, c'était à chaque fois une source de vitamines naturelles incroyables.

-Mais il ne fallait pas que tu t'éternises, comme disait m'man.

-Ça rassurait ta mère que je sois de retour pour la fin de la journée. Plus elle vieillissait, plus ta mère était insécure quand je n'étais pas là.

-Tu crois vraiment que c'était de l'insécurité ? Ce n'était pas plutôt parce qu'elle avait peur que tu y prennes trop goût et que tu décides de t'y enraciner de plus en plus jusqu'au grand déménagement ?

-À l'époque, je ne le voyais pas comme cela. De toute façon, je n'aurais jamais imposé ce chalet à ta mère.

-P'pa, tu allais seulement faire du vélo à partir de votre appartement et elle te reprochait toujours d'être parti trop longtemps. Elle cherchait plus ou moins

subtilement à te culpabiliser et à te contrôler. Elle avait une grande peur avec la liberté que tu semblais te donner en vieillissant.

-Je ne me donnais pas plus de liberté. Surtout pas à son détriment. J'avais seulement plus de temps libre. Je n'avais plus le travail ou les obligations familiales d'autrefois qui me grugeaient les moments de loisirs. Je voulais juste profiter de la vie à partir de mes intérêts.

-Tes intérêts qui n'étaient presque jamais les siens.

-C'est vrai que nous n'avons jamais réussi à nous trouver des loisirs communs. Tu te rappelles à quel point j'aimais faire de longues randonnées à bicyclette. C'était bon pour mon physique.

-C'était bon aussi pour ton moral, p'pa. Ça te permettait de t'aérer l'esprit.

-Oui ! C'était un peu comme dans la chanson de Ferland « à cent milles à l'heure sur la route 11 ». Excepté que moi, c'est à vélo que je le faisais.

-Sans m'man pour t'accompagner, « pour modérer dans un champ de blé et pour vous retrouver à tout voir de plus près pendant que vos vélos soufflaient ».

-Ta mère n'a jamais aimé l'exercice physique. Elle n'y trouvait aucun plaisir. Mes seuls souvenirs avec elle étaient lorsque nous allions patiner tous les deux à la patinoire près de chez nous au tout début de nos fréquentations. Elle avait pour son dire que des enfants, c'était déjà du sport.

Puis, par la suite, elle a toujours prétexté son état de santé pour ne faire aucun sport ou exercice, si ce n'est un peu de natation. Elle ne voulait même pas venir prendre des marches avec moi après le souper. Elle disait que cela l'essoufflait trop, que je marchais toujours trop vite...

-Ses marches, elle préférait les prendre dans les centres d'achats.

-Que de kilomètres, elle a fait dans ces lieux publics !

-Donc, ni la nature, ni l'exercice physique n'étaient son « bag ».

-Elle était comme ça. Chacun ses goûts. Ce qui importe, c'est de se respecter dans ça et de se donner l'espace nécessaire pour vivre nos points d'intérêt.

-Toi, tu l'as fait. On ne peut pas en dire autant de m'man.

-Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? J'ai bien essayé de l'intéresser, de partager, entre autres, mon goût pour la nature, mais elle n'y voyait pas la même passion que moi. Je n'étais quand même pas pour lui imposer cela. On réussissait quand même à se rejoindre dans nos petites escapades au Québec ou pour aller voir des spectacles.

-Oui, mais p'pa, ton goût de la nature était beaucoup plus qu'un intérêt parmi tant d'autres. C'était une passion profonde. C'était ton essence première.

-Tu as raison, mon Robert. Mais cet élastique-là, je l'ai étiré le plus loin et le plus longtemps possible.

-Jusqu'à ce qu'il te pète en pleine face !

Lors de l'acquisition du chalet, René était très heureux de ce pas en avant vers un bonheur qui semblait, au premier abord, partagé. Il y avait beaucoup de soleil à l'horizon. C'était très prometteur. Il venait de franchir une étape très importante pour la retraite qui se profilait tout doucement dans son plan de vie. Même si son travail d'entretien au cégep l'occupait encore pour quelques années, cet oasis lui permettait des petites escapades pour faire le plein d'air frais, pour se ressourcer sans être obligé d'aller visiter des membres de la parenté qui avaient, sans s'en rendre compte, ce bonheur quotidien de vivre en symbiose avec cette si belle nature.

Pour Estelle, l'achat du chalet ne représentait en aucune façon l'avenir. Comme les temps libres de René étaient plutôt restreints, elle ne se sentait

aucunement

les petites

son mari, seul

À ses yeux,

permettait

son homme de



menacée par

escapades de

ou avec elle.

cela

seulement à

respirer un

peu, d'enlever un peu de pression pour qu'il puisse mieux accepter ses demandes personnelles. Si René s'illusionnait, elle, elle savait fort bien ce

que serait leur avenir commun. René ne le savait pas encore, mais c'était non négociable. Le vrai portrait n'était pas encore clairement dessiné.

Puis, l'heure de la retraite sonna. Dès qu'il célébra ses soixante-cinq ans, étant dorénavant admissible à sa pension d'employé de l'État et ayant maintenant droit à ses pensions, tant provincial que fédéral, René n'hésita pas une seconde à prendre congé définitivement de son travail au cégep. C'était le plus beau jour de sa vie. Il avait travaillé si longtemps et si dur, surtout pendant les deux premières décennies, qu'il n'avait nullement besoin de se laisser convaincre qu'il était plus que temps d'accrocher ses vadrouilles et ses chiffons pour toujours.

S'il y en a qui appréhendait la retraite, ce n'était nullement le cas pour René. Il attendait ce moment depuis plusieurs années. Il pourrait mordre enfin pleinement dans la vie. Il avait déjà en tête tellement de projets qu'il se demandait s'il vivrait assez longtemps pour tous les réaliser. Pour bâtir sur un pied encore plus sûr, il s'est inscrit, dès le départ de cette nouvelle vie, à une session de préparation à la retraite. Elle s'adressait justement aux nouveaux retraités afin d'être bien sûr de ne pas oublier des éléments très importants d'une retraite heureuse, stimulante et enrichissante à tous les points de vue.

Son anniversaire de naissance étant en décembre, à une huitaine de jours de Noël, c'est dans l'allégresse qu'il célébra ces premières Fêtes de sa retraite. Il était rayonnant. Ses enfants l'avaient rarement vu aussi heureux. C'est dès janvier qu'il débuta sa session de préparation à la retraite. Les différentes formations et les contacts avec d'autres retraités aussi stimulés que lui ne cessaient de l'énergiser et alimentaient ses projets futurs. Ces rencontres ne faisaient qu'enrichir les perspectives d'un avenir prometteur.

Quand le printemps arriva, ayant dorénavant tout son temps, il cherchait de plus en plus à se retrouver au chalet, au grand déplaisir d'Estelle. Elle lui fit sentir rapidement qu'il n'y avait pas que la nature dans la vie. Elle aussi voulait profiter davantage du nouveau temps libre de René. Elle lui disait très fréquemment que « ce n'est pas quand on sera mort qu'il sera temps d'en profiter ! » ou « je n'ai pas de temps à perdre à aller m'ennuyer au chalet dans des conditions misérables pendant que tu t'amuses dans ta nature ! ».

René comprit très rapidement, trop rapidement, à son goût, qu'il se devait de mettre la pédale douce dans l'énergie de sa retraite, qu'il avait tout intérêt à manœuvrer habilement, s'il ne voulait pas tout perdre, le chalet en particulier. Il réalisa que, dans le bateau de sa retraite, il n'était pas seul. Il y avait une copilote qui n'avait pas les mêmes destinées en vue et qui pourrait

l'amener sur des mers trop houleuses, s'il n'y prenait garde et s'il persistait trop à imposer sa destinée.

C'est dans la négociation quasi quotidienne que René se mit à vivre vraiment cette retraite tant désirée et si prometteuse à ses yeux. Dans ce jeu du donnant-donnant, il cherchait constamment à prévoir des plages de temps pour satisfaire Estelle et d'autres pour vivre la dynamique de sa retraite. C'était loin d'être facile. C'était souvent pénible. Il n'aurait jamais imaginé que même la retraite a des lourdeurs avec lesquelles il faut composer. Le supposé âge d'or n'était qu'une chimère dans les faits.

Alors que lui débordait d'une énergie tant physique que mentale, il ne savait pas toujours comment la contenir et s'il se devait de la contenir. Parfois, un « Christ » involontaire s'échappait lors d'une des négociations avec Estelle dans la détermination du temps libre de chaque journée. Il aurait souvent voulu juste lui expliquer en douceur pour qu'elle comprenne sa réalité, pour qu'elle saisisse que, si elle s'ennuyait royalement au chalet, il en était tout autant en ce qui le concernait quand leur dynamique commune se résumait à l'appartement et au magasinage dans les centres d'achats. Il ne le fit pas vraiment parce qu'il savait trop bien que cet exercice était complètement inutile, pour avoir déjà fait quelques tentatives. Estelle ne comprendrait jamais. Elle ne serait pas prête à lui donner plus de corde.

Avec beaucoup de doigté et de dosage, René réussissait presque toujours à se négocier du temps pour voguer vers le chalet. Pour Estelle, c'était toujours trop ou trop longtemps. Elle reconnaissait qu'un chalet a besoin d'un minimum d'entretien, peu importe les saisons. Mais elle trouvait que les prétextes de René étaient parfois un peu superflus. Il avait, à son avis, l'excuse facile. C'est pourquoi elle préférait de plus en plus souvent le laisser aller seul, tout en lui indiquant qu'il devrait être de retour pour telle heure, compte tenu du travail à faire. S'il dépassait l'heure prévue, elle ne se gênait pas pour le questionner sur les raisons de son retard et pour lui faire bien sentir à quel point elle était inquiète, ce qui n'était vraiment pas bon pour son cœur.

Pour respirer, pour s'aérer de l'appartement et d'Estelle, René pouvait compter sur Robert qui avait un petit verger. Étant seul avec Rachel pour passer à travers les multiples tâches qui incombaient avec ces mille pommiers, en plus de son travail d'enseignant, Robert avait offert à son père de venir lui donner un coup de main. Sauf l'hiver, il y a presque toujours beaucoup de boulot à abattre, car le verger est un boss insoupçonné. Cette offre, Robert savait pertinemment que cela tombait parfaitement dans les intérêts de son père. Pourquoi s'en priver ? Les besoins de l'un faisant le bonheur de l'autre.

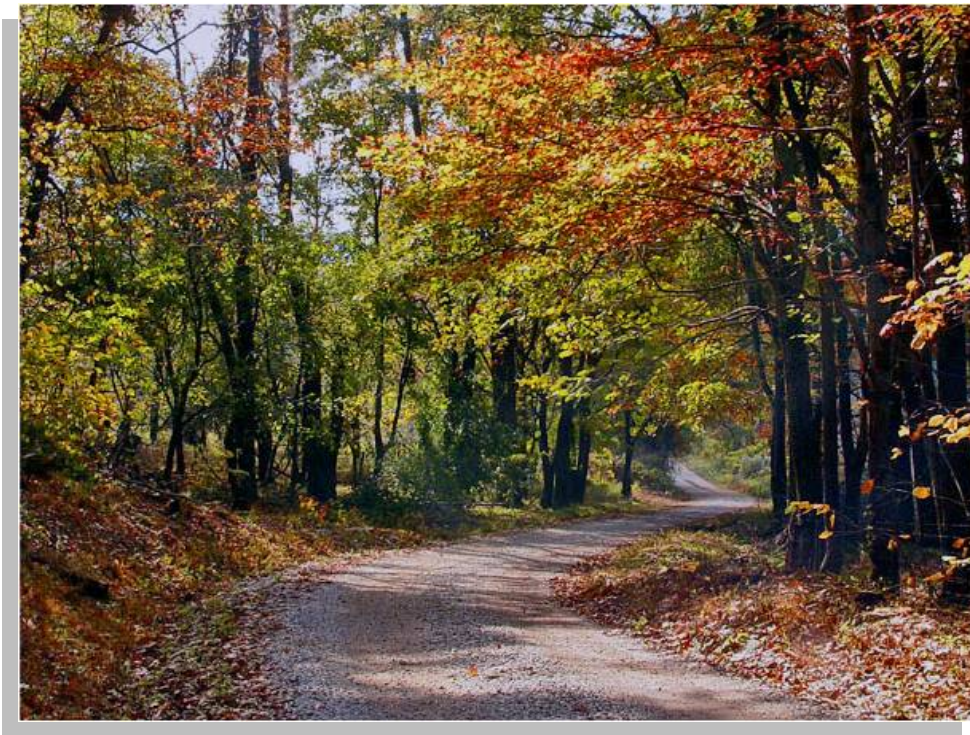
Une telle invitation pour René, cela ne se refusait pas. Passer plusieurs heures à la campagne et travailler concrètement dans un verger, quel cadeau c'était pour René ! Pour Estelle, c'était plutôt un cadeau empoisonné. Évidemment, c'était difficile de s'objecter à la demande de son aîné pour qui elle avait une affection particulière, même si ce n'était pas partagé. Avait-elle vraiment le choix ? Que répondre à René quand il lui disait qu'il devait aller aider Robert dans son verger ?

Dans ce triste jeu du chat et de la souris ou plutôt de la chatte et du mulot, le couple de René et d'Estelle réussissait à vivre avec un minimum d'harmonie leurs quotidiens. René avait décidé de prendre en riant, la plupart du temps, les récriminations ou les reproches d'Estelle qu'elle lui faisait en privé ou devant leurs enfants. Il avait pris le parti d'en rire avec finesse et avec humour, plutôt que d'en pleurer. Il se disait qu'il ne se rendrait pas malade avec cela. Il croyait que le rire pouvait être une soupape à la vapeur qui se faisait assez souvent intense.

Ce qui ne l'empêchait pas de nourrir des petits projets, même s'ils étaient beaucoup plus modestes qu'au début ou avant sa retraite. Évidemment, le chalet était sa principale source d'inspiration. René reconnaissait que ce chalet, de par sa nature même, ne pouvait avoir le confort d'une véritable

maison. Il comprenait son Estelle dans ses réticences à y passer des moments plus ou moins prolongés.

Si lui pouvait s'accommoder sans aucun problème du poêle à bois, de la toilette extérieure, de la finition sommaire, de l'absence de télévision et de téléphone, sans oublier le calme et la noirceur de la vie en pleine nature, René savait fort bien qu'Estelle n'avait pas été faite dans le même bois. Les lumières de la rue, les bruits réguliers et habituels de la ville, les béquilles qui assurent un sentiment de sécurité permanent sont autant d'éléments qui faisaient défaut dans ce chalet en forêt, malgré la présence d'autres chalets à proximité.



René s'en était rapidement rendu compte lors de ses dernières années de travail alors qu'il avait réussi à convaincre sa conjointe de la ville à dormir au chalet. Comme il travaillait de nuit au cégep, Estelle paniquait à l'idée de se retrouver seule dans cette nature sauvage, à ses yeux, pour y passer la nuit. Elle a bien voulu faire quelques efforts. Mais c'était clairement au-dessus de ses forces, de son bon vouloir. Elle savait pertinemment et résolument qu'elle n'était pas faite pour ce genre de vie. C'était trop lui en demander.

Avec le temps qui passait trop vite pour René, il a fini par conclure que s'il aménageait mieux le chalet, il deviendrait peut-être plus acceptable pour Estelle. Avec un confort de plus en plus grand, elle accepterait sûrement de venir y passer avec lui des moments plus prolongés. Ils pourraient être heureux enfin ensemble dans cet oasis de paix. C'était bien mal connaître son Estelle malgré près de cinquante ans de vie commune.

Quand il proposa à son épouse de travailler petit à petit à corriger les lacunes du chalet pour qu'elle s'y sente de plus en plus chez elle, celle-ci était sûre, dès le départ, que cela n'avait rien d'une bonne idée. Sa proposition d'achat d'un chalet plusieurs années auparavant prenait des allures qu'elle redoutait depuis un certain temps, sans trop vouloir se l'admettre. Ce chalet trois saisons se voulait seulement un chalet trois saisons pour satisfaire un besoin

de nature de son mari. Toutefois, les projets de celui-ci n'annonçaient rien de bon pour elle.

Robert profitait quelques fois par année de ses journées pédagogiques pour s'inviter à dîner chez ses parents, profitant ainsi de l'occasion pour les voir et jaser, surtout avec son père, de choses et d'autres avec eux. Comme ce n'était pas dans sa nature d'arriver sans prévenir, il téléphona chez René et Estelle, un beau midi de mai, pour vérifier leur présence et la possibilité d'aller leur rendre une petite visite sur l'heure du dîner.

Habituellement, c'était René qui répondait au téléphone, même si Estelle se mettait régulièrement à l'écoute d'un autre appareil téléphonique, pour être bien sûr de ne rien perdre de ces conversations qui la concernaient ou non. Ainsi, René ne pouvait rien lui cacher, croyait-elle. Ce midi-là, c'est sa mère que Robert retrouva à l'autre bout du fil.

-Salut, m'man ! Ça va bien ?

-Oui ! Oui !

-Je pourrais aller dîner avec vous autres ce midi. On est en journée pédagogique.

-Tu es le bienvenu comme d'habitude, mon cher Robert. Ton père n'est pas là, mais moi, j'y suis. Je t'attends.

Robert déchantait à l'idée de partager un dîner en tête à tête avec sa mère. Quand il était seul avec elle, il ne savait jamais trop de quoi parler. Malgré que ce fils aîné fût déjà dans la quarantaine avancée, il y avait un malaise non encore défini entre eux. Quand il voulait rendre visite à ses parents, c'était essentiellement pour rencontrer et discuter souvent passionnément avec son père de leur vécu récent ou des mille et un sujets de l'actualité. Robert était incapable de trouver chez sa mère ce même intérêt d'échanger sur tout et sur rien.

Pour ce dîner, comme il n'avait pas le choix et comme il n'avait pas prévu l'absence possible de son père, il ne voyait pas comment il pourrait s'y soustraire. Il raccrocha en précisant à sa mère qu'il ne pourrait pas être chez elle longtemps, prétextant une supposée rencontre importante après l'heure du dîner. Ainsi, il se donnait une porte de sortie toute indiquée s'il avait que ce dîner intime avec sa mère soit pénible dans l'ambiance ou dans la recherche de sujets intéressants pour les deux.

-Salut, Robert !, lui dit-elle en ouvrant la porte de l'appartement. Comme je suis contente de te voir ! Ça fait longtemps que tu n'es pas venu.

Estelle serra fermement son fils aîné dans ses bras. Dans ces moments-là, Robert ne savait jamais trop comment se comporter. Il n'avait nettement pas le même élan d'affection que sa mère. Il ne voulait pas paraître froid, mais il

ne souhaitait nullement en mettre plus que sa véritable affection pour sa mère le commandait. Dans ces circonstances, Robert s'en tenait le plus possible à un difficile équilibre entre le respect et un amour filial non ressenti.

-Salut, m'man ! Comme je te l'ai dit au téléphone, je ne peux pas être longtemps.

-Tu es toujours pressé. Pour une fois que nous ne sommes que tous les deux, profitons-en un peu. On se voit si peu souvent.

Estelle avait l'art de cultiver la culpabilité chez ses enfants et chez ses petits-enfants. Au lieu de se contenter de souligner le plaisir de les voir, elle appuyait presque toujours sur le temps trop prolongé, à ses yeux, qu'il y avait entre leurs visites, ce qui semait automatiquement un malaise dans son accueil. Pour ses visiteurs, cela ne donnait guère le goût de la revisiter parce que, de toute façon, ce temps était toujours trop long pour Estelle.

-Assis-toi ! Je t'ai préparé un petit dîner à la bonne franquette.

-C'est bien gentil de ta part, m'man. Et toi, comment ça va ?

-Ah, plus ou moins bien...

-Comment ça ?

-Je n'ai presque pas dormi de la nuit.

-Qu'est-ce qui se passe ?

-C'est ton père.

-Il n'est pas malade au moins.

-Ton père n'est jamais malade.

-Qu'est-ce qu'il a fait ? Pourquoi n'est-il pas ici pour le dîner ?

-Il est encore parti au chalet.

-Il avait du travail à faire ?

-Si ce n'était que ça. Il est en train de faire des gros travaux sur le chalet.

-Quelles sortes de travaux ?

-Il a entrepris d'en faire un chalet quatre saisons, de le finir plus confortablement pour pouvoir y aller plus souvent.

-Ce n'est pas une bonne nouvelle, ça, m'man ?

-Mais voyons donc ! Tout ce que ton père a derrière la tête depuis longtemps, c'est d'aller nous enfermer dans ce maudit chalet. Je n'aurais jamais dû y proposer de faire cet achat. Je pensais qu'il se calmerait avec ses bains de nature. C'est de pire en pire depuis qu'il est à la retraite.

-M'man, tu sais que papa a toujours eu besoin de ces bouffées d'air frais.

-Puis moi, dans ça, je ne compte pas. On a déjà assez d'air ici sans aller en chercher toujours ailleurs.

-Ce n'est pas ça l'histoire, m'man. Tes besoins d'air ne sont pas ceux de p'pa. Ce n'est pas aujourd'hui que tu t'en aperçois quand même.

-Te rends-tu compte, Robert, tout le stress que ton père me cause ? Avec le cœur que j'ai, c'est très mauvais pour moi.

-Mais pourquoi tu t'en fais tant aussi pour si peu.

-Ce n'est pas si peu, Robert. Ton père va finir le chalet et après il va vouloir qu'on déménage. Tu nous vois finir nos jours dans ce coin perdu ?

-Tu exagères m'man. Votre chalet est seulement à quelques minutes de toutes les commodités. En as-tu parlé à p'pa de tes craintes ?

-J'y en ai déjà parlé, mais il ne m'écoute jamais.

-Voyons donc, m'man ! Quand lui en as-tu parlé la dernière fois ?

-Cette nuit. Comme je ne dormais pas, que je ne pensais qu'à ce qui nous attend et que je pleurais, ton père m'a entendu et est venu me rejoindre dans ma chambre.

-Puis ?

-Comme d'habitude, il m'a dit que je n'avais aucune raison d'avoir peur, que les travaux au chalet étaient seulement pour que ce soit plus agréable quand nous irions faire des petits tours.

-Bon ! Qu'est-ce que tu veux de plus ?

-Tu ne connais pas ton père. Pourquoi dépenser de l'argent inutilement ? Je ne lui ai jamais demandé de finir ce chalet.

-Sûrement pas, m'man ! Mais tu sais très bien ce que ce chalet représente pour p'pa.

-On ne pense jamais à moi dans ce temps-là. Te rends-tu compte que l'argent que ton père gaspille dans ce chalet, nous pourrions mieux l'utiliser pour nous gâter davantage ? On vieillit. Il ne faut pas attendre qu'il soit trop tard. Je pense que nous l'avons largement mérité.

-P'pa, il se gâte un peu avec ce chalet.

-Et moi, je n'ai pas le droit de me gâter aussi ?

-M'man, tu te gâtes à ta façon. Tu fais de la peinture. Tu vas régulièrement avec p'pa te promener ici et là. Tu magasines souvent. Tu peux passer des journées entières dans un centre d'achats. P'pa ne te prive de rien, à ce que je sache. Vous n'avez pas les mêmes goûts. C'est normal.

-Ce n'est pas normal quand ton père veut aller nous enfermer dans cette forêt.

-P'pa n'ira jamais t'enfermer dans cette forêt, comme tu dis. P'pa n'est pas comme ça. Mais, m'man, comme vous n'avez pas les mêmes goûts, à moins de divorcer à votre âge, vous vous devez de faire des compromis de part et d'autre.

-Ah, parce que tu penses que je ne fais pas de compromis ? Ça paraît que tu ne vis pas avec nous autres.

-Tu en fais sûrement et p'pa aussi. C'est ça la vie de couple. Sinon, on vit seul. Tes passions sont de te payer du bon temps en magasinant ou en allant te balader. Celle de p'pa, c'est de passer du temps à la campagne. Si vous ne mettez pas de l'eau dans votre vin tous les deux, ça va aller de mal en pis.

-J'en mets déjà assez comme c'est là.

-P'pa ne peut pas te demander d'aller vivre à la campagne tout comme toi, tu ne peux quand même pas lui demander de renoncer à ses contacts vitaux avec la nature.

-Ce qui est sûr, c'est que je ne me laisserai pas faire.

-M'man, relaxe donc ! Si jamais p'pa voulait t'imposer d'aller vivre dans le chalet rénové, je serai le premier à m'objecter et à essayer de lui faire entendre raison. Mais je suis sûr que ça n'arrivera jamais. Là, il faut que tu m'excuses, mais ma réunion va commencer très bientôt. Il faut que je parte. Prends soin de toi !

Robert n'avait presque jamais eu de tels échanges en tête-à-tête avec sa mère. Celui d'aujourd'hui lui confirmait, si c'était nécessaire, que cet exercice était complètement stérile. Ce dialogue de sourds de la part de sa mère le déprimait. Ce n'était pas de nature à cultiver ou à entretenir une quelconque affection entre ces



deux là. Il aurait souhaité de l'ouverture de sa part. Il constatait une fois de plus qu'à l'instar de son frère et de ses sœurs, s'il ne ressentait pas une certaine affection envers sa mère, c'est sans doute que celle-ci n'a jamais su en donner à ceux et celles qui étaient sensés lui être chers. Depuis belle lurette, elle préférait le rôle de la pauvre victime, plutôt que de celle de la bâtisseuse de bonheurs pour elle et pour les siens.

Robert quitta donc sa mère en espérant qu'elle avait un peu compris ce qu'il avait essayé de lui faire comprendre et que cela ne dégénérerait pas. Estelle referma la porte de l'appartement, après avoir salué au loin son grand fils qui prenait l'ascenseur. Elle se dit déçue qu'encore une fois, elle ne fût pas comprise, même par son fils aîné. Elle déplorait que ses enfants aient la fichue habitude de se ranger toujours du côté de leur père quand elle exprimait un malaise, comme si elle ne comptait pas, comme si elle n'était pas importante.

-P'pa, tu sais comme m'man appréhendait les travaux que tu faisais au chalet ?, reprit Robert en prenant une petite pause dans sa cueillette de branches.

-Évidemment. Comment aurais-je pu faire autrement ? Il ne se passait pas une journée sans qu'elle en fasse allusion. Si je lui disais que le lendemain, je prévoyais aller travailler au chalet, elle m'accusait aussitôt de

l'abandonner, alors que nous venions de passer la journée dans les centres d'achats.

-Savais-tu que je lui en avais parlé ? Aujourd'hui, je sais que j'ai perdu carrément mon temps à essayer de lui faire entendre raison.

-Elle m'avait dit que tu étais venu dîner et que vous aviez jaser de mon absence. Elle m'a raconté que tu étais d'accord avec elle pour que nous ne déménagions pas au chalet. Je n'ai jamais eu cette intention, crois-moi.

-Je sais bien, p'pa. En fait, j'ai seulement essayé de lui faire comprendre que si toi, tu ne pouvais lui imposer rien, il se devait d'en être tout autant de sa part.

-J'ai essayé de mettre la pédale la plus douce possible, mais il n'y avait rien à faire. On aurait dit que plus j'y allais doucement, plus elle tournait le chalet en psychodrame.

Au lieu de s'apaiser, les craintes d'Estelle ne faisaient que s'amplifier. René voyait bien qu'il se dirigeait lentement, mais sûrement, vers un mur infranchissable. Comment faire pour sauver ses meubles dans ce qui avait été son plus grand projet d'avenir ? Ce que femme veut, Dieu le veut, prétend le proverbe populaire. Pour René, cela devenait de plus en plus une certitude.

Un bon matin de début d'automne, alors que René se préparait à se rendre au chalet pour continuer un tantinet les travaux amorcés, Estelle lui affirma, sans le regarder, qu'elle trouvait bien inutile tout cet argent et toutes ces énergies dépensées puisque, après mûres réflexions, elle croyait beaucoup plus sage de mettre le chalet en vente pour pouvoir profiter de cet argent qui dormait et se gâter, tous les deux, encore plus.

Ce jour que René appréhendait depuis un certain temps était donc arrivé. Il ne sût que répondre à sa femme, ayant trop peur que sa rage trop contenue ne fasse des dommages qu'il pourrait regretter amèrement par la suite. Il partit vers le chalet sans embrasser Estelle et sans la rassurer sur son retour en fin d'après-midi, comme c'était son habitude. Il avait un immense besoin de prendre l'air.

Mais au lieu de prendre l'autoroute 15 vers le nord, vers le chalet, il prit plutôt la direction sud. Il roula ainsi pendant quelques heures allant d'une autoroute à l'autre sans destination précise. René avait souvent constaté qu'il ne pouvait trouver rien de mieux qu'errer avec son auto pour s'apaiser, quand la tension dans son couple était à son maximum. Faire et faire longtemps de la route sans but précis étaient une grande source pour décanter.

La musique de l'auto se mêlant au doux bruit du moteur, René pouvait ainsi, seul, loin de tout, tout en étant dans la circulation, se laisser aller à sa colère devant l'échec annoncé, à sa perte d'un élément vital de son existence et à ses réflexions sur la suite qu'il pourrait bien donner à son avenir. C'est ainsi que, tout doucement, il finit par reprendre le chemin de l'autoroute 15, vers le nord, comme pour aller voir si les réponses qu'il cherchait n'étaient pas justement dans son havre de paix.

Rendu au chalet, il débarqua doucement de son auto. Il s'arrêta de longues minutes à bien regarder cet environnement qui l'avait tant fait rêver jusqu'à ce jour. Ces arbres, ces montagnes à l'horizon, ces chants d'oiseaux, cette musique du vent dans les feuilles, ces couleurs de plus en plus spectaculaires, ce chalet inachevé, il ne pouvait pas croire que c'était à tout cela qu'Estelle lui demandait de renoncer. Avait-elle seulement pris le temps de bien voir, de bien sentir quelle richesse elle lui demandait de bannir à jamais de sa vie ?, se demandait-il.

Tel un robot ou un condamné qui va vers l'échafaud, il se dirigea vers la galerie embourbée du chalet. Il s'installa dans la grosse chaise de bois rouge, ferma les yeux et il ne put contenir le torrent de larmes qui l'envahissait. Il avait beau essayer de se raisonner, de se dire que tout ceci n'était sûrement qu'un mauvais rêve, qu'il allait se réveiller d'une minute à l'autre, rien n'y

faisait. Il savait trop bien qu'il était dans sa trop triste réalité. Sa lumière au bout de son tunnel semblait définitivement éteinte.

René resta ainsi immobile dans sa chaise pendant plusieurs heures loin d'Estelle, loin de tout. Il avait beau tourner dans tous les sens cette



problématique, il ne réussissait pas à trouver l'élément déclencheur qui pourrait faire tourner le vent de bord, l'argument essentiel qui convaincrerait Estelle de renoncer à cette idée de vente du chalet. Il laissa errer ainsi son esprit jusqu'à ce que la magnificence du coucher de soleil et la fraîcheur de la fin septembre le convainquent que, pour le moment, il n'y avait plus rien d'autre à faire d'intelligent que de retourner à l'appartement.

Estelle était très anxieuse pendant toute cette absence de son René. Où était-il ? Que faisait-il ? Que préparait-il ? Si elle avait décidé de donner un grand coup de barre dans la direction du bateau de leur vie, c'est qu'elle craignait beaucoup trop la traversée à venir. Il fallait que quelqu'un prenne la bonne décision. Elle l'avait prise. Elle croyait que René comprendrait vite qu'après tout, ce n'était qu'un chalet. Elle avait déjà des projets pour le gâter, pour

gâter son couple avec tout ce bel argent que rapporterait sûrement cette vente inévitable.

Depuis la fin de l'après-midi, elle avait passé son temps à la fenêtre de sa chambre qui donnait sur le stationnement des appartements. Elle fut très soulagée de voir l'auto de son mari arrivée lentement dans la pénombre. René stationna. Il monta lentement à l'appartement et, sans mot dire, il se dirigea vers sa chambre et referma la porte. C'était le maximum qu'il pouvait faire pour cette journée. Il était brûlé de fatigue non pas physique, comme cela pouvait lui arriver à l'occasion, mais d'une fatigue psychologique, dont il se serait bien passé en cette douce période que devrait être sa retraite.

Le lendemain matin, René se leva tôt comme à son habitude. Fidèle à sa routine aussi, après avoir fait sa toilette matinale, il mit la table du petit déjeuner pour lui et pour Estelle. Il versa son jus d'orange et prépara son bol de céréales. Quand il se rendit compte qu'Estelle était réveillée, il alluma la radio pour écouter son poste de musique classique favori. Il s'installa à la table. Il avait le regard perdu. Son esprit était nettement ailleurs pendant qu'il mangeait machinalement ses céréales.

Estelle sortit finalement de sa chambre. Elle regarda rapidement son mari à la table où, habituellement, ils échangeaient ensemble sur leurs projets pour

la journée. Ce matin-là, elle n'osait pas lui adresser la parole. Elle ne savait pas comment elle devait renouer le dialogue avec son René. Elle avait tellement peur de ses réactions suite à son annonce de la veille. Elle s'est assise à la table et elle but lentement, à toutes petites gorgées, le jus que René avait déposé à sa place.

-Veux-tu aller magasiner ?, lui dit finalement René.

Estelle sentit immédiatement une tension énorme se détacher de ses épaules. Son homme de toutes ces décennies de vie commune avait compris que, pour leur bonheur commun, il n'y avait pas d'autres solutions que de vendre le chalet et de profiter des années qu'il leur restait pour vivre la douceur tant recherchée dans leur couple. Elle sourit à René qui se contenta de ramasser sa vaisselle.

-Je vais aller prendre une petite marche pendant que tu vas te préparer, lui dit-il en guise de conclusion.

René n'avait plus le cœur à retourner au chalet pour essayer de terminer les travaux amorcés. Il passait le plus clair de son temps à jongler, sans trouver de solutions à sa dynamique future. Quand il n'accompagnait pas Estelle dans ses besoins de centre d'achats ou de petites escapades chez leurs enfants ou au restaurant, il se réfugiait dans la lecture, dans l'écoute de sa musique, les yeux fermés bien assis dans son fauteuil préféré, ou dans de

longues marches d'errance dans les rues de ce qui devenaient de plus en plus clairement celles de sa prison.

Robert avait offert à son père, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire de naissance, un très beau cahier. Il y avait inscrit en première page :

Papa,

Pour bien vieillir, il est très important d'avoir toujours des projets à réaliser ou à nous faire rêver. Sans projet, on ne vit pas. On existe.

Permetts-moi de te proposer un projet que tu pourrais réaliser au cours des prochaines années pour m'en faire cadeau plus tard. Je te propose d'écrire le journal de ta vie, du plus loin que tu te souviennes jusqu'à aujourd'hui, à travers les anecdotes de ta vie, tes joies, tes peines, tes amours, tes rêves, tes espoirs, tes déceptions, à travers ta vie sous toutes ses couleurs, avec ou sans pudeur.

Ton fils, Robert xxx

P.S. : Quand tu auras rempli ce premier cahier, fais-moi le savoir ; j'en achèterai un autre.

René n'avait pas encore trouvé le temps, depuis ce cadeau intéressant de son fils, d'y inscrire le moindre mot. Sa vie de retraite étant tellement occupée avec le quotidien de son couple, ses moments de relaxation et le chalet jusqu'à ce jour maudit, il avait repoussé cette idée pour plus tard, quand il

serait plus vieux et qu'il aurait tout son temps pour se mettre à cette écriture, confortablement installé dans son futur havre de paix. Même s'il voyait que le cahier offert par Robert lui tendait fréquemment les bras sur la petite table de travail de sa chambre, même s'il disposait soudainement de beaucoup de temps libre, le cœur n'y était nullement pour entreprendre un tel projet ou pour tout autre projet.

René vivait ce qui semblait être la période la plus sombre de toute sa vie. Il en avait traversé des périodes difficiles, mais celle-ci était plus grave que toutes les autres. Celle-ci s'enfonçait profondément au plus profond de son être. Elle provoquait un mal indescriptible, sans espoir de guérison à l'horizon. René vivait le premier cul-de-sac de son existence. Il ne voyait pas comment il pourrait s'en sortir indemne.

Estelle était rassurée par le comportement calme et collaborateur de son mari. Le fait qu'il ne parle plus d'aller au chalet la consolidait dans sa prise de décision. Elle voyait bien qu'il était en train d'en faire son deuil. Elle comprenait parfaitement cela et elle était assurée qu'il pourrait passer bientôt à une étape beaucoup plus sereine. Elle osait, à peine, essayer de glisser subtilement dans une conversation que ce serait une bonne idée d'installer une pancarte à vendre devant l'entrée du chalet ou de le mettre entre les

mains d'un agent immobilier. Elle n'insistait pas trop pour le moment. René n'était pas encore prêt à poser ce geste.

L'automne s'installait de plus en plus avec ses journées grises, pluvieuses et froides, à l'image même de ce que la vie était devenue pour René. Un bon matin, il se réveilla avec une douleur de plus en plus intense à une de ses mains, une espèce de brûlure. Il se demandait bien d'où pouvait venir cette douleur. Il n'avait pourtant rien fait physiquement depuis un certain temps qui pourrait justifier ou expliquer ce malaise soudain. Il prit pour acquis que ce n'était que passager et que cette douleur repartirait aussi vite qu'elle n'était venue.

Tout au contraire, cette sensation de brûlure s'amplifiait et se répandait de plus en plus dans son bras, jusqu'à profondément dans son épaule. Il se résolut alors à aller voir son médecin qui ne prit pas deux minutes à lui diagnostiquer un zona. Après lui avoir expliqué ce que c'était cette maladie infectieuse qui sommeille souvent en nous pendant de nombreuses années jusqu'au jour où elle décide de se manifester, le docteur Chartrand essaya de le réconforter dans le fait que ce n'était que le temps qui en viendrait tranquillement à bout. René en avait donc pour de nombreuses semaines à vivre avec ce virus. Son médecin lui prescrivit de la médication pour soulager sa douleur et pouvoir traverser le moins péniblement possible cette

difficile période. Il est vrai qu'avec un tel mal, la perte du chalet prenait soudainement la seconde place.

René retourna à l'appartement en se disant qu'il n'avait vraiment pas besoin de cela pour assombrir son existence. Il expliqua ce qui lui arrivait à Estelle qui se trouvait nettement démunie face à cet intrus. Elle aurait bien voulu adoucir les moments que son époux vivait et vivrait. Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de l'accompagner dans ses besoins, de comprendre sa moins grande disponibilité et de respecter sa très grande fatigue reliée à toute douleur physique qui gruge inlassablement les énergies quotidiennes et qui nous empêche d'avoir des nuits de sommeil réparateur.

Estelle ne perdit pas de temps à informer ses enfants du mal dont souffrait leur père, lui qui n'était pourtant jamais malade. René cherchait, en dehors de la médecine traditionnelle, s'il n'y avait pas un remède miracle pour le débarrasser rapidement de cette brûlure intense malgré sa médication. Robert et Rachel lui suggérèrent l'acupuncture. Il se dit qu'il n'avait rien à perdre à aller voir de ce côté-là. Un rendez-vous fut aussitôt pris avec un acupuncteur qui pouvait le recevoir le lendemain soir.

-Mon cher monsieur, y a-t-il un événement récent qui pourrait expliquer l'apparition de ce virus ?, questionna d'entrée de jeu l'acupuncteur.

-Non, je ne vois pas, répondit René en présence de Robert et de Rachel qui l'accompagnaient dans sa démarche.

-Il n'y a pas eu de perte d'emploi, de mortalité ou je ne sais quoi ? Car, vous savez, souvent ce genre de virus fait surface suite à un événement malheureux ou troublant.

-Je ne vois vraiment pas ce qui aurait pu causer cela.

Le médecin lui proposa de lui faire un premier traitement pour essayer de cerner le mal et d'enclencher un processus de diminution de la douleur. Avec le regard approbateur de Robert et Rachel, il accompagna l'acupuncteur dans une petite chambre où, après s'être presque entièrement dévêtu, il le laissa lui appliquer les aiguilles qui pourraient lui donner un peu de soulagement dans sa douleur.

Après le traitement, sur le chemin du retour vers l'appartement, dans l'auto de Robert, celui-ci se risqua, avec Rachel, à soulever une question délicate.

-Tantôt, p'pa, le médecin t'a demandé en entrevue, au début de ta rencontre, s'il n'y avait pas quelque chose qui aurait pu déclencher cette maladie. Est-ce



que la vente éventuelle du chalet pourrait être cette cause ?

-C'est possible. Je n'en sais rien.

-Il paraît, monsieur Dubois, qu'il arrive souvent que nos malaises psychologiques ont une incidence très forte sur notre santé physique, ajouta Rachel.

-C'est très probable. Moi, je ne connais pas ça la maladie, à part un petit rhume ou un petit mal de gorge comme tout le monde.

-La décision coulée, semble-t-il, dans le ciment, de m'man de vendre le chalet n'est pas ta décision.

-C'est bien sûr que non, mais ta mère veut rien savoir d'autre. J'ai eu beau essayer de la rassurer de toutes les façons. Il n'y a rien à faire. Étant donné que l'on vieillit à travers tout cela, ta mère juge que l'on n'a plus de temps à perdre pour profiter de la vie et nous gâter. Pour elle, le chalet, c'est de l'argent qui dort inutilement.

-Profiter de la vie n'a vraiment pas le même sens pour toi et pour elle, renchérit Robert.

-Puis, elle me sort régulièrement l'excuse de son cœur malade.

-Tu y crois vraiment à ce cœur malade, p'pa ?

-Je n'en sais rien. Je ne suis pas son médecin. Ça dure depuis des années.

-Comme elle est partie là, ce n'est pas demain la veille, p'pa, où son cœur va flancher.

-Ce serait pas surprenant qu'elle nous enterre tous avant que cela arrive, conclut René.

Il ne vit pas la nécessité de retourner voir l'acupuncteur. Il se dit rapidement qu'il se devait de prendre son mal en patience. Il regretta tout aussi rapidement d'avoir livré un peu de son état d'âme devant un de ses enfants et sa bru. S'il reconnaissait qu'ils avaient probablement raison, il se reprochait de s'être trop livré ainsi. Il préféra leur imputer la faute de l'avoir piégé dans les faits.

Les jours passant, René se dit que sa guérison passait certes par sa médication qui avait besoin de temps pour faire lentement, mais sûrement, son travail de retour à la normale. Mais que ce serait peut-être plus rapide s'il pouvait guérir sa brûlure psychologique qu'était la mise en vente éventuelle du chalet. Il fit quelques tentatives de négociations avec Estelle à ce sujet, mais en vain. Elle refusait que son zona soit un prétexte pour revenir en arrière sur une décision, sur une problématique qui lui semblait réglée depuis plusieurs semaines. Ce qui était dit était dit. Point final. Pourquoi tenter de faire revivre des cendres un projet si peu rassembleur pour leur couple ?

À l'avant-veille de Noël, René tenta une ultime tentative. Il se disait qu'il lui restait peut-être une dernière chance. Si lui ne réussissait pas à faire entendre

raison à sa femme, peut-être qu'un de ses enfants y parviendrait. De toute façon, qu'avait-il à perdre ? Il proposa alors à Estelle d'aller en parler avec Robert pour voir ce qu'il en pensait. Il pourrait peut-être les aider à trouver une solution. C'était quand même leur plus vieux. Même si elle craignait qu'elle s'aventurait possiblement en terrain minée, comment pouvait-elle refuser une telle proposition dans les circonstances ?

-Qui ça peut bien être qui sonne à la porte à cette heure-ci ?, se demandait Robert en allant ouvrir.

Alors que lui et Rachel sortaient à peine de table pour leur souper, il fut très surpris de lui annoncer que c'étaient son père et sa mère qui arrivaient comme un cheveu sur la soupe. Dans le passé, ils leurs étaient souvent arrivés de venir faire leur petit tour à la campagne sans s'annoncer, à l'occasion d'une balade du dimanche après-midi. Si près de Noël, c'était véritablement inattendu.

-Salut ! Entrez ! Ce n'est pas chaud, n'est-ce pas ? Ça sent la tempête.

-On ne veut pas vous déranger, mais ta mère et moi, on aimerait te parler.

-Mais ne vous gênez surtout pas !, leur répondit Robert en les aidant à enlever leurs manteaux d'hiver pour les suspendre aux crochets de l'entrée de la maison.

-C'est bien gentil de votre part. On s'excuse pour l'heure, lui René, nettement mal à l'aise.

-Ton zona te fait-il encore souffrir, p'pa ?

-De moins en moins, c'est presque guéri. Ce n'est pas trop tôt.

-Voulez-vous un petit breuvage chaud pour vous réchauffer ?, leur offrit Rachel alors qu'ils s'installaient au salon. Un petit thé ou un petit café ?

-Tu es bien gentille, répondit doucement Estelle. Mais on sort à peine de table nous aussi. C'est ton père, Robert, qui tenait absolument à ce qu'on vienne ce soir.

-Il n'y a pas de problèmes, m'man. Nous sommes en vacances. Il n'y a personne qui travaille demain.

-On ne veut pas vous déranger longtemps, reprit aussitôt René. C'est qu'on se demande si c'est une bonne idée de vendre le chalet.

-Tu te demandes si c'est une bonne idée, corrigea immédiatement Estelle.

-Personnellement, je ne comprends pas pourquoi vous voulez faire ça. Avez-vous besoin d'argent ?

-Ce n'est pas un problème d'argent. Mais nous en aurions plus si on le vendait. C'est ce que j'essaie de faire comprendre à ton père.

-Vous n'aimez plus ça, aller au chalet ?

-Le chalet, c'était bon pour avant, répondit rapidement Estelle pour ne pas laisser le champ libre à René. Rendus à notre âge, on doit passer à autre chose.

-Toi, p'pa, c'est important ou non ?

René ne savait plus s'il devait répondre ou non à cette question dont la réponse lui paraissait si évidente. Robert sut lire rapidement dans les yeux de son père la réponse qui s'imposait.

-M'man, on dirait que tu ne tiens pas compte de l'importance de ce chalet pour p'pa. Quand j'ai dîné avec toi et que tu m'as fait part de tes craintes à ce sujet, j'ai essayé de te faire clairement comprendre que si p'pa n'avait pas à t'imposer la vie au chalet, tu n'avais pas plus le droit de l'empêcher d'y aller.

-C'est ça. Prends la défense de ton père !

-C'est pas ça le problème, m'man. Il doit sûrement y avoir une solution acceptable pour vous deux. Est-ce que je me trompe, p'pa, quand je dis qu'il n'y a jamais été question que tu obliges m'man à aller vivre en permanence là ?

-C'est bien sûr que non. Mais Estelle ne me croit pas.

-Tu vois m'man. Tu n'as pas raison d'avoir peur.

-Ça paraît que tu n'es pas à ma place. Si tu avais le cœur que j'ai, tu ne chanterais pas la même chanson, avec cette épée de Damoclès en permanence au-dessus de ma tête.

-Tu es décourageante, m'man. Fais ton petit bout de chemin et p'pa va faire le sien. C'est garanti.

-Il n'y a personne qui connaît ton père autant que moi.

-Si vous permettiez à votre mari de passer une petite journée de temps en temps au chalet, il serait heureux, se permit d'ajouter Rachel. Vous n'êtes pas obligée d'y aller.

-Vous, mêlez-vous de vos affaires ! Si vous pensez que vous allez vous mettre tous contre moi, je ne me laisserai pas faire.

-M'man, qu'est-ce que tu vas chercher là ?, s'objecta Robert qui sentait la moutarde lui monter au nez. Rachel, comme tous nous autres, ne veut que votre bonheur.

-Je suis capable de m'occuper moi-même du bonheur de ton père. C'est quoi cette manie de vouloir vous mêler de notre vie ?

-Il n'y a personne qui veut se mêler de votre vie. Tout ce que nous essayons en ce moment, c'est de faire en sorte que tous les deux vous puissiez continuer à être heureux ensemble.

-Qui t'a dit que nous ne l'étions pas ?

-Franchement, m'man, tu ne fais pas preuve de bonne volonté !, précisa Robert de plus en plus exaspéré. P'pa, veux-tu que j'appelle Lise pour qu'elle vienne nous aider à dénouer cette impasse ?

-On dérange déjà assez de monde comme c'est là. Laisse faire.

-Lise, c'en est une qui pense que je ne suis pas capable de m'occuper moi-même de son père. L'autre jour, elle est venue chez nous pour voir ton père. Comme il pleurait à cause de son zona, elle l'a pris dans ses bras. De quel droit se permet-elle d'agir ainsi ? C'est moi, sa femme.

Découragé par les propos de plus en plus insipides de sa mère à son goût, Robert n'hésita pas davantage et appela sa sœur Lise. Il lui expliqua en quelques mots la dynamique qu'ils vivaient présentement chez lui et lui demanda si elle ne serait pas disponible pour venir l'aider et aider leur père à faire entendre un peu raison à leur mère.

-Lise s'en vient, annonça Robert en revenant au salon.

Le temps avant l'arrivée de Lise parut une éternité aux yeux de tous. Personne n'osait continuer vraiment la discussion. Robert chercha plutôt à s'informer auprès de son père de l'évolution de sa guérison. Ils échangèrent de choses et d'autres, plus particulièrement des vacances des Fêtes qui étaient les bienvenues, parce que les enfants, à l'école, étaient de plus en plus excités. Ces deux semaines de congé étaient nettement les bienvenues.

Dans l'immédiat, on préférait tuer le temps et garder ses énergies pour tantôt.

La sonnerie de la porte annonça l'arrivée de Lise. Une fois les salutations d'usage terminées et le retour au salon, Robert essaya de résumer la situation. La présence de Lise ne changea guère la dynamique qui prévalait avant l'appel à l'aide de Robert. Le même cul-de-sac subsistait. Lise avait beau y aller de ses arguments pour un compromis acceptable tant pour son père que pour sa mère. Rien n'y faisait.



Estelle s'enfonçait de plus en plus dans sa conviction que tout le monde se liguaient contre elle pour l'obliger à faire marche arrière dans un dossier classé pour toujours, selon ce qu'elle avait décidé après mûres réflexions, comme elle leur précisa. Estelle n'était nullement dans un processus de compromis.

Il ne serait pas dit pour elle qu'elle cèderait un seul pouce de terrain. S'il doit y avoir un perdant, ce ne serait sûrement pas elle.

-Si René y tient tant que ça à son chalet, qu'il aille y vivre. Moi, j'irai vivre dans un petit sous-sol, si c'est cela qu'il veut.

-P'pa n'a jamais voulu ça, m'man, se permit de lui répondre désespérément Robert. Si tu voulais, il y aurait moyen que vous puissiez continuer votre belle petite vie à l'appartement, tout en permettant à p'pa d'aller passer un peu de bon temps au chalet quand il en a besoin. Tu n'es pas obligé de le suivre à chaque fois. Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre.

-Je pense qu'on a fait le tour de la question, voulut conclure René en regardant ses deux enfants. On n'a plus rien à rajouter.

Robert vit dans le regard de son père qu'il venait de démissionner. Ils avaient tout essayé. Estelle était inébranlable.

-Estelle, on retourne chez nous ?, dit René en se tournant vers elle.

-Moi, je n'ai plus rien à dire. C'est eux autres qui n'arrêtent pas de s'acharner sur ce qui ne les regarde pas.

Tout le monde se leva. Rachel donna leur manteau à ses beaux-parents. Robert se tenait un peu à l'écart, la rage au cœur devant le gouffre immense qui venait de se creuser. Il se retenait pour ne pas donner des coups de pied ici et là, pour ne pas crier sa révolte d'avoir une telle mère.

Une fois prête à partir, Estelle entreprit de faire le tour de tout son monde pour les embrasser comme c'était son habitude, comme si rien ne s'était passé. C'était beaucoup trop demandé à Robert. Quand Estelle vint pour le saluer et l'embrasser, il eut un geste de recul et refusa nettement ce qui était pour lui un baiser de Judas. Estelle fit semblant de ne pas s'en offusquer et termina sa petite tournée avant de sortir en tenant fièrement le bras de René jusqu'à l'auto. Le geste de Robert la confirmait dans sa certitude que c'était elle la grande gagnante de ce combat oratoire.

Robert était révolté. Il ne pouvait accepter une telle fermeture d'esprit de sa mère. Il annonça à Rachel qu'il ne saurait être question de revoir sa mère si elle persistait dans sa méchanceté. Il renonça à recevoir ses parents durant la période des Fêtes qui s'amorçait, contrairement aux années antérieures.

-Savais-tu que je t'avais écrit pendant la période des Fêtes pour t'expliquer où je me situais dans tout cela et quelle suite des choses je souhaitais ?, questionna Robert en balançant un tas de branches sur un tas déjà commencé.

Papa,

Déjà plus de dix jours que tu es venu chez moi pour tenter de faire comprendre à maman l'importance que le chalet représente pour toi et pour l'amener à renoncer à son idée de le vendre. Tu as cru, sûrement à tort, que maman t'aimait assez

pour faire ce bout de chemin. Dans le fond, elle n'aime et n'a jamais aimé qu'elle avant tout.

Tu vas peut-être me trouver dur, mais ma révolte est tellement grande envers elle que je ne lui pardonnerai jamais ce geste égoïste de sa part. Le chalet n'est pas qu'une simple cabane perdue quelque part dans une forêt pas si lointaine. Il représente ce qui t'est le plus cher, la possibilité de te connecter de temps à autre avec l'énergie que te procure la nature, si belle et si chère à tes yeux. Nous, tes enfants, nous le comprenons depuis longtemps. Mais maman, qui devrait être la première à le comprendre, en est incapable, semble-t-il.

Les événements des dernières semaines ont mis en lumière chez moi une vérité dont je n'avais pas encore vraiment pris conscience. Je n'ai aucune affection pour elle. Le malaise que j'ai toujours ressenti depuis ma tendre enfance dans mes contacts avec elle n'était pas clairement identifiable. Aujourd'hui, il l'est. J'ai toujours été mal à l'aise avec elle parce que le courant ne passait pas, parce que je n'ai jamais ressenti d'affection sincère chez elle à mon égard. Nos relations ont toujours été froides. C'était comme une gardienne imposée avec qui je n'avais pas le choix de composer. Je la respectais, comme un des dix commandements de Dieu nous impose d'honorer notre père et notre mère. Mais honorer ne veut pas dire aimer.

S'il n'y avait pas eu les tristes événements qui nous ont tous conduits où nous en sommes aujourd'hui, peut-être que je n'aurais pas fait ce constat et que j'aurais

continué de la respecter parce qu'elle est, au départ, ma mère, mais aussi parce qu'elle sait te respecter dans ce que tu es. C'est bien malheureux.

En fait, papa, ma véritable mère, ce fut ta mère. C'est auprès d'elle, à l'occasion des très nombreux moments que j'ai vécus avec elle, que j'ai connu, que j'ai ressenti cette affection maternelle que tout être humain se doit de retrouver quelque part pour pouvoir grandir le plus équilibré possible. Je l'aimais non pas comme ma grand-mère, mais comme la mère que j'aurais voulu avoir. Elle n'était nullement une grand-maman gâteau, mais elle a toujours su me donner, sans doute inconsciemment, l'affection maternelle que je n'avais pas à la maison. Heureusement qu'elle était là ! Sinon, je ne sais pas quel homme je serais devenu à vivre seulement avec ma mère dans un nid familial si étouffant, si fermé.

Si, pendant ce temps, toi, tu étais largement absent en raison de ton travail qui prenait obligatoirement toute la place, je ne saurais t'expliquer pourquoi j'ai toujours eu une très grande affection pour toi. C'est sans doute que l'affection, pour qui que ce soit, c'est inexplicable, tout comme l'amour que l'on peut avoir pour tel être humain et nullement pour un autre. L'amour, ça ne va pas de soi, ça ne se commande pas. L'affection, selon moi, c'est la même chose puisque, finalement, c'est une forme de manifestation de l'amour.

J'ai pris plusieurs jours avant de t'écrire. Je ne voulais pas que ma révolte suite à notre dernière rencontre m'amène à te livrer des mots qui allaient au-delà de mes

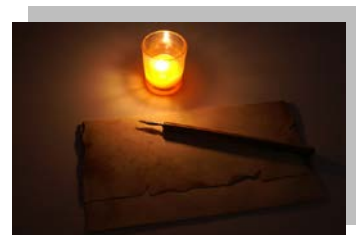
pensées. J'avais besoin de décanter. Aujourd'hui, je suis prêt à te faire part de mes réflexions et de mes choix pour la suite des choses.

Sauf si j'apprends que maman a changé d'idée, qu'elle est revenue à la raison au sujet de la vente du chalet, je ne serai plus capable de la revoir. Faire comme si rien ne s'était passé, comme si rien ne se passait, j'en serais totalement incapable. Constaté à chacune de nos rencontres le deuil évident et pénible que tu auras dû faire de ce chalet, même si tu aurais la délicatesse de ne plus jamais en parler, j'en serais incapable. J'en serais bouleversé et j'entretiendrais ma révolte déjà assez grande avec maman.

Si je ne veux plus revoir maman, il en est tout autrement de toi. Je souhaite ardemment que nous trouvions les moyens de garder le contact, de nous donner des nouvelles. Téléphone-moi. Écris-moi. Si tu le peux, nous pourrions même trouver le moyen de nous voir lors d'un repas au restaurant. J'ai grandement besoin de garder le contact avec toi. Tu es important dans ma vie. Je ne voudrais pas que l'attitude de maman nous prive du contact avec mon père. Je te laisse le soin de déterminer de quelle façon ce sera plus facile pour toi. Je ne veux rien t'imposer.

Avec toute mon affection,

Ton fils, Robert xxx



-Je ne l'ai pas lu. Quand j'ai pris notre courrier, j'ai bien reconnu qu'il y avait une lettre assez épaisse avec ton écriture sur l'enveloppe. Je l'ai déposée sur le meuble du salon. Je n'étais pas prêt à la lire. En fait, je craignais, mon Robert, que ce que tu avais à me dire me bouleverse trop.

-Pourquoi ne l'as-tu pas lu après ?

-J'en étais incapable. Depuis que j'étais parti de chez toi, ce fameux 23 décembre, j'avais immédiatement entrepris de mettre un terme à jamais à ce rêve de campagne pour mes vieux jours. Je n'avais pas le choix.

-Comment ça, p'pa, tu n'avais pas le choix ?

-Quels choix j'avais ? Quitter ta mère, l'obliger à vivre seule le restant de ses jours dans un logis sans doute peu convenable pour elle ? J'en étais incapable. Il était trop tard pour poser un tel geste. Si j'avais eu à le faire, il aurait fallu que je le fasse bien avant. De toute façon, c'était contre mes principes. Moi, je suis vraiment de la génération de ceux qui se mariaient non seulement pour le meilleur, mais aussi pour le pire.

-Y as-tu déjà pensé autrefois à te séparer de ma mère ?

-Dans une longue vie de couple, qui ne pense pas certains jours à mettre la clef dans la porte ? Ta génération et celles d'aujourd'hui, vous avez beaucoup moins de problèmes, de scrupules avec ça. Contrairement à nous, très souvent, vous ne vous donnez pas beaucoup de chance. Vous êtes

tellement impatients de vivre à fond que vous avez plus de facilité à vous larguer dès le premier accrochage majeur. Dans la vie, il est important de se donner des chances entre humains, sinon ce n'est plus le travail d'affection qui prime, c'est la démission trop facile.

-Tu ne trouves pas qu'il y a des limites à se donner des chances ?

-Ta mère et moi, nous nous sommes souvent donné des chances.

-Considères-tu que la vente du chalet soit une de ces chances ?

-Je te l'ai dit tantôt. Je n'avais pas le choix. Si je ne divorçais pas de ta mère, il n'y avait pas trente-six autres solutions pour que notre vie en couple continue d'être viable jusqu'à la fin de nos jours. Je n'étais quand même pas pour l'assassiner.

-Tu as plutôt préféré t'assassiner.

-Tu exagères.

-Tu crois que j'exagère ? C'est bien évident qu'au début, tu ne t'es pas suicidé physiquement. Mais tu l'as carrément fait psychologiquement. Ou si tu préfères, m'man a réussi à tuer ton esprit. Elle a enfermé à jamais ta nature première, l'essence même de ton être, pour qu'elle ne refasse jamais surface.

-C'est une façon de voir les choses.

-Ce n'est pas une façon de voir les choses, p'pa ! À partir de ce triste jour, tu es devenu un mort vivant. Tu vivais carrément dans l'ombre de m'man. Tu ne peux pas dire le contraire.

-J'ai juste essayé de survivre, car me suicider physiquement aussi aurait été l'équivalent de divorcer ta mère, de l'abandonner à son triste sort pour le restant de ses jours. Elle ne méritait pas cela.

-Ah, parce que, toi, p'pa, tu méritais de vieillir avec elle de cette façon !

-C'était le seul choix intelligent, évident qui s'imposait. J'ai choisi le moins pire des scénarios.

-Tu as renoncé à ce que tu étais pour que m'man puisse vivre sereinement sa vie.

-Qu'aurais-tu fait à ma place ?

-P'pa, as-tu déjà aimé une autre femme ?

-Aimer, c'est un bien grand mot.

-Tu sais ce que je veux dire, p'pa. Dans la vie de tout homme hétérosexuel, il y a des femmes que nous voyons dans les médias, que nous croisons ou que nous côtoyons dans nos milieux de travail, qui ne nous laissent pas indifférents. Elles ont un petit ou un grand quelque chose que la plupart des autres femmes n'ont pas à nos yeux de mâle. Tu n'as sûrement pas fait exception à la règle.

-Évidemment. Mais de là à vouloir absolument coucher avec elles ou tenter de partager leur vie, il y a grand pas que nous n'avons pas l'habitude de franchir pour de multiples raisons. Sinon, ce serait l'orgie perpétuelle.

-En passant p'pa, dans ton paradis, cela fait-il partie de tes plaisirs éternels ?

-Notre paradis, ce n'est nullement ce que l'on tente de s'imaginer sur Terre.

-Donc, ce n'est pas autant le paradis qu'ils essaient de nous faire croire ?

-Robert, c'est vraiment une préoccupation pour toi ?

-Je niaise. Je niaise un peu pour en rire un peu. On disait donc que tu n'échappais pas à la règle qui veut que tout mâle n'arrête pas d'être indifférent aux autres femmes parce qu'il est marié. Est-ce qu'il y en a eu au moins une qui t'a troublé intérieurement un peu plus que les autres ?

-Si on peut dire...

-Comment ça, si on peut dire ? Est-ce qu'il y en a au moins une qui était loin de te laisser indifférente en dehors de sa beauté physique ?

-Quand j'ai eu l'occasion de travailler au cégep, on rencontre plusieurs personnes intéressantes de tous âges. Tu sais à quel point j'ai toujours aimé échanger avec les gens, quels qu'ils soient, parce que tout le monde ou presque a des choses stimulantes, enrichissantes à nous partager, à nous apprendre.

-Quel âge avait-elle ?

-Ça n'a aucune importance. Elle travaillait à l'option-théâtre du cégep. Tu connais mon très grand intérêt pour ce milieu, pour leurs créations. Alors, tout doucement, même si je n'étais que le concierge des lieux, je me suis permis de l'aborder pour m'informer de son travail, des coulisses du théâtre que je nettoysais, mais que je ne connaissais pas vraiment.

-C'étaient des bons moments quand tu jaisais avec elle ?

-Il n'y a jamais eu rien d'autre que des petits échanges par ci, par là.

-Aurais-tu aimé qu'il y ait d'autre chose ?

-C'est évident qu'elle ne me laissait pas indifférent quand je la voyais, quand, avec son si beau sourire, elle prenait un peu de son temps pour répondre à une de mes interrogations. Même quand je nettoysais son bureau de travail, c'étaient de très doux moments de bonheur en bonus pendant mon travail.

-C'était un amour platonique.

-Si tu veux. Un jour, elle m'avait apporté un livre sur l'histoire du théâtre, sujet pour lequel elle savait que je cherchais à en savoir toujours plus. Je l'ai apporté à l'appartement et je l'ai déposé sur la table de travail de ma chambre pour pouvoir le lire dans mes moments de repos.

-Tu as dû trouver ça super intéressant ?

-Je n'ai pas vraiment eu le temps de le lire parce que ta mère, qui était très possessive, se méfiait constamment de moi, alors que je n'avais jamais fait quelque chose qui aurait pu miner sa confiance depuis notre mariage et même avant.

-Qu'est-ce qui est arrivé ?

-Pendant que j'étais parti travailler, en faisant supposément du ménage dans ma chambre, ce qu'elle ne faisait plus depuis plusieurs années, elle a vu ce livre. Elle l'a feuilleté. Elle voyait bien qu'il ne venait pas de la bibliothèque du cégep. Elle a même vu le nom de Josée Tremblay, bien écrit en ouvrant le livre, pour bien identifier la propriétaire.

-Tu as eu droit sûrement à tout un savon en revenant du travail ?

-Elle m'a abordé en me demandant qui c'était cette Josée Tremblay. J'ai tout de suite constaté qu'elle avait fouillé dans ma chambre. Je lui ai répondu que ce n'était qu'une prof du cégep qui m'avait prêté un livre sur le théâtre.

-Cela ne l'a sûrement pas rassurée.

-Plus ou moins, sur le coup. Elle m'a demandé depuis quand des profs du cégep me prêtaient des livres. Elle trouvait bizarre que la très grande bibliothèque du collège ne soit pas assez grande pour mes besoins en lecture. Cela n'alla pas plus loin.

-Y a-t-il eu d'autres suites ?

-Malheureusement, oui ! Josée, n'ayant pas eu l'occasion de me voir à l'option-théâtre depuis quelques jours, elle se permit de téléphoner chez nous parce qu'elle avait besoin de récupérer son livre pour un de ses prochains cours. Ce qui devait arriver arriva. C'est ta mère qui a répondu la première au téléphone.

-Oups ! Ça sent mauvais.

-Effectivement, elle me passa le téléphone. Quand j'ai eu terminé, elle s'empressa de me demander qui c'était cette femme. Comme ça n'a jamais été dans mes habitudes de mentir à ta mère, je lui ai répondu que c'était Josée.

-Ce n'était pas de nature à calmer ses soupçons fondés ou pas.

-C'est bien sûr que non. Elle trouvait que ma voix était très mielleuse lors de notre conversation. Elle se demandait comment elle pouvait avoir notre numéro de téléphone, si ce n'était pas moi qui le lui avais donné. J'avais beau lui dire et lui répéter calmement que je n'en savais rien. Il n'y avait rien à faire. Elle m'accusa sur le champ de la tromper et même de coucher avec cette Josée. C'était ridicule.

-Elle avait l'art de savoir te culpabiliser.

-Elle a même menacé de vous en parler. Je trouvais alors que ça prenait des allures dramatiques qui n'avaient nettement pas leur place dans notre vie.

Chaque journée de travail apportait son lot de questions pour savoir si j'avais vu Josée, si je lui avais parlé ou si nous mijotions des projets dans son dos. C'était de plus en plus invivable.

-La technique de la goutte d'eau chinoise. M'man était une grande spécialiste de la petite phrase assassine.

-Nous sommes tous plus ou moins des utilisateurs de ces phrases assassines qui minent nos bonheurs quotidiens. Certains plus que d'autres et souvent sans vraiment s'en rendre compte sur le coup.

-Sur le coup et même après.

-Dès que j'ai vu qu'il y avait un poste affiché pour l'entretien de nuit de la bibliothèque du cégep, j'ai immédiatement manifesté mon intérêt pour ce poste. C'était une façon de ne plus être en contact avec Josée. Mon changement d'affectation rassura un peu ta mère. Elle m'a toujours reproché par la suite cette supposée relation. J'espérais ardemment qu'elle ne vous en parle pas parce que je n'avais vraiment pas le goût de commencer à m'expliquer, à me défendre auprès de mes enfants pour une chose si simple, mais qui prenait des allures de mélodrame pour ta mère.

-Tu n'avais pas à t'inquiéter pour si peu. Nous étions assez intelligents, nous, tes enfants, pour faire la part des choses. De toute façon, m'man savait

fort bien qu'elle était plus forte face à toi en ne nous en parlant pas qu'en nous en parlant. C'était un élément de chantage de plus dans son arsenal.

-Au sujet de la lettre que tu m'avais envoyée, si je ne l'ai jamais lu, ta mère l'avait finalement ouverte, sous prétexte que cela ne se faisait pas de ne pas ouvrir une lettre d'un de ses enfants. Elle l'a lue, même si elle n'était pas adressée à elle. Elle l'a remise dans l'enveloppe sans dire un mot et l'a déposée sur ma table de chevet.

-Pour que, finalement, tu la jettes ?

-Je n'avais pas le choix. J'avais trop peur que ta lettre m'amène à faire marche arrière dans ma volonté de tirer un trait une fois pour toutes sur ce malheureux épisode du chalet.

-Si m'man l'a lue, elle ne m'en a jamais parlé. C'était une de ses forces. Quand elle le voulait, elle pouvait faire comme si rien n'était arrivé, comme si elle ne savait rien. Par contre, elle était tout aussi habile pour sortir ses armes de victime quand l'enjeu en valait la chandelle pour elle. Tu ne t'en étais jamais rendu compte avant, p'pa ?

-Tu sais comme moi, mon Robert, que dans toute relation humaine, et c'est vrai pour un couple, c'est rarement dans le présent que nous comprenons les tenants et les aboutissements du vécu de l'autre. Tu as assez d'expériences pour savoir cela.

-Parce que nous sommes trop près de l'arbre pour apprécier la forêt ?

-Tout à fait ! Ce n'est qu'avec plusieurs années de recul qu'on peut réussir à faire des liens, qu'on peut commencer une tentative d'explication ou de compréhension pourquoi nous avons vécu de tels moments, pourquoi notre histoire s'est écrite ainsi.

-Finalement, quand on pense qu'on fait des choix, c'est plutôt la vie qui nous amène à faire des choix qui nous permettent de tomber dans telle petite case dans le grand jeu de la vie. La vie n'est donc qu'illusions ?

-C'est contre notre nature d'humains de vouloir admettre que ce n'est pas nous qui avons les deux mains sur notre destinée. C'est faire offense à notre intelligence, à notre jugement que de penser autrement, croyons-nous. Nous sommes les seuls êtres sur notre planète qui ont autant de prétentions. J'ai compris définitivement cela suite à notre rencontre du 23 décembre.

-Tu as alors décidé d'exister et non plus de vivre.

-Je n'ai pas décidé. Ce sont les circonstances de ma vie, de celles aussi de ta mère qui ont décidé de la suite des choses. Toute ma vie, toute ta vie, si tu y penses deux minutes, mon Robert, ce sont les éléments, les circonstances, les indications de notre route qui nous dictent les virages ou non de notre voyage. À plus forte raison, quand tu n'es pas seul dans ton véhicule. Quand ta mère ne voulait rien savoir de virer à gauche, quels choix j'avais ? De lui

imposer de virer à gauche et de subir son mécontentement continu sur la mauvaise route que nous aurions prise à son avis ? De la débarquer sur le bord du chemin ou de la déposer quelque part afin de pouvoir poursuivre mon chemin en paix ?

-Tu as donc manqué ton virage ?

-Ça dépend du point de vue. Pas pour ta mère. C'est très facile aujourd'hui de dire que j'aurais pu faire un autre choix. Mais alors c'est une toute autre histoire qu'aurait été ma vie et ce, depuis très longtemps. Une histoire humaine, ça s'écrit. Ça ne se réécrit pas. Ce que tu as vécu, tu ne peux faire « rewind » et recommencer l'écriture. C'est figé d'une encre indélébile pour l'éternité. D'ailleurs, si tu changes, ne serait-ce qu'un élément de ta vie, c'est l'histoire de tous les autres qui en serait affectée. Toi-même, tu n'as jamais eu comme projet de vie de devenir un prof. Les circonstances de ta vie t'ont amené vers l'enseignement. Tu as voulu à deux reprises en sortir. Ça n'a jamais marché. Tu as eu une très belle carrière d'enseignant. Tu avais sans doute quelque chose à apporter à ce milieu, à beaucoup de ces enfants. Tu y as laissé ta petite marque très importante pour la suite des choses chez beaucoup d'autres personnes. Si tu n'avais pas été dans l'enseignement ou si ta première tentative d'en sortir avait marché, tu ne serais sûrement pas heureux avec Rachel ici aujourd'hui.

-Je ne serais pas ici à nettoyer ma petite forêt et à te parler. Mon histoire serait tout autre, en effet. Ce serait mieux ou ce serait pire ? On ne peut pas le savoir. Tu as bien raison, p'pa.

-Ton histoire serait tout autre. Mais aussi celle de Rachel, de tes enfants actuels ou qui auraient pu être dans une autre histoire, des gens qui ont partagé des luttes ou des moments importants de ta vie réelle. Quand on s'y arrête deux minutes, c'est fou comme on est inter relié. Nous subissons des influences continues. Nous rencontrons quotidiennement des obstacles, des invitations. Nous sommes tellement dans l'action que nous nous en rendons plus ou moins compte. Nous n'avons pas le temps de décoder, d'analyser et d'orienter nos gestes ou nos pensées à venir. C'est beaucoup plus tard que nous pouvons comprendre que, si nous sommes rendus à telle étape de notre vie, c'est parce qu'il y a eu tel événement, telle réaction, suivis d'autres événements et d'autres réactions à ceux-ci.

-Ta vie t'a donc piégé, p'pa.

-Pas du tout. Ce sont les choix que j'ai fait les uns à la suite des autres qui m'ont piégé, si l'on peut dire. Si je n'avais pas fait le choix de marier ta mère, tu n'existerais même pas, mon Robert. Mon choix a eu une incidence non seulement sur ma vie, mais aussi sur ton existence, tout comme sur

celles de ton frère et de tes sœurs, sans parler de mes petits-enfants, de mes arrières petits-enfants, et ainsi de suite...

-Tu t'es piégé toi-même ?

-Eh bien, oui, mon Robert ! Par contre, quand j'ai fait mes choix, petits ou grands, c'était toujours pour le mieux. C'est du moins, ce que nous croyons tous quand nous en faisons. Qui choisit consciemment le pire pour sa vie ?

-Toi, p'pa ! C'est ce que tu as fait quand tu as renoncé définitivement au chalet.

-Pas du tout. Face aux choix que j'avais, j'ai choisi le moins pire non seulement pour moi, mais pour ta mère aussi. Je te le répète encore une fois. Quand tu partages la vie de quelqu'un, tu ne peux en faire abstraction dans tes décisions petites ou grandes de ton quotidien.



Le pont brisé du rêve

Salvador Dali (1904-1989)

René avait effectivement fait un virage à 180 degrés ce 23 décembre, même si le prix à payer était très élevé. Il croyait que le temps arrangerait les choses, comme le veut un adage populaire. Il prit entente avec Estelle pour aller finir les travaux au chalet dès le retour du printemps afin de pouvoir mettre définitivement la pancarte à vendre sur le terrain. Il laissa le courant de ses jours suivre son rythme selon les intérêts d'Estelle. Il trouva refuge dans la lecture et dans l'écoute de la musique pour meubler ses moments libres.

À l'approche de Pâques, comme Robert n'avait eu aucune nouvelle de son père, aucune réponse à sa lettre du début d'année, il prit l'initiative de lui faire un montage de musiques sur cassettes pour que René puisse les écouter lors de ses balades en auto. Dans la petite boîte que Robert prépara pour son père, il ajouta une petite carte fleurie où il se contentait de lui souhaiter un joyeux printemps. Il n'y avait aucune allusion à la lettre, aux demandes qui y étaient inscrites, aux effusions de sentiments.

Robert craignait qu'en appuyant trop, il créerait le contraire de ce qu'il souhaitait. Son choix fut de laisser son père cheminer, digérer la difficile situation qu'il vivait. Il espérait qu'ainsi il pourrait retrouver à plus ou moins court terme son père qui lui manquait déjà beaucoup. Il avait rapidement pris conscience que les gens nous manquent davantage quand ils ne sont plus là

ou quand un obstacle passager les empêche de se rencontrer. C'est quand il y a une panne d'électricité qu'on prend conscience de l'importance de cette énergie dans nos vies, finit par conclure Robert.

Quelques jours plus tard, quelle ne fut pas sa surprise en allant cueillir son courrier de constater que le colis destiné à son père lui revenait avec la mention « refusé par le destinataire » ! Non seulement ce colis qui se voulait une fois de plus une marque d'affection à son père lui revenait, mais il portait cette mention de refus et il n'avait même pas été ouvert. Robert n'en croyait pas ses yeux. Sans même connaître le contenu inoffensif, son propre père le rejetait du revers de la main.

-Est-ce que je peux te demander pourquoi tu m'as retourné sur-le-champ le colis que je t'avais envoyé avec tellement d'amour ? Ce n'était quand même pas un colis piégé, une bombe, comme aurait dit, semble-t-il, m'man.

-Pour moi, c'était un colis piégé, Robert.

-Comment ça ?

-C'est bien sûr que ce n'était pas une vraie bombe. Mais, dans la vie, il y a plusieurs formes que peut prendre une bombe. Je ne doute aucunement que tu n'avais que de très bonnes intentions quand tu m'as envoyé ce colis. Cependant, tu n'as pas tenu compte où, moi, j'en étais dans ma nouvelle vie.

-Je ne voulais que t'apporter un peu de soleil dans ta vie, p'pa. Si nous étions rendus au printemps, je voulais que ce le soit aussi dans ta vie.

-Sans aucun doute, mon Robert ! Toutefois, je n'ai pas pris la chance d'ouvrir cette boîte mystérieuse. J'avais peur que son contenu ne brasse trop mes émotions. Je n'avais résolument aucune intention de regarder dans le rétroviseur de ma vie. Dorénavant, je me contentais de regarder uniquement le paysage en avant et d'essayer d'en tirer des petits bonheurs. Ce n'est pas de gaieté de cœur que je t'ai retourné ce colis. Tu ne me donnais pas le choix. Je n'étais quand même pas pour le jeter, sans savoir ce que je jetais vraiment.

-Sais-tu, p'pa, que j'ai gardé ce colis jusqu'à ta mort, tel que tu me l'avais retourné. J'ai toujours espéré qu'un jour, je réussirais à l'ouvrir devant toi pour te démontrer tout l'amour qu'il y avait dedans. Ce jour n'est jamais venu.

Les mois, les années passèrent. René ne donna plus de nouvelles à son fils aîné. Robert crût voir un bon matin, avant l'arrivée de ses élèves, alors qu'il regardait le beau temps qu'il faisait dehors, l'auto de son père qui venait retourner dans le stationnement de l'école. Il n'en croyait pas ses yeux. Se pouvait-il que son père ait quelque chose à lui dire, à lui remettre ? Aussitôt arrivée, aussitôt partie. Robert était convaincu que c'était bel et bien l'auto

de René. Il n'y en avait pas beaucoup de modèles comme celle-ci. Ce ne pouvait être que lui.

-As-tu déjà essayé de venir me voir à l'école pour me dire quelque chose ?

-Tu m'avais vu ? Si ma présence te manquait, la tienne me manquait tout autant. Un bon matin, j'étais résolu à te voir pour te demander de ne plus faire pression sur moi et sur ta mère, d'attendre que le temps arrange les choses petit à petit et te dire que la porte de chez-nous t'était toujours ouverte, tout comme elle continuait de l'être pour ton frère et tes sœurs. N'oublie pas que c'est toi qui l'avais fermée, cette porte !

-C'est une façon de voir. Mais pourquoi n'es-tu pas venu me voir et me le dire ?

-Rendu à l'école, je ne m'en sentais plus la force. Et j'avais trop peur de te déranger dans ton travail. De toute façon, ce n'était pas une si bonne idée.

-Qu'est-ce que tu en sais p'pa ? Nous aurions peut-être pu semer une petite graine de reprise d'un véritable dialogue entre nous deux.

-Sans ta mère ?

-C'est bien évident. C'est toi qui me manquais, pas m'man !

-Sans ta mère, c'était impossible. Elle croyait d'ailleurs, ce matin-là, que j'étais parti au garage, ce qui n'était pas totalement faux.

Ce rendez-vous inespéré entre Robert et René n'eût donc pas lieu. Robert se demandait comment interpréter tous ces gestes qui ne trouvaient pas de lendemains. Cette lettre qui n'avait eu aucun écho. Ce colis qui est revenu subito presto à son lieu d'origine. Cette auto de René qui ne faisait que passer. Comment renouer avec son père, sans renouer avec sa mère qui ne demanderait pas mieux que d'exhiber sa victoire finale ? C'était alors au-delà des forces de Robert. Il avait des principes, des convictions. Faire comme si rien ne s'était passé, cela allait trop à l'encontre de ses principes, de ses convictions que tout ne peut pas se pardonner, que la vie de l'un ne peut écraser à jamais la vie de l'autre. Comment renouer sans véritablement endosser ?

Robert était dans un cul-de-sac. Il avait bien indirectement des nouvelles de son père par son frère ou une de ses sœurs. C'est ainsi qu'il apprit que René, l'homme à la santé de fer autrefois, l'homme qui avait toujours eu un souci de très bien se nourrir, ainsi que les siens, avait été opéré pour des pierres à la vésicule biliaire. Il avait demandé que Robert n'en soit pas informé. Il jugeait que son premier séjour dans un hôpital n'était pas le moment tout indiqué pour des retrouvailles. Ça allait déjà assez mal comme cela, sans vivre en plus le stress de renouer des liens avec un de ses enfants.

Le temps passa. Ce cul-de-sac, Robert le vivait de plus en plus difficilement. Il était toujours hors de question de renouer avec sa mère. Mais comment faire pour communiquer avec son père si celui-ci refusait toute tentative de répondre aux perches qu'il lui avait tendues depuis ce jour de la cassure.

-Rachel, je ne sais vraiment pas comment me sortir de ce guêpier, osa-t-il dire un jour à la femme de sa vie.

-Je ne crois pas qu'il y ait trente-six milles solutions, lui répondit Rachel.

-Je ne suis quand même pas pour oublier ce que ma mère a fait. C'est impardonnable.

-Qui te demande de pardonner, Robert ? Je ne crois pas que tu pourras t'en sortir sans payer un certain prix.

-Quel prix veux-tu que je paie ?

-Ce qui importe, c'est ton père. Si tu veux pouvoir continuer à le voir, à jaser avec lui, il va falloir que tu acceptes que ta mère soit dans le décor.

-Tu n'es pas sérieuse ?

-Veux-tu renouer oui ou non avec ton père ? Pour ton bonheur et, sans doute, pour le sien, il va falloir que tu fasses ce compromis. Le plus important, c'est que ton père vieillit et semble de moins en moins en santé. Pourquoi ne fais-tu pas en sorte de pouvoir le revoir et profiter des années qui lui restent à vivre ?

-Il ne faudrait pas seulement que je puisse le revoir, mais que je puisse aussi lui parler des choses importantes de nos vies, qu'il comprenne vraiment ma position face à lui et face à ma mère. Comment vais-je pouvoir faire cela avec m'man toujours dans nos jambes ?

-Vas-y par étape, Robert. Le premier pas est de le revoir, même si ta mère est présente. Il sera toujours temps de vous parler entre hommes quand les circonstances se présenteront.

-Tu as sans doute raison, Amour. C'est ce que je vais faire. Je ne sais pas si lui va vouloir. Je vais appeler Lise pour qu'elle lui en parle et pour qu'elle lui propose une rencontre familiale dans un lieu neutre, comme un restaurant.

Lise accepta de servir d'intermédiaire et de permettre ainsi que tout le monde rentre enfin au bercail après les malheureux événements qui dataient déjà de plusieurs années. Une entente pour un brunch familial dans un joli restaurant de campagne fut rapidement conclue. Robert se demandait s'il avait vraiment pris la bonne décision. Mais comme il n'était pas de nature habituelle à changer de cap dans les directions qu'il prenait, sauf si cela s'imposait, il se présenta au restaurant avec sa Rachel.

Il était nerveux, anxieux et surtout fébrile de passer à autre chose, que de toujours penser uniquement à son père parce qu'un événement ou l'autre

dans une année le ramenait inexorablement à son esprit. Il y avait aussi ce vide immense que créait son absence, alors qu'il était toujours vivant. Le deuil d'un être vivant est presque impossible à faire parce que le plus petit espoir est toujours présent.

L'arrivée de René avec Estelle au restaurant fut un moment de très grandes émotions. Robert et Rachel les attendaient à la porte. Robert se disait en lui-même que ce n'était pas le temps de verser la moindre larme. Il



ne voulait aucunement qu'Estelle puisse interpréter ses manifestations d'émotions comme la conséquence de revoir son père, mais aussi de la revoir. Il se contenta donc de les saluer avec les phrases d'usage.

Durant le brunch, avec tout ce monde réuni autour d'une grande table, Robert échangea sur tout et sur rien. Personne ne croyait le moment tout indiqué pour parler du passé. S'il y avait des choses que René et Robert avaient à se dire, à se raconter, ce n'était sûrement pas ce cadre familial ou cette première rencontre qui le permettrait. L'ambiance était aux joyeuses retrouvailles. Il importait de ne pas brûler les étapes.

À chaque fois qu'il le pouvait, Robert observait son père pour tenter déjà de saisir où René pouvait bien être rendu dans son corps et dans sa tête depuis

toutes ces années. Dès l'apparition de son père qui se dirigeait vers l'entrée du restaurant, Robert avait tristement remarqué qu'il avait pris un coup de vieux. Il marchait plus lentement. Il était moins expressif. Durant le repas, il le trouvait moins volubile qu'autrefois. Pour lui, René était tout simplement poli et heureux de retrouver enfin tous les siens autour de la même table. Si Estelle rayonnait davantage, Robert ne retrouvait pas ce même soleil dans les yeux, les expressions de son père. Le René du début de la retraite était beaucoup trop loin dorénavant.

La table ayant été mise, Robert renoua de plus en plus avec son père. Il chercha, avec la complicité de Rachel, à créer des moments de rencontre. Comme il savait la joie qu'avait autrefois René quand il se retrouvait à la campagne, il lui faisait plaisir de les inviter à la maison pour un succulent repas préparé par Rachel. Cela permettait aussi à son père de profiter de l'environnement du petit verger, de venir prendre un petit bain de nature de temps à autre.

Comme il était impensable d'inviter René sans Estelle, comme il était impossible de trouver un prétexte pour un tête-à-tête du fils avec son père, parce que, de toute évidence, non seulement René ne voudrait pas, mais parce que, surtout, Estelle se méfierait d'une rencontre où elle ne serait pas partie prenante, Robert se devait de remettre aux calendes grecques ces

échanges personnels très importants qu'il voulait avoir avec son père avant que son dernier jour ne soit venu.

Finalement, la vie reprit son cours comme si rien ne s'était passé. Si la santé d'Estelle était plutôt stable depuis plusieurs années, malgré qu'elle progressait elle aussi en âge, celle de René ne retrouvait plus son lustre d'autrefois. Au contraire, il vieillissait à un rythme accéléré. Il avait de plus en plus de difficultés à marcher. Lui qui avait tant fait de kilomètres à pied et beaucoup plus à bicyclette avait mal à ses jambes. Son médecin lui diagnostiqua que ces manifestations articulaires, ces inflammations douloureuses de plus en plus intenses ne pouvaient être autre chose que de la goutte. Il lui prescrivit donc de fortes doses de médicaments pour soulager sa douleur qui l'empêchait de dormir jour et nuit.

Sa médication ne semblait guère faire effet plus le temps passait. Quand Estelle manifestait son intention d'aller magasiner au centre d'achats, ce qui était devenu une tradition deux fois par semaine, il allait la reconduire et la laissait partir de son côté, après s'être fixé un rendez-vous pour le dîner qu'il prendrait, comme le voulait la coutume ou la routine établie, dans un des petits restos du centre d'achats.

Puis, selon ses forces de la journée, il magasinait lui aussi au cas où il y aurait une aubaine à ne pas manquer. Mais, le plus souvent, si ce n'était pas

avant le dîner, c'était après qu'il retournait à son auto, dans le stationnement, pour essayer de récupérer un peu en écoutant son poste de musique classique préféré, le sommeil venant en bonus à l'occasion.

Lors des rencontres de Robert avec son père, il s'informait toujours de son état de santé. Il voyait bien que son père avait de moins en moins d'énergie. Toutefois, René n'était pas du genre à se plaindre sur son sort. Il ne voulait pas inquiéter outre mesure ses enfants. Il avait pour son dire qu'il ne cessait de vieillir avec tous les bobos que cela entraîne, que c'était normal. Estelle ne se gênait pas pour tracer un portrait réel de son mari. Elle le plaignait et déplorait qu'il ait de moins en moins d'énergie.

Robert ne pouvait constater que l'état régressif de son père. Il tentait de le convaincre de pousser plus loin ses examens de santé, d'aller consulter un autre médecin pour voir s'il arrivait au même diagnostic et s'il n'y aurait pas une médication plus efficace pour le remettre sur le piton. Robert ne trouvait pas ça normal, mais que faire ? Tout comme les autres enfants de René, il ne connaissait rien à la médecine. Est-ce qu'il y avait des alternatives à la médication ? Robert n'osait pas s'aventurer sur ces avenues. Il avait gardé un très mauvais souvenir de son initiative où il avait amené son père chez l'acupuncteur.

Comme cela devenait de plus en plus pénible pour René, comme Estelle appelait de plus en plus fréquemment chez son fils aîné pour l'informer des souffrances de son père et du fait qu'il pleurait à plusieurs reprises, Robert se sentait très démuni. Il tenta plusieurs fois de convaincre René d'aller à l'hôpital. Il lui disait souvent qu'il était prêt à aller le chercher pour l'y amener. Rien n'y faisait. Son père cherchait à minimiser son état de santé. Il ne voulait surtout pas déranger un de ses enfants. C'était son problème. Il verrait à le régler, comme il avait fait toute sa vie avec les problèmes qui se présentent inévitablement.

Un nouvel appel à l'aide d'Estelle convainquit Robert que s'il ne s'imposait pas à son père, René ne s'en sortirait pas. Il demanda donc à sa mère d'informer son père de se préparer parce qu'il allait le chercher pour l'amener sur-le-champ à l'hôpital. Il n'était nullement question qu'il refuse. Robert était déterminé à prendre tous les moyens pour faire toute la lumière sur l'état de santé de son père. Il y avait sûrement une solution et les spécialistes de l'hôpital se devaient de la trouver. Si on ne laisse pas souffrir impunément son chien, encore moins son père, se disait Robert.

Après une période pas trop longue à l'attente de l'urgence, René fut pris en main par le personnel de l'hôpital. Au bout d'une heure, un médecin vint annoncer à Robert et à Rachel qu'il garderait René pour au moins la nuit afin

de pousser plus loin leurs investigations médicales. Après s'être informé auprès de son père de ses besoins personnels immédiats pour son séjour à l'hôpital, Robert retourna à l'appartement pour informer et rassurer rapidement sa mère.

Ce sont finalement cinq jours que René passa en examens à l'hôpital. Il passa test par dessus test. On l'examina sous toutes ses coutures. Dès la visite de Robert à son père, le lendemain de son hospitalisation, il constata immédiatement un changement d'attitude. René était plus souriant, plus confiant. Il était rassuré d'être entre bonnes mains. C'était, en dehors de son opération à la vésicule biliaire, la première fois qu'il s'en remettait ainsi entre les mains des spécialistes. Lui qui avait dû passer toujours sa vie à prendre plutôt les autres en mains ou à les accompagner dans leurs derniers jours, comme ce fut le cas avec sa mère et son frère Raoul, il éprouvait un grand bien-être, une satisfaction de remettre le volant de la suite des choses à des gens qui sont sensés s'y connaître.

Finis le temps de l'improvisation pour sa santé au meilleur de sa connaissance, le temps de l'heure juste était arrivé. Le verdict final de toutes ses analyses démontrait hors de tout doute que la très forte médication qu'on lui avait prescrite pour soulager ses douleurs intenses lors de son zona, puis, plus récemment, de ses attaques de goutte, avait eu raison de ses reins.

Ceux-ci ne fonctionnaient presque plus, ne jouaient plus efficacement leur rôle. Si sa santé était en perte grandissante, c'était essentiellement dû à l'empoisonnement que subissait tout son corps en raison de la perte de plus en plus progressive de ces filtres indispensables que sont les reins.

Il n'y avait aucune véritable alternative, en dehors de la greffe d'un nouveau rein, que d'entreprendre sans délai une dialyse. La triste réalité fut difficile à accepter pour René. Il savait très bien qu'il ne pouvait continuer ainsi. Toutefois, il ne s'imaginait pas que c'était aussi problématique. Il croyait qu'en sortant de l'hôpital, il n'aurait qu'à prendre une médication adaptée pour retrouver un état de santé conforme à son âge et à se faire suivre régulièrement par les spécialistes. Cette thérapie allait beaucoup plus loin. Ses reins ne pouvant plus jouer leur rôle, il fallait dorénavant une machine qui ferait trois fois par semaine ce travail de purification de son sang, la base même de toute véritable vie humaine.

Robert chercha à rassurer son père, à lui faire comprendre que, si la dialyse n'était pas une partie de plaisir, c'était quand même un moindre mal comparé à de nombreuses autres maladies. René trouvait que c'était facile à dire quand on n'a pas à subir ces trois heures à chaque fois, connecté à une froide machine qui ne nous veut finalement que du bien, sans même le savoir. Lui qui n'avait jamais eu de béquille quelconque durant toutes ces

décennies, lui qui prenait un très grand soin de sa santé en s'alimentant le plus adéquatement possible, lui qui, malgré son âge, avait encore toutes ses dents grâce à un entretien jaloux dont il s'était fait un devoir quotidien, lui qui avait donné son sang à la Croix-Rouge pendant tant d'années, voyait dorénavant sa vie entre les mains d'une machine qui purifierait ce sang qui avait tant de valeur autrefois.

La période d'adaptation de René à ses nouveaux traitements fut plutôt difficile. À chaque fois, le personnel se devait de mesurer la quantité d'eau dans son corps avant et après sa dialyse. Il avait donc comme directive de ne plus boire à l'avenir. Le travail de la machine entraînait régulièrement des chutes plus ou moins importantes de pression chez René, ce qui l'insécurisait beaucoup. Les infirmières veillaient constamment sur lui et s'assuraient d'équilibrer à sa mesure le travail de la machine.

La dialyse n'avait pas que des conséquences lors des traitements. Toute la vie de René était dorénavant conditionnée par ses trois visites hebdomadaires à l'hôpital. Alors qu'avant, il pouvait se permettre d'aller faire une petite escapade de quelques jours avec Estelle dans un des très beaux coins du Québec, sa dialyse le clouait pratiquement à domicile. Sa survie passait uniquement par ce chemin. Il ne pouvait se désister. Le prix serait trop grand à payer.

Comme un malheur ne vient jamais seul, le veut la croyance populaire, Robert eut la surprise de voir son père se présenter avec la secrétaire de l'école dans l'entrée de la porte ouverte de sa classe, alors que ses élèves étaient en plein travail. Lui qui n'avait jamais eu une telle visite malgré ses nombreuses années d'enseignement, il se demandait bien ce qui amenait son père à venir ainsi le voir à l'école. Il alla aussitôt à sa rencontre. La secrétaire étant retournée aussitôt dans son bureau, il s'informa immédiatement de l'état de santé de René qui avait la mine déconfite.

Dans le corridor, René lui annonça avec la gorge nouée que sa mère avait eu un accident cérébrovasculaire la veille et qu'elle était à l'hôpital. Robert voyait très bien l'état d'atterrement de son père. Mais il se trouvait très démuni devant une telle nouvelle, d'autant plus qu'il était au travail et que ses petits élèves de la maternelle étaient là, préoccupés par le dessin qu'il leur avait commandé et très sages dans les circonstances, comme s'ils comprenaient la situation. Robert avait à peine le souci de les garder à son œil toujours vigilant.

-Comment tout cela est arrivé, p'pa ?

-Hier, en fin d'après-midi, nous revenions d'aller magasiner, comme d'habitude, et de faire un peu d'épicerie. Pendant que je sortais nos sacs de l'auto, ta mère était montée par l'ascenseur du bloc d'appartements pour

aller chercher le petit chariot que nous avons et qui nous permet de transporter sans forcer nos paquets.

-Est-elle tombée en chemin ?

-Je ne pense pas. Quand elle est revenue avec le petit chariot, elle n'était plus la même. Elle avait comme le regard perdu. Elle semblait se demander où elle était et ce qu'elle faisait là. Avec un couple d'amis qui demeure sur le même étage que nous, j'ai constaté immédiatement qu'il y avait nettement quelque chose qui n'allait pas chez elle. Le monsieur est parti aussitôt appeler une ambulance.

-Que faisait-elle ?

-Elle était appuyée le dos sur un mur. J'essayais de lui parler pour savoir ce qui lui était arrivé. Elle ne répondait pas. Elle gardait ce regard perdu. Les ambulanciers n'ont pas été longs à arriver. Par contre, quand ils ont voulu la coucher sur une civière, elle s'est mise à se débattre, comme si elle croyait qu'on l'enlevait. Elle me criait de ne pas les laisser faire. J'essayais de la rassurer. Il n'y avait rien à faire.

-Pourquoi ne m'as-tu pas appelé aussitôt ? Est-ce que les autres sont au courant ?

-Non, tu es le premier que je viens voir. Cela aurait donné quoi que je vous le dise avant ? Ça n'aurait rien changé.

-Qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

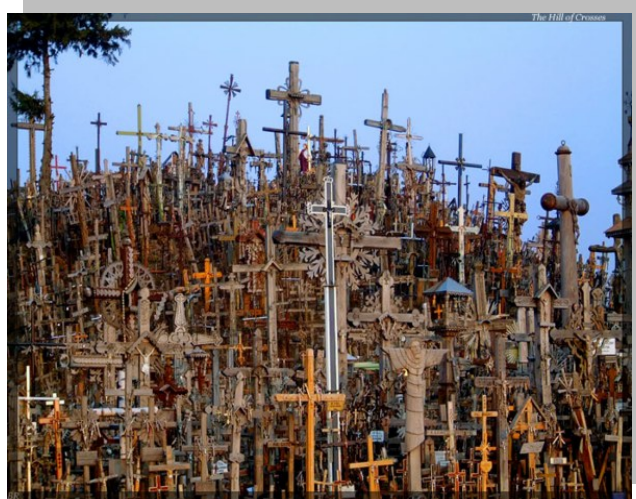
-Ta mère est sous observation à l'hôpital. Je viens de dormir quelques heures chez nous. Je vais essayer d'informer ton frère et tes sœurs. Après, je vais retourner la voir.

-Je te remercie d'être venu me voir en personne pour m'en parler. Pour le moment, je ne peux pas quitter. Mais, dès la fin des classes, cet après-midi, je vais descendre à l'hôpital. Ne t'inquiète pas !

Si Robert était bouleversé, ce n'était pas tellement par le nouvel état de santé de sa mère, mais beaucoup plus par la nouvelle tuile qui s'abattait sur la vie de son père. Il trouvait qu'il n'avait véritablement pas besoin de ce cauchemar. René commençait à peine à se reconstruire un minimum de santé. Voilà que son destin lui mettait un autre nuage menaçant sur le sentier de ses jours.

Ce nouveau chapitre dans sa vie de couple, René avait beaucoup de difficultés à l'accepter. Il était révolté. Lui qui avait été un grand croyant en Dieu et un pratiquant assidu, lui qui avait toujours cherché à mener une vie exemplaire, trop peut-être, il ne pouvait pas comprendre pourquoi ce Dieu lui envoyait cette épreuve supplémentaire. Il avait souvent entendu dire par les prêtres ou les religieux que, si Dieu nous envoyait une épreuve, c'était parce qu'il nous aimait, qu'il savait que nous pouvions la vivre et que nous

en sortirions
la suite. René
d'admettre,
autant d'amour de
promettait de lui
des comptes un de



grandis par
refusait
d'accepter
Dieu. Il se
demander
ces jours,

quand il le verrait après son départ terrestre. Il ne voyait pas comment Estelle et lui avaient mérité un tel sort. René ne croyait pas qu'il était encore d'âge pour subir de telles épreuves.

À l'hôpital, avec Rachel, Robert fut en mesure de constater qu'il venait de se passer quelque chose de très grave non seulement pour sa mère, mais aussi pour son père. Estelle était contente de les voir. Elle accusait René d'avoir délibérément planifié cet enlèvement. Elle voulait retourner chez elle, même si elle n'en avait vraiment pas la force. Elle refusait toute médication. Elle redoutait qu'on veuille la droguer pour mieux disposer d'elle contre son gré. C'est pourquoi elle ne se gêna pas pour lancer au loin les médicaments que l'infirmière venait de lui remettre. Estelle se sentait comme une bête enfermée de force dans une cage.

En fait, c'est Estelle elle-même qui s'était petit à petit enfermée dans cette cage. Elle avait toujours eu beaucoup de réserves face à la médecine. Tant et

aussi longtemps que son médecin la confirmait dans l'origine de ses problèmes de santé, la réconfortait dans les dangers qu'elle encourrait à mettre son cœur plus gros que la normale à l'épreuve d'émotions trop fortes, elle adorait ce qu'elle entendait. Par contre, quand un médecin lui disait que son cœur était en pleine forme, mais qu'elle avait des problèmes d'hypertension, elle refusait de prendre la médication prescrite. Elle n'en faisait qu'à sa tête, comme cela avait été toujours son habitude dans la mesure de ses moyens.

René était bien conscient que ce n'était pas dans un proche avenir qu'il pourrait ramener Estelle à l'appartement. Malgré les accusations quotidiennes d'abandon de la part de son épouse, malgré les demandes insistantes pour qu'ils reviennent tous les deux chez eux pour continuer leur petite vie comme avant, René ne vivait que, jour après jour, sa trop grande impuissance. C'est à ce moment-là qu'il confia à ses enfants que s'il n'y avait pas de moyens de mettre un terme à la triste vie de leur mère, lui savait dorénavant, en raison de sa dialyse, qu'il saurait utiliser la nouvelle arme, le cadeau que la vie venait depuis peu de lui donner sans le vouloir, pour cesser ce qui avait déjà trop duré pour lui.

Cette épée de Damoclès volontaire qui planait maintenant sur la vie de leur père, les enfants ne pouvaient pas l'accepter. Ils se disaient qu'il aurait bien

le temps de changer d'idée avant ce jour fatal. Ils étaient d'autant plus rassurés par le souhait maintes fois répété par René qu'il espérait fortement de ne pas partir de ce monde avant Estelle. Ce qui importait pour le moment, c'était le présent et la nouvelle étape de vie qui commençait.

De l'hôpital, Estelle fut dirigée vers un centre hospitalier de soins de longue durée. Elle ne démordait pas de la machination de René pour l'expulser de leur appartement et vivre enfin seul. Le personnel médical qui s'occupait de son quotidien et de son suivi avait trouvé le moyen d'incorporer subtilement la médication nécessaire à sa nourriture, même si, au début, elle semblait s'en apercevoir. Son attitude méfiante et accusatrice prévalait alors.

En dehors de ses trois rencontres de dialyse, René passait tous ses après-midis et toutes ses soirées auprès d'Estelle. Elle était toujours heureuse de le voir, tout en maintenant ses demandes de retourner chez elle. René ne pouvait qu'essayer de lui changer les idées, tout en constatant son impuissance devant la volonté légitime de son épouse. La plupart du temps, ces longues heures se passaient dans le silence, Estelle dans son lit ou sa chaise d'hôpital, René assis face à elle. Parfois, le sommeil les gagnait tous les deux.

René se rendait bien compte qu'il ne pouvait continuer à vivre ainsi seul dans leur appartement. Sa dialyse qui l'obligeait à faire plusieurs kilomètres

pour se rendre à l'hôpital où ses traitements avaient lieu, ce va-et-vient entre cet hôpital, le CHSLD et l'appartement, ne pouvaient être encore longtemps son mode de vie. Il entreprit donc de se trouver un logement plus petit, dans une résidence pour personnes âgées, à proximité de l'hôpital, pour avoir moins de voyages à faire.

Il se convainquit que, dans cette nouvelle résidence, où il n'aurait plus à se préoccuper de la préparation des repas, il pourrait certes y amener Estelle. Ensemble, ce serait moins difficile pour l'un et pour l'autre. Il croyait faire ainsi une grande économie d'énergie. Il pensait tout autant qu'il pourrait être presque toujours présent pour s'occuper des soins que sa femme avait besoin. Il trouva vraiment le lieu tout indiqué, à quelques minutes à pied de son hôpital.

Ses enfants s'occupèrent de vider l'appartement, de liquider une grande partie du mobilier et des effets personnels non nécessaires de leurs parents. René était bien heureux de ne pas avoir à se préoccuper de ces choses matérielles. Il pouvait ainsi concentrer toutes ses énergies dans l'essentiel. C'était suffisamment épuisant pour les réserves qu'il avait.

Les quatre enfants étaient confrontés pour la première fois à un partage du patrimoine familial. Ils n'étaient plus à l'époque où leur père se départissait chez l'un ou l'autre de ses enfants de choses dont il n'avait plus besoin.

C'étaient eux qui avaient la patate chaude de se répartir équitablement les biens à liquider de leurs parents. Ils s'étaient promis de ne pas faire comme dans beaucoup de familles, dont celle de leur père, où cette répartition était source de conflits et de ruptures entre frères et sœurs. Ils voulaient agir plus intelligemment.

Avant même de disposer de ces biens familiaux, ils discutèrent tous les quatre, sans la présence des conjoints et conjointes, pour ne pas faire intervenir des gens extérieurs à la dynamique familiale qui leur était propre. Ils finirent rapidement par s'entendre qu'une liste serait faite des biens à liquider qui sont susceptibles d'intéresser au moins un des quatre enfants. Pour les biens dont l'intérêt était partagé par plus d'un, il y aurait à la fin un tirage au sort pour déterminer dans quel ordre chacun d'entre eux choisirait un des biens disponibles.

Ils jugeaient qu'ainsi personne ne pourra accuser un autre de favoritisme puisque, en bout de course, ce serait le sort qui aurait le dernier mot. Ce procédé leur paraissait à tous équitable et permettait d'entrevoir la continuation, somme toute cordiales, de leurs relations familiales, tant pour ce premier partage que pour ceux à venir éventuellement. Parmi tous les biens à partager, il y en avait certains qui avaient plus de valeur que d'autre. Robert avait un œil sur le gros fauteuil en cuir qui avait un mécanisme

intégré pour masser tout le corps, bien acquis par Estelle suite à la vente du chalet pour permettre à son René de relaxer à son goût. Comme Lise eût le premier choix, c'est elle qui l'emporta. Malgré sa déception, Robert fut bon joueur puisque les règles du jeu avaient été totalement respectées. Il ne pouvait faire de reproches à sa sœur. C'était très bien ainsi.

Le retour d'Estelle dans le nouveau logement de René créa une toute nouvelle dynamique dans leur vie de couple. Si Estelle était très heureuse de revenir enfin chez elle, dans le nid conjugal, René se rendit vite compte que cette nouvelle réalité n'était peut-être pas aussi prometteuse qu'il le pensait au premier abord. S'il n'avait plus ces navettes fréquentes entre sa résidence pour manger et dormir un peu, l'hôpital pour ses dialyses et le CHSLD pour tenir compagnie à sa femme, c'étaient d'autres sources d'énergies qu'il venait de perdre.

La présence d'Estelle, vingt-quatre heures par jour, ne lui laissait plus aucun répit. Finies ces quelques heures qu'il se permettait seul à son appartement pour relaxer un peu en regardant la télévision ou en écoutant sa musique préférée, finies ces nuits où il pouvait dormir sans problèmes sur ses deux oreilles parce que sa femme était entre bonnes mains au CHSLD, fini le souci partagé du bien-être d'Estelle, dorénavant tout reposait sur ses épaules, pourtant déjà si frêles.

Les dialyses de René l'épuisaient. Aussitôt terminé, il s'empressait de retourner à son petit logement au cas où Estelle aurait besoin de lui. Il profitait des moments de sommeil d'Estelle pour essayer de récupérer des forces qu'il savait essentielles. Tout comme durant la nuit, il ne pouvait toutefois s'empêcher de ne dormir que d'un seul œil, toujours à l'affût des moindres mouvements de sa femme et prêt à intervenir auprès d'elle si elle se levait pour aller aux toilettes, afin qu'il ne lui arrive vraiment rien de préjudiciable.

Ses réserves d'énergie, au lieu de se maintenir, ne faisaient que décroître jour après jour. René ne pouvait maintenir ce rythme très longtemps. Alors qu'il dût être transporté en ambulance à l'hôpital suite à un malaise, il finit par accepter ce que tout le monde lui disait. C'était carrément inhumain d'assumer un tel fardeau à l'âge qu'il avait et en raison de sa santé plutôt fragile. Il entreprit donc de renoncer à être le gardien de sa femme et chercha un lieu où celle-ci pourrait finir ses jours dans un environnement intéressant, pour son bien-être et le sien.

Évidemment, il avait de très faibles ressources financières. Il n'avait nullement les moyens de la placer dans une résidence privée de luxe. Il devait se contenter du faible choix qui correspondait à ses capacités de payer dans le privé ou dans le réseau public. Il finit par la faire admettre dans un

centre d'accueil pour personnes âgées non-autonomes, même si cela exigeait de sa part beaucoup de voyageant à chaque jour. C'était un premier pas en attendant de trouver une meilleure place, surtout plus près de chez lui. Avait-il vraiment le choix ?

Les visites des enfants à leur mère se faisaient plutôt rares. Seule Lise se faisait un devoir d'aller voir fréquemment sa mère et, surtout d'accompagner son père, dans ses moments difficiles. Elle l'invitait parfois au restaurant pour jaser avec lui, le réconforter et le distraire de sa triste routine. Cela précédait toujours, inévitablement, une visite en après-midi à Estelle. Pour René, il ne saurait être question de privilégier quoi que ce soit d'autre à ses visites préétablies à sa femme.

Lise avait une très grande affection pour son père. Elle jugeait qu'il était inhumain de le laisser seul à son sort. C'est à elle que son père avait confié le soin d'être l'exécutrice testamentaire, avec sa sœur, lors de son départ. Pour Lise, au-delà de cet engagement qui prenait déjà forme officieusement, il y avait un attachement sans cesse grandissant envers le premier homme de sa vie, peu importe le prix personnel à payer pour sa propre santé. Son conjoint l'accompagnait souvent dans toutes ses démarches ou ses rencontres. Lui, qu'Estelle avait rejeté au début comme nouveau conjoint de

sa fille, avait fini par conquérir son affection grâce à sa patience et à son doigté.

La plus jeune, Andréanne, qui demeurait à Montréal, n'avait pas les moyens tant financiers que personnels de descendre voir sa mère. Elle n'avait pas d'auto. Elle devait attendre que son mari accepte à l'occasion de l'accompagner pour une petite visite du dimanche après-midi. Elle alimentait sa communication en téléphonant surtout à son père, quand elle pouvait lui parler dans ses rares moments de disponibilité à son logement. Par rapport à sa sœur et à ses deux frères, elle se sentait tellement démunie, tellement peu équipée psychologiquement pour traverser de telles périodes de turbulence. Sa propre vie lui paraissait suffisamment déjà comme un lourd fardeau.

Bertrand n'aimait pas l'ambiance macabre des hôpitaux ou des centres de petits vieux. Il remettait donc le plus souvent ses opportunités de rencontres. Il trouvait très pénible d'avoir à subir ces moments, pas tellement avec son père qu'avec sa mère pour qui, lui aussi, il n'avait jamais éprouvé une grande affection. Au contraire, il déplorait qu'il n'ait jamais senti que sa mère l'aimait. S'il avait plus de réserves envers son père, de qui il aurait toujours souhaité un simple « Je t'aime » qui ne viendra jamais, il ne pouvait oublier un triste épisode de sa vie où ses parents n'ont pas su comprendre

l'amour qu'il vivait avec celle qui s'avérera être la femme de sa vie, même s'il n'a pas eu la chance de partager le même toit.

Robert ne se sentait aucune mission dans ce triste épisode de fin de vie de ses parents, contrairement à Lise. Il se refusait d'en prendre plus qu'il ne pouvait dans cette tragédie familiale. Il avait pour son dire qu'il ne se rendrait pas malade avec cette énergie négative. S'il avait éprouvé une affection plus grande pour sa mère, il aurait sans doute été porté à lui rendre plus souvent visite. Comme ce n'était pas du tout le cas, penser à rendre visite à son père impliquait automatiquement une visite à sa mère, car René ne se laissait aucune chance de vivre des moments particuliers avec un ou l'autre de ses enfants. Chaque journée impliquait de rendre visite à Estelle. René ne dérogeait jamais à cette règle, sauf les jours où il se retrouva, malgré lui, à l'hôpital parce que sa santé avait beaucoup de difficultés à tenir le coup.

Robert se contentait d'une visite mensuelle. Il profitait de l'occasion pour aller dîner avec son père chez Saint-Hubert. Il allait le chercher à son logement, profitait au maximum de l'heure et demie qu'ils avaient pour dîner, pour lui raconter les dernières nouvelles ou pour échanger sur un sujet brûlant d'actualité, comme ils aimaient tant le faire autrefois. Jamais cependant, Robert n'abordait les sujets qu'il aurait tant voulu parler depuis

belle lurette avec son père. Le temps n'était pas encore venu. C'était toujours partie remise. À quoi bon forcer une porte qui n'est pas déjà entrouverte ?



Après le dîner essentiel, Robert accompagnait René au CHSLD pour la visite obligatoire. Même s'il n'en avait nullement le goût, Robert savait que son père comprendrait et accepterait difficilement qu'il ne rende pas visite à sa mère. Estelle était toujours heureuse de voir son fils aîné. Elle le reconnaissait toujours. Durant cette visite obligatoire, Robert essayait de tuer le temps le plus rapidement possible en tentant de prolonger les échanges verbaux qu'il avait eus avec son père au restaurant et dans l'auto. Cela donnait un goût moins amer à la rencontre.

Tel un enfant, Estelle, perdue dorénavant dans son monde, attirait de temps à autre l'attention sans jamais s'insérer dans la discussion entre son mari et son fils. René, fidèle à ses habitudes quotidiennes, donnait à Estelle des petits biscuits qu'il avait apportés dans son petit sac, comme elle aimait. Il lui aidait également à manger la petite compote de fruits qu'il avait préparée juste pour elle. Estelle le regardait de plus en plus avec des yeux affectueux. Elle lui glissait à plusieurs reprises un « Je t'aime » bien senti. René lui retournait ces mêmes mots avec beaucoup de chaleur dans la voix.

Estelle adressait aussi ces mots « Je t'aime » à son fils Robert. Toutefois, celui-ci éprouvait beaucoup de difficultés à faire la même chose que son père et, surtout, avec la même chaleur. Il se contentait d'un « Moi, aussi » pour sauver la face devant son père. Il détestait profondément ces moments où sa mère venait involontairement quêter un témoignage d'affection de la part de son fils. Il se demandait d'ailleurs comment pouvait-elle croire qu'il ait un minimum de sentiments positifs envers elle après toutes ces années où le courant était loin d'être fluide entre eux, et surtout, après ce qu'elle avait fait à son mari et les conséquences que cela entraîna, dont la lettre qu'elle prit impunément connaissance.

René comprit assez rapidement qu'il ne pouvait continuer sa dynamique avec Estelle à ce rythme. Il cessa finalement d'aller la voir en soirée, gardant

par contre jalousement tous ses après-midis pour leur routine amoureuse. Si, au début, Estelle lui faisait des reproches de l'avoir abandonnée, ne serait-ce que quelques heures, elle perdit de plus en plus la notion du temps. C'est ainsi que, lorsque René a dû être hospitalisé à quelques reprises et n'a donc pu lui rendre sa visite quotidienne, elle ne lui en faisait même plus allusion à son retour quelques jours plus tard.

Pour tous les membres de la famille de René, une certaine routine s'installa au cours des nombreuses semaines que dura la longue descente d'Estelle vers son dernier souffle. Les enfants continuèrent de visiter plus ou moins leurs parents selon leur engagement personnel. René vivait plutôt bien sa dialyse dont les traitements s'étaient stabilisés, contrairement au début. Il se faisait un devoir d'être toujours présent auprès d'Estelle, même si, la plupart du temps, ils ne se parlaient presque pas et que c'est plutôt le sommeil qui les gagnait tous les deux dans leur chaise, face-à-face.

René entreprit des démarches pour emménager dans le même CHSLD que son épouse. Lise fit pour lui les contacts administratifs afin que le souhait de son père puisse se concrétiser le plus rapidement possible. René n'avait plus qu'un vœu, soit celui de se rapprocher au maximum de la femme qui avait été sa compagne de vie depuis plus de soixante ans et de finir leurs derniers jours près l'un de l'autre.

Les visites assidues de René au CHSLD touchaient beaucoup le personnel de l'établissement. C'était plutôt rare qu'un de leurs résidents ait de la visite quotidienne. La plupart vivait tristement une solitude où la venue d'un des leurs était un cadeau longuement espéré. De voir ainsi un mari visiter son épouse, lui parler avec douceur, lui apporter des petites gâteries à chaque jour, ne pouvaient qu'émouvoir tout le personnel. Tout le monde trouvait tellement admirable de pouvoir toujours s'aimer ainsi autant après tant d'années de vie commune avec ses joies, mais surtout avec ses multiples épreuves.

Robert était toujours troublé à sa visite mensuelle de constater que la très grande tendresse qu'il y avait entre son père et sa mère devenait pour beaucoup de monde un modèle de vie de couple exemplaire. À une époque où c'est plutôt la règle du divorce qui prévaut, de constater que c'est possible de s'aimer autant après tant d'années apportait une lueur d'espoir à tout ce beau monde.

Robert ne pouvait croire à cet amour. C'était impensable à ses yeux que l'on puisse parler d'amour, surtout pas après ce que sa mère avait fait vivre à son père, surtout pas après que sa mère ait détruit l'essence même de son père pour n'en faire que l'ombre d'elle-même. Robert aurait voulu crier à tout le personnel de se garder une petite gêne avant de penser que cela était de

l'amour. Il aurait voulu leur dire qu'ils penseraient sûrement autrement s'ils connaissaient l'envers du décor. Il ne le faisait pas. Ça ne se faisait pas. Les apparences continuaient de régner en roi et maître pour sa plus grande déception.

-P'pa, as-tu vraiment aimé profondément m'man jusqu'à ton dernier souffle ?, osa Robert en prenant une petite pause dans le nettoyage de sa forêt.

-C'est bien évident. Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

-Évident pour qui ?

-Pour tout le monde, mon Robert. Pas pour toi ?

-Je n'ai jamais compris et je ne comprendrai jamais sûrement cet amour, cette tendresse qu'il y avait entre vous deux jusqu'à la fin.

-Qu'est-ce que tu ne comprends pas, s'il y a quelque chose à comprendre ?

-Tout le monde trouvait admirable de vous voir tous les deux ensemble durant vos dernières années de vie. Mais ce n'avait pas toujours été le cas dans les décennies précédentes.

-Robert, dans une vie de couple, on ne peut quand même pas être toujours en harmonie, toujours au sommet de notre relation. Il y a des hauts et des bas.

-Je conçois parfaitement cela. J'ai quand même du vécu moi aussi. Mais, dans votre cas, vous ne vous êtes jamais aimés autant, du moins en apparence, que lors de ces dernières années.

-Pas seulement en apparence, mon Robert. Je te souhaite de goûter à une telle fin de vie avec Rachel.

-Je nous l'espère, p'pa. Mais à la condition que ce soit l'aboutissement d'un véritable cheminement amoureux de notre part à l'un et à l'autre.

-C'était l'aboutissement de notre cheminement amoureux. Pas celui que tu aurais voulu, ça semble évident. Mais c'était le nôtre.

-Ah, parce que c'était celui que tu avais voulu !

-D'une certaine façon, oui.

-P'pa, je veux bien comprendre que m'man avait plein d'affection et de tendresse dans ses yeux quand elle te voyait depuis son ACV. Tu conviendras avec moi que cette affection et cette tendresse n'étaient pas aussi évidentes avant qu'elle perde toute son autonomie.

-Nous avions nos moments où le mot amour prend tout son sens.

-Ce n'était guère évident quand nous vous rencontrions. M'man était plutôt en mode offensive ou défensive selon tes propos ou tes taquineries.

-Elle n'avait pas le même sens de l'humour que moi. Elle se sentait souvent menacée ou jugée, ce qui n'était nullement le cas. Nous étions incapables

d'avoir de véritables discussions, même sur des sujets non personnels, sans qu'elle ne se sente attaquée, si nous ne partagions pas la même opinion.

-Avoue, p'pa, qu'à la fin, elle n'avait guère le choix de s'en remettre totalement à toi. C'est tout ce qui lui restait. Tu étais sa seule référence régulière, quotidienne du passé. Vous n'aviez plus de discussions. Vos échanges se résumaient à la rassurer, à lui apporter un maximum de confort physique et émotif.

-C'est tout ce qu'elle avait besoin. J'ai fait de mon mieux.

-Peux-tu prétendre que c'était de l'amour de sa part ?

-Je n'en doute pas. Elle me le disait à tous les jours.

-Elle te le disait alors qu'elle n'avait plus toute sa tête. Quand elle était totalement consciente de tout ce qu'elle faisait et de tout ce qu'elle disait, est-ce qu'elle te le disait autant ?

-Ce n'était peut-être pas nécessaire. Des gestes quotidiens peuvent aussi bien parler. Quand on sent que la fin est proche, c'est sûrement le temps de se dire les seules choses essentielles qui importent. C'est ce qu'elle a fait. C'est ce que j'ai fait.

-Mais pourquoi, toi, qui avais toute ta tête, toute ta lucidité jusqu'à la fin, l'as-tu fait ?

-Parce qu'elle avait besoin de nous quitter en entendant ces mots. Parce que j'avais besoin de lui dire que, malgré tout, je l'aimais et je la remerciais pour toute cette vie pas toujours facile que nous avons vécue.

-Malgré tout, p'pa ? Es-tu sérieux ?

-Bien oui, mon gars ! Malgré tout...

-Qu'est-ce que tu fais de sa manipulation égoïste pour t'obliger à renoncer à ton essence première, à ta nature si chère, si importante dans ta vie ?

-Robert, au stade de vie où nous étions rendus, la vente du chalet était très loin dans notre histoire. Il y avait longtemps que j'avais tourné la page.

-Comment pouvais-tu lui avoir pardonné ?

-Ce n'était plus une question de pardon, mon Robert. J'avais finalement compris ce qui l'avait motivé à agir ainsi. Comme je n'avais nullement le goût de passer ma retraite à me battre contre ta mère ou à me faire régulièrement des reproches sur le style de vie que j'imposais, malgré moi, à Estelle, il fallait que quelqu'un cède. Je l'ai fait pour le bien de tous.

-Sûrement pas pour le tien ! Après cette vente, après cette renonciation à tes moments personnels de bonheur, tu n'as plus jamais été le même. Ta santé s'est détériorée alors que tu étais pétant de santé auparavant. Tu es devenu son esclave. Tu as souffert du syndrome de Stockholm.

-Le syndrome de qui ?

-De Stockholm, la capitale de la Suède. C'est cette propension, découverte dans les années soixante-dix, de la part de gens qui sont pris en otages à développer une empathie, une sympathie, si ce n'est plus, envers leurs geôliers parce qu'ils partagent trop longtemps la vie de ceux-ci.

-Tu ne trouves pas, mon Robert, que tu y vas un peu trop fort dans ta perception des choses ? Ne souffres-tu pas d'un autre syndrome ? Ta mère n'était pas ma geôlière et moi, je n'étais nullement son otage.

-P'pa, l'esclave d'autrefois qui avait beaucoup d'affection pour son maître, l'employé exploité qui a beaucoup de respect, quand ce n'est pas de l'admiration, pour son boss, quand la femme battue persiste à demeurer avec son supposé homme de sa vie, tu trouves cela normal tout ça ?

-Ce n'est peut-être pas normal. Mais tous ces gens sont en mode de survie. Ils se donnent un cadre de vie qui leur permette de maintenir un tantinet leur tête au-dessus de l'eau et de trouver des parcelles de bonheur dans ce qu'est devenue leur vie. Je n'y ai pas échappé.

-M'man s'est arrangée pour être bien jusqu'à la fin de ses jours. Elle n'avait pas prévu son ACV. C'est tout. Elle a décidé pour toi ce que devait être ton bonheur à l'avenir. Elle pensait, entre autres, qu'en t'achetant un beau fauteuil relaxant ou une horloge grand-père, comme tu avais toujours voulu en avoir une, cela t'aiderait à accepter la perte du chalet et à te rendre tout

aussi heureux. Elle te connaissait vraiment mal, malgré toutes ces années de vie commune.

-Elle avait sa perception à elle. Dans une vie, il nous arrive souvent de recevoir des cadeaux qui ne nous disent rien ou qui ne manifestent pas réellement l'affection que ces gens ont pour nous. Ceux ou celles qui nous l'offrent ne le font pas méchamment. C'est parfois par méconnaissance, quand ce n'est pas par paresse. Si je te disais que les plus beaux cadeaux que j'ai reçus dans ma vie, ce sont des petits mots vraiment personnels que toi, entre autres, tu m'écrivais dans une carte à l'occasion d'une des fêtes officielles de l'année.

-À m'man, c'est toi qui lui as fait le plus beau cadeau. Tu as renoncé à ta vie pour ensoleiller la sienne.

-Ça ne fait pas de moi un saint pour autant. En bout de ligne, venons-nous sur cette fichue Terre pour nous battre, pour démontrer qui c'est qui a raison, qui c'est qui est le plus fort ? Ou venons-nous faire ce petit voyage terrestre pour chercher jour après jour la plus grande harmonie entre nous tous ?

-Ça paraît, p'pa, que ton grand voyage céleste commence à t'influencer, pas à peu près ! Ici, ce n'est pas le paradis. Jean-Paul Sartre a déjà dit que l'enfer, ce sont les autres. Il était loin d'avoir tort. Si tout le monde avait ta philosophie de vie, ton caractère, il n'y aurait jamais eu de guerres,

d'exploitations. Tu te rappelles les mots de Raymond Lévesque « quand les hommes vivront d'amour..., mais nous, nous serons morts, mon frère » ? Parce que la réalité terrestre est tristement tout autre que celle que nous aimerions tous qu'elle soit.

-Le paradis où je vis maintenant, des mots comme esclave, exploité, soumission, domination, pollution et combien d'autres de cette nature ne font pas partie de notre dictionnaire.

-Vous êtes bien chanceux. Mais pour nous, pauvres humains, pauvres terrestres, ces mots font partie de notre vocabulaire depuis la nuit des temps et en feront partie jusqu'à la fin. Ça fait partie du tout inclus qu'on nous donne à notre naissance. Puis, pour essayer de comprendre où nous voulons tous aller, individuellement et collectivement, nous avons le devoir de savoir d'où nous venons. Parmi tout ce passé, il y a pour moi toute la dynamique que toi et m'man, vous avez créé d'une façon ou d'une autre dans ma vie et dans celle des autres.

-Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

-Je ne comprends pas pourquoi je devrais passer l'éponge sur la domination de m'man sur ta fin de vie et faire comme toi, me dire que ce n'est plus important parce que tout ceci fait maintenant partie d'un passé qu'on ne peut

pas refaire. Mon passé a une incidence directe et très importante sur mon présent. Tu sembles l'oublier.

-Je ne te demande pas de l'accepter. Je t'invite seulement à ne pas empoisonner ta vie avec cette réalité passée.

-Ce que tu dois comprendre de ton côté, p'pa, c'est que m'man en volant tes plus belles années de vie potentielles, ton âge d'or, elle a aussi volé les plus belles années où nous aurions pu, toi et moi, partager de beaux moments d'échanges pour mieux nous connaître, pour mieux nous aimer. Que de plaisirs nous aurions eus à partager nos deux dynamiques et celle des autres qui nous sont chers !

-Je sais, mon Robert. Nous ratons tous, personnellement et collectivement, des rendez-vous importants avec notre Histoire. Ce n'est pas nous qui tenons la plume ou qui disposons du clavier informatique pour déterminer la suite de cette très grande Histoire, sauf pour des détails.

-Parfois, p'pa, certains détails jouent un rôle très important. On ne peut rien minimiser. Tu ne peux l'ignorer.

Pour Robert, la vente du chalet n'était surtout pas un détail. C'est ce qui a détruit beaucoup d'espoir pour René et ses enfants. Ce n'est pas seulement la perte d'un chalet. C'est le vide que cette vente a provoqué. C'est la profonde tristesse qu'elle a engendrée. Tous les survivants étaient condamnés à continuer leur voyage terrestre avec ce passé impossible à refaire. Tout au plus, ils pouvaient le revisiter pour y voir plus clair.

Non pas parce qu'il y était vraiment éligible, mais beaucoup plus pour raison humanitaire, René reçut l'accord de la direction du CHSLD de venir rejoindre sa femme pour ce qui restait de leur voyage ici-bas. Il accueillit avec une grande joie cette nouvelle et fut très reconnaissant envers Lise pour toutes les démarches qu'elle avait dû faire pour que la conclusion de sa vie de couple soit à la hauteur de ses

attentes. Cela le confirma dans sa décision d'avoir fait de Lise sa principale exécutrice testamentaire.

Avant même cette dernière étape de leur vie, sa fille avait su se montrer très digne et responsable



du choix qu'il avait fait plusieurs années auparavant. Non seulement elle était toujours présente, avec son conjoint, pour le soutenir dans ses besoins

administratifs ou personnels, mais c'était celle, parmi ses enfants, qui était également le plus souvent présente par ses visites à toutes les semaines, malgré le prix qu'elle devait en payer pour sa propre santé, en raison de toutes les émotions constantes que cela suscitait. Lise représentait finalement la compagne de vie qu'il aurait aimé avoir toute sa vie.

Dans l'attente imminente de son acceptation au CHSLD d'Estelle, René avait dû déménager dans un logement plus petit dans la même résidence pour personnes âgées. Il voulut en profiter pour disposer de la plupart de ses biens avant l'ultime déménagement. Contrairement à la première liquidation où il n'avait pas les énergies nécessaires pour faire le travail lui-même, il se chargea un petit peu chaque jour de faire le ménage.

Lui qui avait toujours été un homme dont toutes ses choses étaient soigneusement rangées, il se retrouvait à vivre dans un logement joliment embourbé où même des boîtes de son départ de l'appartement trônaient toujours ici et là. Il avait pourtant toujours eu comme devise de vie qu'on ne pouvait avoir les idées claires dans sa tête si on est incapable d'avoir de l'ordre dans nos affaires matérielles.

Robert fut en mesure de constater ce changement drastique dans les habitudes de vie de son père lorsqu'il allait le chercher pour sa petite visite mensuelle et leur dîner au restaurant. Alors qu'il avait hérité du coffre à

outils de René lors du premier partage familial et qu'il avait pu constater à l'intérieur de tout ce souci pour un rangement exemplaire, il n'en revenait pas de voir le quasi fouillis du logement, le comptoir et la petite table de la cuisine, sans parler de la cuisinière, qui disparaissaient presque sous un amoncellement de papiers de toutes sortes, de revues, de sacs, de vieux contenants de médicaments. C'était évident qu'il y avait belle lurette qu'un ménage n'avait pas été fait dans ce logement.

Pour Robert, si une nouvelle liquidation du patrimoine familial devait se faire, pour que les bonnes harmonies entre les enfants puissent subsister au-delà du départ de leurs parents, elle se devait d'avoir lieu selon l'entente préétablie lors du premier partage. Le fait que René était cette fois partie prenante de ce nouveau partage venait compliquer son bon déroulement. En bon père de famille, il chercha à se défaire de tout ce qui n'avait plus d'importance dans sa vie. En se basant sur ses préférences et sur ce qui lui semblait plus utile pour l'un ou l'autre de ses enfants, il procédait de lui-même à la liquidation de ses biens, dont certains avaient une valeur matérielle, mais dont certaines autres étaient davantage de nature sentimentale.

Robert eût vent de la façon de procéder de son père qui ne tenait nullement compte de l'entente préalable entre ses enfants. Lors d'un téléphone à son

père pour prendre de ses nouvelles et pour savoir s'il avait besoin d'aide pour sa relocalisation dans sa résidence, Robert se fit offrir un gros meuble de rangement. Il répondit à son père que ce n'était pas qu'il n'était pas intéressé, mais, qu'à ce stade-ci, il se devait de s'en remettre aux règles établies pour le patrimoine familial avec son frère et ses sœurs. Il chercha le plus diplomatiquement possible à faire comprendre à son père qu'il était hautement préférable de ne pas court-circuiter cette entente. René ne semblait pas en tenir compte malgré la connaissance qu'il avait de ces règles.

Tel que convenu, Robert se présenta au logement de son père, déjà passablement dégarni, pour lui aider à déménager le petit peu qu'il restait vers l'autre logement de transition. Il vit que l'horloge grand-père qui faisait la convoitise de plusieurs des enfants attendait toujours son tour. René lui offrit une fois de plus le gros meuble de rangement. Robert lui réitéra qu'il ne pouvait accepter parce qu'il y avait une entente entre les enfants pour ce partage familial, comme il le savait. René reçut plutôt cela comme le fait que son fils n'était pas intéressé par son offre.

Robert fit plusieurs déplacements entre les deux logements de la résidence et s'occupa de jeter ce qui n'avait plus aucune importance pour personne. Il s'informa s'il devait voir à déménager la belle horloge grand-père dans

l'autre logement. René lui répondit que ce n'était pas nécessaire parce que Lise devait venir la chercher incessamment. Robert fut alors très déçu de voir se confirmer ce qu'il redoutait depuis un certain temps. Si lui persistait à vouloir respecter intégralement l'entente déjà prise pour un partage équitable et sans reproches à venir du patrimoine familial, il se rendait bien compte que ce n'était pas la même préoccupation de la part des autres et, plus spécifiquement, de la part de Lise qui avait pourtant accepté ce rôle d'exécutrice testamentaire, avec tout le souci d'équité que cela entraîne.

Comme il ne restait presque plus rien à déménager dans le logement, Robert offrit à son père d'aller manger au restaurant, avant la visite en après-midi à Estelle. À partir de ce moment, ce fils aîné comprit que ça sentait malheureusement très mauvais. Le cœur trahi, révolté et triste, il amena son père pour leur dîner devenu traditionnel autour de cuisses de poulet. Malgré qu'il pressentait une fin qui se concrétisait de plus en plus, il eût comme toujours des échanges peu engageants avec René tout au long de ce dîner. Ce repas lui apparaissait comme une sorte de dernière Cène, beaucoup plus comme un adieu qu'un de ces petits moments privilégiés.

La seule fois où il y avait eu un échange plus personnel, c'était lors de l'anniversaire de son père. À l'occasion du dîner, il lui avait remis un magnifique album de photos d'oiseaux avec une petite carte personnelle,

comme c'était son habitude. Dans celle-ci, il renouait ses vœux d'affection pour son père. René, ému, le remercia. Robert, tout aussi ému, lui dit que c'était la moindre des choses, que ce n'était qu'une toute petite pensée pour le remercier pour tout ce qu'il avait vraiment fait pour lui et pour tous les autres. Les larmes aux yeux, tous les deux ne poussèrent pas plus loin cet échange personnel. Ils conclurent qu'il serait peut-être temps d'aller voir Estelle.

À ce dîner qui semblait d'adieu, sans trop le savoir, sans trop l'avoir cherché, René fit allusion au très grand respect que nous devions tous avoir pour le travail de plus en plus énorme que devaient abattre les femmes d'aujourd'hui. Robert n'était pas en désaccord. Quand son père porta aux nues l'énorme charge de travail que sa propre mère avait eue pour survivre dans ces périodes si difficiles d'autrefois, Robert approuvait. Par contre, quand son père souligna le travail également colossal d'Estelle dans leur charge familiale, Robert sentit la moutarde lui monter au nez. À son avis, il trouvait que là, son père poussait un peu trop la louange.

Il pensa à se tourner la langue sept fois dans sa bouche, comme le lui avaient appris certaines expériences plus ou moins douloureuses de sa vie. Il trouvait que, rendu au dessert, à quelques minutes de partir vers le CHSLD, ce n'était sûrement pas le temps d'amorcer une discussion qui n'avait pas encore pu

avoir lieu jusqu'à ce jour. Il se contenta de dire à son père qu'il ne trouvait pas le travail de sa mère si extraordinaire et que lui aussi, René, avait dû travailler très dur, sinon plus, pour rencontrer toutes ses obligations familiales.

La visite auprès d'Estelle se déroula comme d'habitude. Le même rituel de son père, le même enchantement de sa mère, les mêmes échanges verbaux pour meubler ce temps qui apparaissait plus long par contre pour Robert cette fois-ci. Lentement, seize heures trente, l'heure tant souvent espérée par le fils en visite, arriva. Après les baisers d'usage et obligatoires à Estelle, Robert reconduisit son père à sa résidence.

Il le remercia pour cette rencontre et lui rappela ses mots habituels de bien prendre soin de lui. René lui serra la main et fit de même. Il descendit très lentement de l'auto de Robert. Ils se saluèrent. L'auto redémarra. Contrairement aux fois précédentes, c'est beaucoup plus lentement que tout ce rituel se fit. Robert était très conscient qu'il vivait un tel moment pour la dernière fois. Comme dans un film, il regarda son père clopiner quelque peu avec sa canne et se diriger vers la porte d'entrée de la résidence. Il pleura durant une bonne partie du chemin qui le ramenait chez lui. Plus rien ne serait pareil comme avant.

Dès son retour à la maison, Robert téléphona à sa sœur, Lise, pour clarifier les entorses qui semblaient se vivre à leur entente du partage du patrimoine familial. D'entrée de jeu, il l'informa qu'il revenait à peine de visiter leur père et de l'aider dans sa relocalisation. Il lui mentionna qu'il s'était vu offrir une fois de plus des choses appartenant à leur père, mais qu'il les avait refusées, compte tenu de l'entente de partage entre les enfants. Il agissait ainsi question de rappeler à sa sœur, si c'était nécessaire, l'existence de cette entente.

Puis, il s'aventura sur le terrain du sujet épineux qui faisait réellement l'objet de cet appel téléphonique. Il lui demanda, sans détours, s'il était exact que leur père lui avait donné l'horloge grand-père. Lise ne chercha pas à esquiver la question. Elle lui confirma ce cadeau de la part de son père. Robert s'objecta en lui demandant ce qu'elle faisait de l'entente déjà prise entre les quatre enfants.

Lise avait pour son dire que son père n'était pas encore mort et qu'il avait bien le droit de donner ce qui lui appartenait à qui il voulait. Robert n'était pas du même avis. Prétendant que lors du premier partage familial, leur père n'était pas également mort et qu'ils avaient tous, unanimement, convenu d'une entente pour éviter les dissensions familiales qu'ils avaient trop vues ailleurs et contre lesquelles les quatre enfants voulaient se prémunir parce

qu'ils voulaient agir plus intelligemment que les autres, il voulut rappeler à l'ordre sa sœur.

Celle-ci rétorqua que, dans un premier temps, elle avait refusé l'offre de son père, mais que, devant son insistance, elle avait décidé de l'accepter, parce que cela faisait plaisir à René et que ce cadeau de grande valeur tant matérielle que sentimentale représentait un témoignage d'affection et de reconnaissance de la part de son père. Elle ajouta que peu lui importait ce que les autres en penseraient. Elle avait bien l'intention ferme de garder ce cadeau.

Sentant que le lien de confiance se brisait à jamais entre sa sœur et lui, il conclût qu'il ne savait pas qu'il fallait s'organiser pour être le plus présent possible ou au bon moment auprès de leur père afin d'avoir droit à une manne non convenue. Avant de mettre fin à leur entretien téléphonique, il signifia à Lise qu'il trouvait très regrettable que tout ceci prenne une telle tournure.

Pourtant, Robert et sa sœur avaient toujours eu de très bonnes relations, comme un frère et une sœur qui ont à peine plus d'un an de différence d'âge peuvent avoir. Ils avaient à peu près le même cheminement de vie à plusieurs points de vue. Ils avaient en commun certaines valeurs héritées de leur père, dont le respect et la recherche d'harmonie envers leurs pairs. Lise

avait toujours gardé un certain arrière-goût du fait que son frère aîné avait toujours été privilégié pour accompagner leur grand-mère, Marie-Blanche, alors que celle-ci était pourtant sa marraine. Mais sans plus.

C'est pourquoi Robert acceptait encore plus difficilement ce qui lui apparaissait comme de la trahison de la part de sa sœur bien aimée. Le choix de son père pour faire de Lise sa principale exécutrice testamentaire ou celle en qui, parmi ses quatre enfants, il mettait toute sa confiance, ne souleva jamais d'objection de la part de Robert. Tout comme son père, il avait pleinement confiance en sa sœur pour mener à très bon terme, pour tous, les derniers jours de René et pour accomplir le tout, avant, pendant et après, avec le plus grand respect. Le nouveau comportement désinvolte de Lise pour Robert confirma un bris total de confiance pour la suite des choses. Il lui envoya donc un courriel pour lui signifier la fin de leurs relations qui changeaient subitement de saison pour passer à l'hiver.

C'est dans un climat de plus en plus macabre que tous se dirigeaient. Robert, ne pouvant plus avoir de rencontres en tête-à-tête avec son père au restaurant et n'ayant plus d'autres alternatives que de s'obliger de voir en même temps son père et sa mère, mit donc de plus en plus distance, de temps entre ses visites. Il regrettait amèrement que cette fin de vie de ses parents soit devenue si pénible.

Puis, ce qui devait arriver arriva. Très tôt, un bon matin de début de février, le téléphone sonna. Au bout du fil, la voix éteinte de René apprenait à son fils le décès de sa mère au cours de la nuit. Robert promit à son père d'aller le rejoindre le plus tôt possible, le temps de se préparer et de se mettre en route. Après avoir raccroché, Robert téléphona aussitôt à son fils, en pleurant, pour lui annoncer la triste nouvelle. S'il pleurait, ce n'était pas du tout parce qu'il perdait sa mère pour qui il n'avait jamais eu de véritable affection et pour qui il avait tellement de griefs, mais c'était pour la délivrance qu'il avait longuement souhaitée pour son père. Son fils lui promit d'aller le rejoindre au CHSLD.

Dès son arrivée, Robert se dirigea rapidement vers la chambre de sa mère. Il y retrouva son père qui était assis dans sa chaise roulante et qui n'avait cessé de regarder le lit où reposait le corps inanimé de sa compagne des soixante quelques dernières années. Le personnel du CHSLD était venu le réveiller au cours de la nuit pour le prévenir que sa femme donnait tous les signes que sa fin était venue. Il était allé la rejoindre. Jusqu'à son dernier souffle, il ne cessa de la regarder partir et de lui tenir la main en pleurant sur leur fin de vie qu'il n'avait pourtant jamais souhaitée.

Robert vit bien le corps de sa mère, les yeux et la bouche encore ouverts, qui attendait qu'un médecin vint confirmer officiellement son décès selon les

procédures établies. Il n'avait nullement l'intention d'aller lui dire un dernier bonjour ou de lui donner un dernier baiser. Toute son attention se tourna immédiatement vers son père. Il s'approcha de lui, lui prit la main et chercha les mots à dire en de telles circonstances. Cela ne lui semblait pas évident en de telles circonstances.

Il se contenta de lui dire qu'il se devait de prendre soin entièrement de lui à partir de maintenant. Pour Robert, cette mort tant attendue et tant souhaitée se voulait une délivrance et une perspective que le soleil pourrait enfin revenir dans la vie de son père après avoir sacrifié toutes ces dernières années à sa femme, qui ne le méritait nullement selon son fils aîné. Il était urgent que René puisse jouir des années qui lui restaient, libéré de ce cauchemar qui durait depuis presque le début de sa retraite.



Puis, graduellement, ce fut l'arrivée du fils de Robert, suivi de Bertrand, Lise et Andréanne. Tous n'eurent aucun élan vers Estelle qui gisait sur son dernier lit dans une solitude particulière. Personne ne pleurait ce départ. Tous n'en avaient que pour le bien-être de René. Après quelques moments,

il fut entendu que tout ce beau monde se déplace vers la chambre de leur père, laissant Estelle seule.

Dans l'attente de la venue du médecin, tous essayaient de détendre l'atmosphère dans les circonstances et de connaître les besoins de René pour la suite des choses. Puis, ils virent passer le médecin qui revint rapidement leur transmettre ses meilleurs vœux de condoléance. Ne restant que les formalités d'usage, dont le départ définitif d'Estelle pour la crémation, comme il avait déjà été convenu plusieurs années auparavant, et les préparatifs pour les funérailles dont Lise se chargerait avec son père, Robert fut le premier à quitter ce lieu devenu trop funéraire à son goût, sans une dernière visite à sa mère. Les autres ne prirent guère plus de temps pour quitter eux aussi le CHSLD.

Robert se présenta à l'église avec Rachel pour le dernier chapitre de la vie d'Estelle. Ce n'était nullement pour lui l'occasion de rendre hommage à sa mère. Il avait d'ailleurs décliné l'invitation à intervenir durant la cérémonie pour s'adresser une dernière fois à sa mère. Sa présence se voulait uniquement un support à son père. Il appréciait par contre de pouvoir renouer avec des membres de la parenté qu'il n'avait pas vus depuis de très nombreuses années dans certains cas. Des funérailles ont toujours ce côté

rassembleur qui permettent de voir des gens que la vie elle-même nous empêche, semble-t-il, de fréquenter.

Tout comme le soleil, même froid de l'hiver, qui trônait dans un beau ciel bleu, au sortir de la cérémonie officielle et du buffet de partage, Robert souhaitait ardemment qu'un nouveau jour puisse venir de se lever pour son père et pour les survivants. Il avait pour son dire que, lentement, mais sûrement, il pourrait renouer avec son père, que tous les deux pourraient revisiter le passé. Il avait même comme projet d'écrire la biographie de son père, pour que des traces soient laissées à jamais pour ses enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants. Malgré sa dialyse, son père avait une perspective de vie de quelques autres années de bonheur, sans l'entrave d'Estelle dans leur vie. Cela s'annonçait très prometteur à ses yeux.

Robert voulut y aller tout en douceur pour permettre à son père de faire le deuil dont il avait besoin, de se refaire un nouveau quotidien de vie et de recharger ses batteries qui avaient été fortement sollicitées ces dernières années. Il continua par sa visite mensuelle où il pouvait aller au CHSLD et passer librement tout l'après-midi à prendre des nouvelles de son père dans son nouvel état de vie et pour lui faire part des mille et uns projets qui l'occupaient comme toujours.

Dès la première rencontre, Robert fut rassuré de voir que René avait bien meilleure mine. Son moral lui apparaissait comme étant positif. Il semblait s'être très bien remis de la perte d'Estelle. C'était une très bonne nouvelle. Le deuil serait donc moins long que prévu. La rencontre fut très cordiale entre le père et le fils. Ils se quittèrent avec la perspective de se voir très bientôt.

En avril, ce fut le même scénario. René écoutait son poste de musique classique préféré. Le soleil du printemps entraînait avec ses chauds rayons et illuminait toute la chambre du CHSLD. Robert éprouvait un grand bien-être de retrouver ainsi de plus en plus son père, sans cette présence obligatoire d'Estelle. Tous les deux avaient un bel après-midi pour ces échanges en tête-à-tête qu'ils aimaient tant, sur une foule de sujets personnels ou d'actualités. Robert constatait une fois de plus que son père était résolument sur la bonne voie.

Les belles saisons s'installant à demeure pour plusieurs mois, il sera alors possible d'en profiter pour venir chercher son père pour qu'il renoue avec le verger okoï, avec la nature. Leurs échanges pourront de plus en plus s'approfondir, enfin. Il quitta son père en fin d'après-midi au moment où on lui apportait son souper du jour. Les mêmes promesses de se revoir très

bientôt furent échangées. Robert renouvela sa demande à son père de très bien prendre soin de lui entre temps.

L'enterrement des cendres d'Estelle n'ayant pu se faire en raison de la froide saison, Robert reçut un courriel de Lise les informant que la cérémonie prévue à cette fin aurait lieu le premier samedi de mai. Il décida immédiatement de ne pas y aller. Il considérait que la journée des funérailles avait été amplement suffisante. À son avis, cette dernière formalité n'ajouterait rien de plus, surtout qu'il n'avait nullement le goût de se retrouver ainsi coincé dans une rencontre familiale non désirée et non souhaitable. Il croyait que son absence permettrait à son père et au reste de la famille de mieux vivre ces moments d'intimité. C'était donc un dernier acte dans la vie d'Estelle dans lequel il ne voulait vraiment pas jouer et se trahir lui-même.

Quel ne fut pas son étonnement, quarante-huit heures après cette mise en terre, de recevoir non pas un courriel, mais un appel téléphonique de Lise pour lui annoncer que leur père avait décidé de mettre fin définitivement à ses traitements de dialyse avec les très graves conséquences que cela entraînait ! Même si René leur avait pourtant dit que, lorsqu'il déciderait que son voyage terrestre avait assez duré, il saurait quoi faire pour y mettre fin, personne ne croyait que cela viendrait aussi tôt.

Lise rappela à son frère que cette décision signifiait qu'il restait donc peu de temps à vivre pour leur père. Robert lui répondit lapidairement que ce serait surprenant qu'il lui rende une ultime visite, car il ne souhaitait nullement voir quelqu'un, à plus forte raison son père, s'ouvrir les veines, sans avoir aucun pouvoir pour l'en empêcher. Lise conclût en lui disant que c'était son choix.

Même en partageant cette nouvelle et cruelle réalité avec Rachel, Robert se sentait vraiment incapable de faire marche arrière. Comment accompagner son père vers une sortie qui venait tuer tous ses espoirs entretenus depuis tant d'années pour un échange en profondeur avec lui ? Comment assister impuissant au long empoisonnement de son père ? Comment ne pas lui crier toute la colère que suscitait sa décision dans tout son être ? Comment le laisser mourir en paix ?

Les jours passèrent rapidement. Robert espérait toujours recevoir un téléphone de sa sœur lui annonçant que leur père avait repris finalement sa dialyse. Si lui en était incapable, il souhaitait ardemment que son frère ou une de ses sœurs réussiraient à le faire changer d'idée. Il se disait qu'on a beau avoir une volonté suicidaire, mais lorsque ce suicide se fait au prix d'une très longue agonie, il est toujours temps de changer d'avis.

Était-ce que son père était trop fortement ancré dans sa décision sûrement longuement mûrie ? Était-ce que les autres membres de la famille n'avaient pas réussi à le convaincre de poursuivre sa route avec tous ses enfants, petits-enfants et arrières petits-enfants actuels et à venir ? Était-ce que son frère et ses sœurs ne s'étaient contentés que de l'accompagner vers sa sortie, respectant totalement le dernier choix de vie de leur père ? Toujours est-il que, finalement, de nouveau, Robert reçut un appel de Lise pour lui dire que leur père vivait vraisemblablement ses dernières heures. S'il voulait le voir avant sa mort, il serait temps de le faire sans hésiter.

Robert ne retrouvait donc avec le même dilemme, sans solution véritable. Il savait que ce serait bien mieux vu par tous qu'il soit présent auprès de son père pour son dernier souffle avec le restant de la famille. Toutefois, s'il n'avait pas eu le courage ou s'il avait jugé préférable de ne pas jouer un rôle, qui n'aurait pas été lui-même, auprès de son père agonisant, ce deadline final lui permettrait-il d'en sortir plus serein ? Il en doutait fortement. Il n'avait pourtant pas encore beaucoup de temps pour mûrir sa décision. Il conclût rapidement que, finalement, il désirait plus que tout garder en mémoire cette dernière image de son père s'apprêtant à prendre son souper lors de leur dernière rencontre, plutôt que cette image de ce père, livide sans doute et empoisonné, qu'il pourrait retrouver pour son dernier souffle.

Le lendemain, il apprit que René était parti rejoindre Estelle, pour un meilleur ou pour un pire. Lise l'informa des modalités pour les funérailles. Robert s'y rendit avec Rachel par respect pour son père et pour le remercier à sa façon d'avoir été un élément hyper important dans sa vie, non pas seulement comme père, mais également comme être humain, même si l'histoire de leur rencontre n'était pas du tout celle que Robert et René auraient souhaitée.



Tout comme aux funérailles de sa mère, Robert déclina l'invitation de s'adresser aux gens présents pour livrer un témoignage d'affection à son père. Il en était incapable. Car ce témoignage n'aurait pu que jeter une douche très froide sur l'assistance. Il aurait alors voulu crier à tout ce beau monde de se réveiller. Il leur aurait dit qu'il n'y avait sans doute pas de quoi se réjouir de cette mort qu'on voulait trop embellir. Il leur aurait dit que cette mort était en fait un suicide.

Il aurait pris trop de temps pour essayer de remettre les pendules à l'heure. La rage au cœur, il aurait détruit cette belle histoire d'amour de l'époux qui va rejoindre à quelques semaines d'intervalle son épouse tant adorée. Il

aurait levé les yeux au ciel pour demander à son père pourquoi il avait décidé ainsi de les abandonner. Était-ce nécessaire ? Son frère, ses sœurs, tout ce monde réuni pour la circonstance ne demandent dans de telles occasions que d'entendre de belles choses, du style « P'pa, tu ne m'as jamais dit que tu m'aimais, mais, dans le fond, je sais que tu m'aimais ». Si la vie n'est qu'illusion, le départ l'est tout autant, car les vraies choses ne se disent jamais ou si rarement.

Contrairement aux funérailles d'Estelle où l'émotion était peu au rendez-vous, cette dernière rencontre était beaucoup plus éprouvante pour tous les enfants et descendants de René et Estelle. Pour sa part, Robert était incapable de verser la moindre larme. Il gardait tout cela pour lui. Il se refusait d'ouvrir les digues de ses émotions pour éviter de fâcheuses conséquences.

C'est main dans la main avec un de ses petits-fils que Robert sortit de l'église avec Rachel pour l'ultime étape du cimetière. Devant le monument funéraire où reposaient non seulement Estelle, mais aussi Marie-Blanche et Alphonse, le père de René, ainsi que des frères et sœurs décédés en bas âge, Robert assista à la mise en terre de son père qui allait ainsi retrouver tous ces disparus.

Le portrait de tous ces gens quelque peu dispersés devant le monument, au lieu d'être serrés les uns près des autres, était pour lui la meilleure illustration du gâchis dans laquelle tous se retrouvaient, à cause des décisions malheureuses qui avaient jalonné le parcours de l'âge supposé d'or de ses parents. Malgré le très beau soleil de mai, le temps était très sombre dans le cœur de chacun.

-P'pa, maintenant que le rideau est tombé sur ta vie, peux-tu m'expliquer pourquoi tu nous as abandonnés ?

-Je ne vous ai pas abandonnés. Qu'est-ce que tu vas chercher là ?

-P'pa, partir sans véritable raison, c'est abandonner ceux qui continuent à vivre.

-Ah, parce que tu penses que je n'avais pas de véritable raison d'en finir avec cette vie si lourde à porter ?

-Tu avais hâte d'aller retrouver ton Estelle ?

-Mon Estelle, Robert, et ta mère.

-Crois-moi, p'pa, moi, je n'ai aucun projet, aucune intention d'aller la rejoindre un de ces jours. Ce fut déjà pénible de l'accepter, surtout les quinze dernières années de sa vie, sans être obligé de l'accompagner pour l'éternité.

-Sois plus respectueux pour ce que fut ta mère, Robert !

-Le respect, p'pa, ce n'est pas automatique. Cela ne se commande pas. Tu sais très bien que cela se mérite.

-Et ta mère ne l'a pas mérité selon toi ?

-Malheureusement, non ! Si j'avais vu et senti qu'elle avait un profond respect pour toi, pour ce que tu étais, j'aurais sûrement eu tout au moins un minimum de ce respect pour elle. Mais les choix qu'elle t'a obligé à faire ne témoignaient pas du respect à ton égard, mais uniquement de la domination. Je ne l'accepterai jamais.

-Je te l'ai déjà dit, je ne te demande pas de l'accepter, mais de le comprendre, comme moi, j'ai su le faire.

-Il n'y a rien à comprendre, pas plus qu'il y a quelque chose à accepter. Aucune domination à long terme d'un être humain sur un autre humain ne saurait être acceptable ou compréhensible. Que l'on fasse une erreur temporaire de domination dans une vie, cela peut à la limite peut-être s'expliquer ou se comprendre. Mais pas quand c'est coulé dans le ciment. Il n'y a pas de pardon possible.

-Comment feras-tu pour continuer à vivre sans pardon ?

-Il n'y a aucun problème. Mon jugement, mon verdict face à ma mère est sans appel. Je ne suis pas toujours en train de le remettre en question. La page est tournée. Celle que je n'ai pas toujours tournée, c'est la tienne.

-Qu'est-ce qui t'empêche de la tourner, mon Robert ?

-C'étaient toutes ces choses que nous n'avions pas eu la chance de nous dire avant que tu partes et ma question de tantôt. Pourquoi nous as-tu abandonnés ?

-Je te répète que je n'ai jamais pensé que je vous abandonnais. Je croyais, peut-être à tort, que je représentais une source d'énergies négatives pour vous tous.

-Mais tu étais complètement dans le champ, p'pa ! C'était tout le contraire.

-Oui, mais toutes ces obligations à vous occuper de moi, de m'avoir comme boulet dans votre vie ?

-Tu dérailles, p'pa ! De quel boulet tu parles ? M'man en était une. Pas toi.

-Oui, mais c'est beaucoup plus facile depuis que je suis parti. Vous n'avez plus cette préoccupation.

-S'il y a eu une préoccupation constante pour nous tous, tes enfants, c'était la vie qu'Estelle te forçait à vivre. En ce qui te concerne, après le départ de m'man, il n'y avait plus de véritable préoccupation. Tu avais enfin une occasion unique de revivre pour bien finir ta vie. Si tu savais à quel point nous en aurions été heureux.

-Revivre avec une dialyse aux deux jours, sais-tu de quoi tu parles, mon Robert ?

-Je sais que ce n'était pas l'idéal, mais, quand même, il y a beaucoup de personnes qui vivent avec ces traitements et qui sont heureux, tout comme il y en a autant d'autres qui vieillissent avec des problèmes de santé beaucoup plus graves, beaucoup plus destructeurs d'énergies quotidiennes.

-Je sais.

-Tu avais encore un potentiel énorme d'énergies positives. Nous tous, nous en avons besoin et si tu nous en avais donné le temps, nous aurions pu t'en transmettre tout autant. Ta mort n'a créé qu'un vide impossible à combler.

-Vous êtes déjà très occupés avec chacune de vos vies, sans avoir la vie d'un vieux à traîner.

-Arrête de dire des bêtises, p'pa !

-Si vous aviez si besoin de moi, pourquoi la plupart d'entre vous ne veniez pas me voir plus souvent ?

-Parce que m'man fut longtemps une entrave à nos relations ! Si tu nous avais laissé le temps de cicatriser certaines plaies, nos rencontres auraient été plus fréquentes et plus enrichissantes, du moins en ce qui me concerne. Alors que les cendres de m'man venaient tout juste d'être mises en terre, tu as décidé, sans prévenir, de tirer la plogue.

-J'étais très fatigué. Pour vivre, Robert, tu m'as déjà écrit que nous avons tous besoin d'espoir, de projet à réaliser. Au lendemain de ce dernier geste

ultime de mettre ta mère en terre, je ne voyais pas l'espoir ou le projet qui justifierait que j'étire cette vie qui fut plus que misérable pendant de longues années. Je vivais depuis trop longtemps sur du temps emprunté, comme je te l'ai souvent dit.

-Qui t'a dit que tu étais rendu au bout de ce temps emprunté ?

-Il faut bien que l'on parte un jour.

-Ça veut donc dire que tes enfants, tes petits-enfants, tes arrières petits-enfants, tout ce monde issu de ton sang, cela ne méritait pas d'aller voir un peu plus loin si cette vie était encore utile.

-Utile à quoi ?

-À vivre ensemble, p'pa ! En partant, tu nous as privés, tu t'es privé de très beaux moments de bonheur avec tous les tiens. Il y aurait eu des rencontres, des petites sorties, la venue de d'autres arrières petits-enfants, des morceaux de vie à peaufiner de part et d'autre, de la tendresse trop longtemps refoulée. Ce n'était pas assez important tout ça ?

-Sûrement, mon Robert ! Mais je n'étais pas physiquement et psychologiquement en mesure de me projeter dans un avenir même proche. Je me sentais tellement diminué à tous les points de vue. Je n'étais plus l'homme d'autrefois.

-Mais tu aurais pu retrouver des pans importants de ta part de rêves, même à court terme.

-Pourquoi n'es-tu pas venu m'en parler après la mort de ta mère ?

-J'y serais arrivé si tu m'en avais donné un peu le temps. Tu as décidé de partir sans nous en parler. Comment aurais-je pu aller t'étaler mon total désaccord envers ta décision de cesser ta dialyse ? Cela aurait été de l'acharnement psychologique de ma part. De toute façon, tu n'aurais pas voulu m'écouter. J'ai préféré l'absence à la confrontation pour te laisser partir en paix. J'aurais peut-être dû aller te confronter, même s'il y avait plus de chances que notre échange ne vire à de la supplication de ma part. J'ai préféré garder l'image de notre dernière rencontre plutôt que celle d'un père agonisant par sa seule volonté.

-Tu parlais de vide tantôt. Toi, tu en as créé un en ne venant pas m'accompagner comme ton frère et tes sœurs ont su faire. Tu m'as grandement manqué.

-Eux n'avaient peut-être pas la même rage au cœur que moi. Ils étaient sans doute plus en mesure d'accepter ce qui était pour moi inacceptable. Je sais aussi que les absents ont toujours tort. J'en connaissais le prix et je le paierai sans doute toujours.

-Je n'ai donc pas été le père que tu aurais souhaité avoir.

-Suis-je le fils que tu aurais aimé avoir ?

-J'ai toujours eu beaucoup de respect, d'affection pour le fils que tu es. Je me retrouve beaucoup en toi. Par contre, tu sembles avoir une détermination, une volonté de ne pas t'en faire imposer au-delà de l'acceptable, ce qui m'a manqué parfois dans ma vie et qui a conditionné des virages non souhaités de ma part tout au long de ce voyage terrestre.

-P'pa, sache que tu es le père que j'aurais aimé avoir. Toutefois, je déplore que ton penchant à te soumettre, comme ce fut le cas avec m'man, ait été trop souvent le moteur de ta vie. Ce père, je l'aurais aimé davantage s'il s'était tenu debout devant ses adversaires.

-Tu trouves que j'ai trop souvent plié les genoux ?

-Parfois, p'pa, on n'a pas le choix de plier les genoux dans la vie. Mon problème, c'est lorsque nous faisons plus que les plier et que nous nous mettons carrément à genoux devant quelqu'un pour ne plus jamais nous relever.

-Comme avec ta mère ?

-C'est le plus bel exemple, p'pa. Tu ne peux pas savoir à quel point j'étais heureux quand tu osais envoyer promener un patron ou que tu dénonçais les multiples injustices ou incompétences de ce monde, par tes interventions très

cohérentes devant certains administrateurs ou politiciens. Tu vivais. Tu vivais debout. Personne ne vit à genoux.

-Je n'ai jamais voulu le faire au détriment de ta mère.

-Quand on ne se tient pas debout alors que c'est nécessaire, on le fait inévitablement toujours au détriment de quelqu'un.

-J'avais plus la capacité d'en absorber les conséquences.

-C'est ce que tu crois ? C'est ce que tu as cru. Si m'man ne t'avait pas tué psychologiquement ce 23 décembre, tu n'aurais sans doute pas mis un terme toi-même à ta vie. Suite à son enterrement, tu n'as finalement que terminé le travail amorcé par m'man ce fameux jour de décembre.

-Je n'avais pas la force de me rebâtir.

-C'était peut-être, en effet, un défi au-delà de tes forces. Mais pour nous ou, tout au moins, pour moi, vivre le suicide de quelqu'un qui nous est cher est déjà très difficile à cause de notre impuissance devant un tel geste. Dans ton cas, j'ai vécu péniblement ton premier suicide, celui qui a suivi la mise en vente du chalet qui t'était si précieux, tout ce drame à cause de m'man.

-Tu ne comprends donc pas, Robert, que je n'avais pas le choix.

-C'est sans doute ce que tout suicidé se dit avant de commettre l'acte irréparable. Pourtant, son entourage sera toujours unanime pour dire qu'il y avait d'autres solutions à la place de ce geste sans appel. Ce serait peut-être

plus exact de dire que ce ne fut pas un suicide, mais plutôt un meurtre psychologique de la part de m'man.

-Ton jugement est très sévère, Robert.

-Si ce n'est pas cela, comment appelles-tu ce que m'man t'a obligé à faire ?

-C'est un choix de vie que j'ai fait.

-Il n'y a aucun choix quand on se fait imposer quelque chose. Tu ne me feras jamais croire cela. Toi, tu as sans doute besoin d'y croire. Tu avais sans doute besoin d'y croire pour continuer d'exister auprès d'elle.

-On compose toujours avec les éléments de toutes sortes que la vie place sur notre chemin.

-Je veux bien. Mais ce n'est pas toujours par choix. De plus, dans tous ces éléments, il n'y a pas le même niveau d'importance et de conséquence. Peut-on s'entendre au moins là-dessus ?

-Je conviens que la météo et la vente d'un chalet, ce n'est pas du même niveau. Ça te va ?

-Suite à ce premier suicide, j'ai toujours gardé l'espoir que m'man n'avait pas réussi à t'enlever jusqu'à la dernière goutte de vie. Car, pour moi, p'pa, la vie, la vraie vie, ce n'est pas un corps qui n'a de vivant que le physique. S'il ne suffisait que de cela, nous pourrions glorifier la vie du moindre brin d'herbe ou du plus inoffensif des moustiques. La vraie vie, c'est avant tout

ce qui se passe dans le cerveau d'un être quel qu'il soit, sinon on n'est que des morts vivants.

-C'est vrai que, dans ma vie, il y a eu l'avant et l'après, suite à la vente du chalet.

-Nous avons donc dû, p'pa, vivre le deuil de notre père, de cet homme



enjoué, aux projets stimulants de retraite, tout comme toi, tu as dû en faire un encore plus pénible. Comme si ce n'était pas suffisant, tu nous as obligés à vivre un second suicide avec ton départ

définitif. Le suicide d'un être cher, on ne souhaite pas cela à son pire ennemi. Le double suicide de ce même être cher, encore moins.

Robert était rendu à bout de forces. Il désirait tellement que son père comprenne le vide que son départ a créé. Assis sur sa roche, face à son père, il se pencha et prit sa tête entre ses mains. Ne réussira-t-il jamais à faire la paix avec ce chapitre douloureux de sa vie ? Quels mots devaient-ils employer pour que cette paix naisse ? Cette visite surprise de son père, il n'aurait jamais pensé une seule seconde qu'elle puisse se concrétiser, lui qui

n'a jamais cru aux histoires de fantômes ou de revenants. Maintenant qu'il la vivait bel et bien, perdrait-il pour toujours cette chance qui ne reviendrait sans doute pas, d'ici la fin de ses propres jours ?

René voyait le désarroi dans tout l'être de son fils aîné. Sa visite, était-elle finalement un échec ? Il était venu à la rencontre exceptionnelle de Robert pour l'aider à faire la paix avec ce que sa mort et son vécu de ses dernières années de vie créaient d'ondes négatives chez son fils. Il voulait lui faire vivre ce rendez-vous qui n'avait pu avoir lieu pendant son agonie.

René se leva lentement et tout en compassion. Il alla s'asseoir aux côtés de Robert. Puis, dans un geste qu'aucun moment de leur vie respective n'avait rendu possible, le père déposa avec infiniment de douceur sa main sur le dos courbé du fils plein de désarroi. Avec autant de tendresse, il le caressa dans un geste de fusion inespéré pendant quelques instants. René ne pouvait aller plus loin.

Robert tourna la tête vers son père. Il se redressa rapidement et vint appuyer sa tête sur l'épaule de cet être si important dans sa vie. Ce geste, il l'avait probablement vécu il y a plusieurs décennies, alors qu'il était bébé. Mais qui se souvient de ces moments exceptionnels de proximité ? René referma ses bras sur son fils, comme pour tenter de briser le barrage que Robert s'était progressivement érigé pour ne pas noyer sa propre vie.

-Laisse-toi aller, se contenta de lui dire René.

Robert ouvrit alors les vannes et laissa tout ce flot d'émotions se libérer jusqu'au bout. Tel un noyé trop submergé par cette eau trop abondante, il avait énormément de difficultés à respirer. Son cœur battait à une telle vitesse qu'il crût, un instant, qu'il s'en allait rejoindre son père dans l'au-delà. Tendrement retenu, il se vida de toutes ces énergies trop longtemps refoulées.

Reprenant petit à petit ce souffle essentiel à la vie, il se redressa, prit son mouchoir de coton pour essuyer ce trop plein de larmes et pour vider ce nez qui lui bloquait l'accès à l'air. Épuisé comme jamais il ne l'avait été, mais tout aussi libéré, il se sentait après ces minutes de renaissance. Il réussit à reprendre ses esprits et à regarder son père au regard tendre et aux larmes encore apparentes.

-Tu te souviens, p'pa, de cette chanson de Claude Lévêillée ? « Les rendez-vous que l'on cesse d'attendre, existent-ils dans quelque'autre univers ?... » Grâce à toi, mon rendez-vous tant attendu a pu exister.

-Dans la vie, mon Robert, nous sommes tellement occupés par mille et une choses qu'on remet, sans vraiment le vouloir, sans vraiment le rechercher, de très nombreux rendez-vous à plus tard. Quand on est de passage sur cette Terre, on croit à tort que nous avons tout notre temps. On oublie que

l'éternité, c'est pour après. J'ai cru que nous avions droit à un dernier rendez-vous puisque tous les deux nous avons raté le plus important.

-Merci, p'pa ! Pour continuer à vieillir et ne pas développer un quelconque cancer avec toute cette masse négative qui était en moi, j'avais grandement besoin de cette ultime rencontre pour te dire des choses essentielles afin de dissiper toute mésentente entre nous. J'avais besoin que tu saches que, malgré mes absences, j'ai partagé, pendant toutes ces années, l'énorme drame que m'man t'a obligé à vivre. Je voulais que tu saches toute la rage et toute l'impuissance qui régnait en moi pour ce que j'ai toujours vécu comme une très grande injustice.

-Sois rassuré, mon Robert ! Tout ce drame, toute cette injustice, comme tu dis, cela a perdu maintenant toute son importance où je suis dorénavant.

-Je n'en doute pas, p'pa.

-On ne vit pas avec les morts, mon Robert. Avant que le soleil ne se couche à jamais sur ta vie, tu as encore tellement de moments de bonheur à vivre. Alors, cesse de regarder en arrière. Va retrouver ta Rachel et tous ceux et celles qui te sont chers. Jouis au maximum de leur présence ! Jouis de les voir vivre eux aussi ! Concentre-toi jusqu'à la fin sur la beauté de la vie, sur la beauté de la nature !

René se leva, passa une dernière main dans les cheveux de plus en dégarnis de son fils. Sans se retourner, il partit à travers les arbres et le soleil couchant.

-Salut, p'pa !... Ne te gêne surtout pas si tu as le goût de revenir faire du ménage dans ma forêt, même si je ne suis pas là. Elle en aura toujours grandement besoin, lui cria finalement Robert.

René se retourna brièvement. Il sourit à son fils et le salua de la main avant de disparaître vers sa paix éternelle.

Robert ramassa ses gants, sa hache, sa scie et son sécateur. Il se dirigea tout doucement vers la maison où il aura tant de choses à raconter à Rachel qui doit commencer à s'inquiéter de cette absence prolongée. Plus qu'un nettoyage de sa forêt, c'est un nettoyage important et inespéré qu'il venait de faire aujourd'hui dans sa vie.



© **Tous droits réservés**

Pierrre Lauzon et Les éditions Pommamour, 2010

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec, 2010

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Canada, 2010

ISBN 978-2-9804256-2-2 (Version téléchargeable)

ISBN 978-2-9804256-3-9 (Version cédérom)

ISBN 978-2-9804256-4-6 (Version imprimée)

L'auteur

Pierre Lauzon est né à Montréal dans le salon de sa grand-mère maternelle. Enseignant de carrière, il a œuvré au préscolaire et au primaire dans les Basses-Laurentides. Il fut à l'origine de l'école alternative Le Sentier, dont il en a été le responsable pendant les cinq premières années. Il a aussi été très actif syndicalement à différents niveaux.



Parallèlement à cette carrière, il a beaucoup écrit, non seulement des livres, mais aussi de nombreux textes dans des journaux locaux ou ailleurs. En 1977, il publie aux Éditions Quinze « Pour une éducation de qualité ». En 1994, c'est « Vérité, quelle vérité ? ou Hors de l'école, point de salut ? » qu'il publie aux Éditions Pommamour. En 1997, il se commet sous le pseudonyme de Johnny Marre pour des chialages ou réflexions de fin de siècle, « Coudonc ! », toujours aux Éditions Pommamour.

Actuellement, il continue de se consacrer à ses passions, l'écriture et l'édition, en travaillant sur de nouveaux textes et en faisant revivre son Johnny Marre sur le journal virtuel des Laurentides, la 15 Nord.com. Il est enfin critique de spectacles dans les Laurentides pour ce journal.

Le roman

« Salut, p'pa ! » est l'histoire d'un père décédé qui va à la rencontre de son fils aîné pour avoir le dernier dialogue qu'ils n'ont pas pu avoir avant le décès du père. Ce père veut ainsi permettre à son fils de retrouver une paix intérieure qui allègera la suite de son voyage terrestre. À travers ce dialogue, c'est aussi un survol de la vie de ce père sur plus de huit décennies au Québec. C'est un roman rempli d'espoir et de potentiel de guérison pour ce fils. Un roman essentiel à l'heure des débats sur le suicide assisté.

Avant de fermer ce livre

Si, suite à la lecture de ce roman, vous avez des commentaires ou réflexions à transmettre à l'auteur, n'hésitez pas à lui écrire au pommamour@yahoo.ca. Il se fera un très grand plaisir de vous lire à son tour.